RANIE CHANDA

ET

LA COUR DE LAHORE

DEPUIS LA MORT DE RUNDJET-SING.

I.

Il est dans la vie des nations plus d'une époque qui ferait regretter à l'historien de ne pouvoir échanger sa plume austère contre les pinceaux du poète ou du romancier; telle est, dans l'Inde, la période qui vient de se terminer par la ruine d'un nouvel empire sous les victorieux efforts de l'Angleterre. Il y a quelques années, le retentissement du canon de Ferozepore, affaibli par la distance, serait à peine parvenu jusqu'à nous. Maintenant que la vapeur a envahi l'espace, ce bruit a suffi pour agiter la bourse, à Paris comme à Londres, et l'émotion qu'il a causée témoigne assez des liens étroits qui rattachent désormais les destinées de l'Asie aux intérêts politiques et commerciaux de l'Europe. En présence d'événemens aussi graves, ce n'est pas assez de raconter les faits; il y a un monde nouveau où il faut se transporter, il y a un drame historique dont le dénouement échappe à qui n'en a pas suivi toutes les scènes. Et par un étrange hasard il arrive précisément que toutes les parties de ce drame, toutes ses péripéties burlesques ou tragiques, se groupent autour d'un seul personnage qui ramène ce vaste ensemble à l'unité. Qu'on ne s'attende point cependant à rencontrer ici

le caractère fortement trempé de Baber ou d'Aurengzeb, le génie guerrier d'Hyder-Ali ou de Tippoo, la sauvage énergie de la begom Sombre. Il ne s'agit que d'une pauvre femme qui ne s'est montrée supérieure à aucune des faiblesses de son sexe, roseau que tous les orages ont courbé sans le rompre, et qui survit encore au milieu des ruines. C'est à elle et à son enfant que se rattachent tout le passé et tout l'avenir du Pendjab. La société et la religion fondées par Baba-Nanek, le trône si laborieusement élevé par Rundjet, n'ont plus d'autre appui. On comprend quel intérêt nous attire vers une telle destinée : le roman de la vie d'une femme se trouve être par le fait un des plus curieux chapitres de l'histoire de l'Inde.

Reportons-nous à quinze ans en arrière. Le 12 mars 1831, un jeune voyageur arrivé depuis deux jours à Lahore attendait impatiemment une audience de Rundjet-Sing. Le vieux lion du Pendjab n'était pas moins agité, mais il y avait chez lui moins de curiosité que de défiance. Le voyageur passait pour Français, il devait être présenté au monarque par ses généraux favoris, MM. Allard et Ventura; mais il arrivait aussi fortement recommandé par le gouverneur-général de l'Inde anglaise. Il n'était bruit dans toute la péninsule que de l'accueil que les officiers de la compagnie avaient fait à cet étranger, et de l'intime amitié qui le liait à lord William Bentinck. Un Français se présenterait-il en de telles conditions? Ce n'était pas ainsi que MM. Allard et Ventura, Court et Avitabile, étaient arrivés à Lahore. Ils n'avaient apporté d'autre titre de recommandation que leur bonne épée. Il est vrai que ces généraux se portaient garans pour le voyageur. Oui; mais Rundjet, qui avait éprouvé la bravoure de ses officiers européens dans ses guerres contre les Afghans et les Sikhs, ne croyait que médiocrement à leur dévouement, s'il avait jamais affaire aux Anglais. L'étranger ne pouvait-il pas être un espion de la compagnie? Il demandait à parcourir tout le Pendjab et à pénétrer jusque dans le Cachemire, qu'aucun Européen n'avait encore visité. Ne venait-il point reconnaître la route pour y guider plus tard des armées britanniques? Tels étaient les soupçons qui tourmentaient ce vieux roi; son bon sens indien répugnait à croire qu'on courût de tels dangers, sous un climat dévorant, uniquement pour cueillir quelques fleurs et ramasser quelques pierres au bord du chemin. Tel était pourtant l'unique but qui amenait le jeune Français dans l'Inde. Le voyageur, c'était Jacquemont; c'était le pionnier de la science, qui devait bientôt en être le martyr.

Voici l'heure de l'entrevue. Ce n'est pas à Lahore même que Rundjet-Sing attend Jacquemont : le voyageur est conduit à une demi-lieue de la ville, par d'exécrables chemins, à travers des champs de riz, des marais et de grandes ruines musulmanes, à l'entrée d'un délicieux jardin gardé par un camp d'infanterie régulière. Un parterre de giroflées, d'iris,

de pieds-d'alouette et de pavots, coupé d'allées droites plantées de rosiers, d'orangers, de grenadiers et de jeunes mangos, entoure une chaumière en paille, de forme chinoise, avec une petite tente bariolée de rouge et de blanc, tendue tout auprès. C'est le *Shalimar*, le lieu de plaisance favori, et pour le moment le quartier-général de Rundjet. Dans chaque province, dans chaque ville de son royaume, il en a beaucoup d'autres du même genre, ou plus simples encore, où il s'établit suivant son caprice. Ce sont le plus souvent des tentes distribuées de distance en distance dans la campagne, au bord d'un ruisseau ou sur la margelle d'un puits. Quelquefois c'est un bosquet de figuiers dont les branches ogivales retombent jusqu'à terre, formant des arcades gothiques, sous lesquelles le vieux chef vient chercher un abri contre la chaleur, car il a commencé sa fortune en chevauchant par monts et par vaux, à la tête d'une bande de vrais *guerilleros*, et la vie en plein air est celle qu'il préfère encore. Il demeure rarement quinze jours dans le même lieu. Son activité, que l'âge n'affaiblit pas, privée des excitations de la guerre, s'use à la chasse. Tous les matins, il tient son audience et expédie ses affaires en plein vent, à moins qu'il ne pleuve. « Il écoute et dicte sa correspondance avec les provinces, puis il lève brusquement la séance et monte à cheval. Il a constamment près de lui une douzaine de ses chevaux sellés et bridés, et galope quelquefois tout le jour, suivi de tout son monde. Il s'arrête où il lui plaît; son dîner, qui se compose d'un peu de riz et d'une caille, avec quelques fruits ou des confitures, le suit partout. Sur les deux heures, il prend généralement un peu de repos (1). » Un tapis est aussitôt déroulé par terre; il s'assied et mange sa petite ration d'opium. On fait cercle autour de lui, et il passe le temps à causer et à expédier de nouvelles affaires. Voilà ses momens d'audience les plus intimes; c'est l'heure où il est le plus gai et le plus animé. C'est précisément à un de ces durbars *post meridianum* que Jacquemont est invité à paraître.

Des groupes d'officiers sikhs et de serviteurs sont dispersés dans le jardin. Le moins apparent de ces groupes est celui qui entoure le roi. Rundjet est assis sur un coussin, au soleil, dans une allée. Un domestique se tient derrière lui, chassant les mouches avec le bout de sa ceinture. A sa gauche, sur un tapis de Perse, est le raja Dhyan-Sing, son favori et son principal ministre; puis les deux frères de celui-ci, Soucheyt et Goulab-Sing. Ce dernier (le seul qui survive au moment où nous écrivons) est un gros homme, à tournure très militaire, mais à figure sinistre. D'autres rajas, parmi lesquels est le jeune Hira-Sing, fils de Dhyan, complètent le demi-cercle vers la droite; ils se lèvent à l'arrivée de MM. Jacquemont, Allard et Ventura, et leur cèdent la place.

(1) Voyez le grand ouvrage de Jacquemont.

Le voyageur, après les salutations d'usage, est invité à s'asseoir à la droite et tout près du roi, entre Rundjet et M. Ventura, qui doit lui servir d'interprète. La mort, qui a moissonné les principales figures de ce groupe, donne aujourd'hui un intérêt de plus à cette scène, que nous tenons d'un témoin oculaire.

Le roi, qui n'a d'autre marque de sa dignité que sa place au sommet du demi-cercle dont nous venons de parler, est un petit homme maigre, d'une assez belle figure, quoique borgne par suite de la petite-vérole, dont il est légèrement marqué. L'œil droit, qui lui reste, est très grand. Il a le nez fin et un peu relevé, la bouche bien dessinée, les dents superbes, de petites moustaches qu'il roule sans cesse dans ses doigts, et une longue barbe blanche qui tombe sur sa poitrine. Sa physionomie mobile n'indique pas moins de vivacité que de pénétration. Sur sa tête, un petit turban de mousseline blanche est roulé sans aucune prétention; sur ses épaules est jetée une espèce de manteau de cavalier à collet rabattu, qui a acquis le même genre de célébrité dans l'Inde que la redingote grise de Napoléon en Europe. Son habillement, tout-à-fait de fantaisie, se compose d'un tissu de cachemire blanc, avec des broderies d'or au collet, aux paremens et sur les coutures. Il a des pantalons étroits et les pieds nus. En fait d'ornemens, il ne porte que de grandes boucles d'oreilles rondes, en or, avec de grosses perles, un collier de perles et des bracelets de rubis, au côté un sabre dont la poignée en or est enrichie de diamans et d'émeraudes.

Après le roi, la figure la plus intéressante du groupe est celle du jeune voyageur qu'une généreuse ardeur pour la science a conduit dans l'Inde. Jacquemont est un grand homme maigre, à charpente osseuse, au teint bilieux et fortement hâlé. Ses traits tirés accusent la fatigue et les privations. Sa main gauche, qu'il porte fréquemment à son côté droit, semble vouloir comprimer une dilatation du foie, dont il ressent déjà les premières atteintes. Bien que la coupe de sa figure soit désavantageuse, ses yeux ont une grande douceur, et son sourire une finesse et une grace parfaites. Il répond en hindoustani au roi, qui tantôt lui parle dans cette langue, et tantôt s'exprime en pendjabi. Dans ce dernier cas, c'est le général Ventura qui leur sert d'intermédiaire.

Rundjet commence par faire à Jacquemont toute espèce de questions sur lord William Bentinck, alors gouverneur-général de l'Inde anglaise, sur la nature de son pouvoir vis-à-vis des gouvernemens de Bombay et de Madras, etc.; puis il l'interroge sur le cérémonial en usage à la cour du roi d'Angleterre (alors Guillaume IV), sur la quantité des revenus de ce souverain, et le nombre de ses soldats, sur les cipayes de la compagnie et leur valeur militaire comparativement à celle des Européens. A toutes ces questions, Jacquemont s'efforce de répondre de manière à donner satisfaction aux Anglais dont il vient

d'éprouver l'hospitalité, et dont il n'a point mission de combattre l'influence. Quelquefois il est embarrassé, mais alors MM. Allard et Ventura viennent à son secours, et lui donnent l'exemple de la désinvolture avec laquelle il faut parler à un Asiatique pour capter sa confiance et s'en faire respecter.

— Quelles sciences savez-vous? lui dit le roi. Jacquemont est sur le point de donner quelques explications, quand M. Allard lui souffle à l'oreille. — Toutes, répond Jacquemont de l'air le plus simple possible.

— Mais lesquelles savez-vous le mieux?

— L'alchimie, la science des plantes et des minéraux, la médecine.

— Et l'art de la guerre?

Jacquemont est encore une fois arrêté; M. Ventura répond pour lui :

— M. Jacquemont sait tout, la guerre comme le reste; mais il ne descend pas aux détails du commandement.

— Et la politique? reprend le raja.

— C'est un très profond politique, s'empresse de dire M. Allard.

Rundjet demande alors à Jacquemont quelles conquêtes il peut entreprendre, et Jacquemont lui répond :

— Vous pouvez conquérir tous les pays de l'Asie qui n'appartiennent pas aux Anglais ou aux Russes, le Thibet par exemple.

— A quoi bon le Thibet? dit Rundjet; je n'y trouverais pas de quoi nourrir mes garnisons. Ce sont des pays riches qu'il me faut. Ne pourrais-je pas prendre le Sind? Qu'en diraient les Anglais?

— Votre majesté connaît mieux que moi le traité qu'elle a fait avec sir Charles Metcalf.

— *On me parle beaucoup des Russes depuis quelques années*, reprend Rundjet après un silence.

— C'est qu'ils ont fait de grandes conquêtes dans la Perse.

— Qu'en disent les Anglais dans l'Inde?

— Ils s'en mettent peu en peine.

— Mais, si une armée russe s'avançait pour les y attaquer, que feraient-ils?

Un éclair de moquerie passa dans les yeux de Jacquemont. Il a depuis avoué qu'il avait été tenté de répondre : Les Anglais commenceraient par vous jeter dans l'Indus, et iraient ensuite attendre leur ennemi aux bords du fleuve (1); mais sa réponse était parfaitement adroite, et plutôt celle d'un diplomate que d'un philosophe. — Les Russes, pour pénétrer dans l'Inde, auraient à passer par les états de votre majesté, qui sans doute les recevrait chaudement, et, avec des généraux comme MM. Allard et Ventura, elle ne manquerait pas de les battre.

(1) C'était effectivement la manière de voir des Anglais avant l'expédition de l'Afghanistan. Elle s'est bien modifiée depuis.

Un sourire encore plus moqueur et trahissant une pensée perfide, mais aussitôt réprimée que conçue, effleure les lèvres du monarque, qui répond avec une fausseté accomplie : — *Entre les Anglais et moi il n'y a qu'un cœur.*

A cet endroit de la conversation, il fit claquer ses doigts, en écartant le coude et en levant la main droite, comme pour dire : Voilà qui est fini. Soit que ce signal fût mal interprété, soit qu'il servît de prétexte à une curiosité irrésistible, un groupe de femmes sortit aussitôt du kiosque ou de l'espèce de chaumière attenant à la tente. A la différence des costumes, il était aisé de reconnaître la maîtresse dans celle qui marchait en avant, les esclaves dans les deux femmes qui la suivaient. La première, *ranie Chanda*, était alors une petite femme qu'on aurait pu prendre pour une enfant, tant elle était svelte et délicate; assez jolie de traits, du buste aussi, elle avait les bras et surtout les jambes beaucoup trop maigres. Selon la coutume des femmes indiennes, elle s'était noirci avec une légère couche d'antimoine le bord de la paupière inférieure, et ses yeux, naturellement très beaux, empruntaient à cette préparation une douceur et un éclat particuliers. Ses lèvres, du rouge le plus vif, ressortaient sur un teint assez foncé pour qu'on eût de la peine à s'apercevoir quand une émotion passagère colorait ses joues. Le regard de la *ranie* était assuré, et l'expression de sa physionomie plutôt fine et spirituelle que modeste. Elle était parée avec magnificence et même avec goût, à l'exception des ornemens d'or et de perles, qui pendaient avec trop de profusion sur son front et sur ses oreilles.

Comme pour répondre à l'appel du raja, la ranie s'approche du groupe royal et vient s'incliner devant Rundjet. Celui-ci, qui n'est point dupe de cette ruse féminine, lui sourit avec bonté, mais en lui faisant signe de s'éloigner. Elle obéit, mais après avoir promené sur tous les assistans un regard curieux qui s'arrête plus long-temps sur Jacquemont. On la voit rentrer dans le kiosque, où elle reprend probablement la place qu'elle occupait jusqu'à cette heure derrière une fenêtre masquée par un léger treillage de roseaux. De là elle peut, sinon tout voir, au moins tout entendre.

Après un moment de silence, Rundjet reprend la conversation interrompue :

— Pourquoi M. Burnes n'arrive-t-il pas (1)?

— N'est-il pas attendu chaque jour?

(1) Le célèbre Burnes amenait alors de Bombay des chevaux normands que le bureau de contrôle envoyait en présent à Rundjet. Ces cadeaux n'étaient que le prétexte et le passeport de son expédition, dont le véritable but était de remonter le cours de l'Indus, du Sutledge et du Ravy, en étudiant les ressources que ces rivières pouvaient offrir à la navigation et au commerce anglais, ainsi que les moyens de défense des divers états placés sur leurs bords.

— Mais on dit que les gens du Sind n'ont pas voulu le laisser passer. Que feront les Anglais, si cela est vrai?

— Je suppose qu'ils enverront par une autre route les présens qu'ils destinent à votre majesté.

— Et ils se laisseront ainsi manquer par ces canailles de Sindiens?

Continuant ce genre d'entretien saccadé, Rundjet essaie encore d'aborder à plusieurs reprises divers autres sujets qui touchent plus ou moins directement à ses intérêts politiques; mais, voyant que Jacquemont répugne à lui répondre, il finit par abandonner ce chapitre et le questionne sur la médecine. Bien que Rundjet ne croie guère à cette science, la confiance qu'il a dans le savoir de Jacquemont triomphe de son scepticisme et le décide à demander une consultation. Sa santé ne lui permet plus de s'enivrer, et de nombreux excès ont provoqué chez lui une impuissance prématurée. Par modestie, Rundjet n'accuse que la faiblesse de son estomac. Jacquemont, qui le comprend à demi-mot, lui donne quelques pilules de cantharides, en lui recommandant toutefois de n'en user qu'avec modération; et, comme il faut toujours aux Indiens quelque chose de mystérieux, de sublime dans leurs potions, il prescrit en outre une préparation fort innocente de poudre de perles calcinées.

Ainsi se termine la première et la plus intéressante des entrevues de Jacquemont avec Rundjet-Sing. Le conquérant et le chef politique se révèlent tout entiers dans les questions du raja. On y aperçoit l'esprit remuant et guerrier de sa nation, qui doit quelque jour la pousser à sa perte, mais tempéré et contenu chez le fondateur de la monarchie par une sagesse, une prudence et une habileté profondes. Dans les autres entretiens de Jacquemont avec ce prince, on trouve encore des détails de mœurs d'une grace charmante; mais la politique a disparu, et l'homme d'état a fait place au roué valétudinaire et décrépit que tout son génie ne sauve point du ridicule.

Après l'audience, le prince alla rejoindre la ranie, qui l'attendait dans le kiosque. Il lui demanda ce qu'elle pensait de son visiteur, et surtout si elle le croyait Français. — Certainement, répondit-elle avec cette finesse d'observation qui caractérise son sexe, certainement il est Français. Il a changé vingt fois de posture, il a fait des gestes en parlant, il parle haut, puis il parle bas, puis il rit. Rien n'est plus facile que de distinguer un Français d'un Anglais. — Rundjet approuva cette remarque, et, se tournant vers le général Ventura, il ajouta : Certainement il est Français; je l'aime beaucoup. Il veut aller à Cachemire; il ira partout où il voudra, et j'aurai soin de lui. — Bien qu'avare et défiant, Rundjet laissa en effet à Jacquemont toute liberté pour ses voyages et le combla de présens.

II.

Ranie Chanda, fille d'un pauvre fermier du Cachemire, n'était point une des femmes légitimes de Rundjet, mais une simple concubine qu'il avait prise en grande affection à cause de son esprit, de sa gaieté et de son effronterie. Il s'amusa à lui inoculer tous ses vices, jusqu'à son ivrognerie, et ranie Chanda fut bientôt sa digne émule en corruption. Il lui permettait de frayer librement avec les filles publiques qui venaient chanter et danser devant lui. Ces dernières, il est vrai, sont, dans l'Inde, d'une classe plus relevée que leurs pareilles dans notre ordre social, et elles n'y inspirent pas le même dégoût; pourtant leur contact n'en est pas moins une souillure. Or, Rundjet se plaisait à montrer ranie Chanda entourée de ces femmes, dont il se proclamait ouvertement le patron. Dans les cérémonies les plus brillantes, il la faisait monter à cheval, accompagnée de plusieurs centaines de bayadères qu'il faisait habiller ridiculement en amazones, et dont il se faisait lui-même suivre partout. C'étaient ses gardes-du-corps dans les jours de pompe. Le raja ne gardait aucune mesure dans son libertinage effronté; plus d'une fois les habitans de Lahore l'ont vu, sur un éléphant, avec la ranie sur ses genoux, et cela en plein jour, riant et causant avec les cavaliers de sa nombreuse escorte.

Cependant, trahi par la nature, et ne pouvant avoir de la ranie un enfant qu'il désirait adopter, Rundjet la livrait parfois, selon son caprice et pour son propre amusement, à des jeunes gens de sa cour. C'est ainsi que, vers les dernières années de la vie de Rundjet, ranie Chanda devint mère du souverain actuel, le jeune Dhalip-Sing. Le vieux roi était bien loin de supposer que cet enfant pût être un jour son successeur. Il avait désiré l'avoir parce qu'il aimait à contempler les jeux de cet âge, et un peu aussi comme le chasseur qui veut conserver la race d'une chienne favorite. Il se plaisait à voir élever des enfans autour de lui à peu près comme on se plaît à voir dresser de jeunes animaux. C'est ainsi que vingt-deux ans auparavant il avait déjà adopté Shere-Sing, qu'une de ses femmes légitimes, qui n'avait pas eu le bonheur d'être mère et qui désirait connaître quelques-uns des sentimens de la maternité, avait acheté d'une esclave. Il avait de même reconnu depuis, à différentes époques, plusieurs autres enfans, tels que Cashmira-Sing et Peshora-Sing. Rundjet croyait d'ailleurs la continuation de sa dynastie bien assurée dans la ligne directe, puisqu'il laissait un fils de trente-huit ans, Karrack-Sing, et un petit-fils, Nao-Nehal-Sing, âgé de vingt ans. Il est vrai que le premier était presque un idiot, mais le second annonçait de l'intelligence et du courage, et il semblait que, si la succession échap-

pait à l'un, elle ne pouvait manquer de revenir à l'autre. On verra tout à l'heure que cette espérance ne devait point se réaliser; mais, avant de nous engager dans le récit des intrigues qui ont amené les derniers événemens du Pendjab, nous devons suivre un moment, loin de la scène politique, le personnage dont la vie étrange nous servira de fil conducteur au milieu de ce labyrinthe.

On sait qu'à la mort des princes hindous de la communion sikhe ou de la communion brahminique il est d'usage pour les femmes, et même pour les concubines, de se brûler avec leurs époux. Pour être admise à consommer ce sacrifice, qui est une espèce de martyre et de consécration religieuse ouvrant aux victimes l'entrée du paradis, il faut avoir mené une vie pure, ou du moins irréprochable sous le rapport de la fidélité. La ranie Chanda ne pouvait avoir aucune prétention à un tel honneur. On ne dit pas si cette exclusion l'affligea beaucoup. A tout événement, elle put se consoler en recevant les bénédictions des pauvres veuves qui, au nombre de quinze (huit femmes et sept concubines), partagèrent le bûcher de Rundjet, car elle ne manqua pas d'assister à la cérémonie et d'y répandre beaucoup de larmes. Ses partisans ont ajouté (nous rapportons le fait sans le garantir) que, lorsque le bûcher royal ne jetait plus qu'une dernière flamme, elle et Dhyan-Sing (le ministre favori du défunt) s'élancèrent pour s'y précipiter presque au même instant. Quoi qu'il en soit, l'un et l'autre se laissèrent retenir par les serviteurs qui surveillaient les élans de leur désespoir, et le même soir la ranie partit pour Jamou, place forte et apanage de la famille de Dhyan, où celui-ci lui avait offert un asile ainsi qu'à son enfant. Cette hospitalité n'était pas complètement désintéressée. L'ambitieux Dhyan-Sing réservait à la ranie et à son fils une place ou plutôt un rôle dans une grande entreprise; toutefois le moment d'agir n'était pas venu, et la ranie passa deux ans dans cette retraite sans prendre part au mouvement politique, par conséquent inconnue ou du moins oubliée.

Les événemens marchèrent vite pendant ces deux ans. Un résumé rapide suffira pour indiquer les causes qui ramenèrent la reine sur le trône. Rundjet-Sing étant mort, les personnages principaux à la cour de Lahore étaient, avec les princes du sang, réels et adoptifs, dont nous avons déjà donné la liste, les trois célèbres frères Dhyan-Sing, Soucheyt-Sing et Goulab-Sing, dont l'un, Dhyan-Sing, avait été et était encore le premier ministre du royaume, tandis que les deux autres étaient en possession de commandemens considérables.

Les héritiers directs de Rundjet ne firent que paraître sur le trône. Karrack et Nao-Nehal furent assassinés à huit jours d'intervalle l'un de l'autre, quelques mois après la mort de leur père et de leur aïeul. Shere-Sing, l'aîné des enfans adoptifs, leur succéda. Il ne manquait ni

de courage ni de dignité, mais c'était un esprit borné et affaibli par la débauche. Son gouvernement n'était possible que sous le bon plaisir de Dhyan-Sing, qui l'avait placé sur le trône, et celui-ci ne l'avait appelé à ce poste élevé que comme un figurant destiné à occuper provisoirement la place qu'il convoitait pour lui-même. Dhyan-Sing était indubitablement, après Rundjet, le plus habile de tous les chefs sikhs. Son dévouement pour son ancien maître avait été sincère et allait même jusqu'à l'adoration, mais il s'arrêtait à ce prince et ne descendait point jusqu'à ses enfans réels ou adoptifs. « Après celle du grand homme, disait-il, il n'y a de royauté possible dans le Pendjab que la mienne ou celle de mon fils Hira-Sing. » Malheureusement pour son pays, cette prophétie devait s'accomplir à la lettre, non point comme l'ambitieux ministre l'entendait, mais par le bouleversement de l'empire de Rundjet, et Dhyan-Sing lui-même, par ses coupables intrigues, devait causer tous ces désastres.

Pendant un règne d'environ deux ans, Shere-Sing s'était fait aimer de l'armée par son affabilité et par son courage. Sa royauté se consolidait de jour en jour, et les Anglais, qui l'avaient déjà reconnu, étaient disposés à lui accorder une alliance aux mêmes conditions qu'à Rundjet. Ce fut précisément leur bienveillance qui le perdit en alarmant Dhyan-Sing. Celui-ci jugea qu'il était temps de se défaire d'un prince qui allait cesser d'être son protégé pour devenir celui des Anglais; il se mit dès-lors à tout préparer pour amener une révolution dont il espérait bien recueillir tous les fruits sans engager sa responsabilité. Les circonstances parurent d'abord le favoriser. Il se trouvait précisément à Lahore en ce moment un parent collatéral de Rundjet, nommé Ajit-Sing, doué de plus de courage que de jugement, lequel ne reconnaissait entre la couronne et lui d'autres prétendans légitimes que Karrack et Nao-Nehal-Sing, morts tous deux depuis long-temps. Cet Ajit était donc tout disposé à se mettre à la tête d'un mouvement qui pouvait lui faire restituer un héritage dont il se croyait illégalement privé, et il suffit à Dhyan de lui adresser quelques paroles d'encouragement pour le lancer dans cette voie. Une révolution dont Ajit paraissait le chef, mais dont Dhyan tenait tous les fils, éclata effectivement au mois de septembre 1843. Shere-Sing, traîtreusement attiré à une revue où on lui avait préparé une embûche, y périt assassiné avec presque tout son parti, et le trône se trouva encore une fois vacant.

La mort du prince avait été le but commun des conjurés, et jusque-là ils avaient été parfaitement d'accord; mais il n'en fut plus de même lorsqu'il s'agit de lui nommer un remplaçant. Ajit, qui avait compté sur Dhyan pour appuyer ses propres prétentions, fut fort surpris de l'entendre parler des droits de l'enfant Dhalip-Sing, alors âgé de six ans, et qui se trouvait toujours à Jamou avec sa mère, la ranie Chanda.

C'était un nouveau mannequin que Dhyan proposait à la place de Shere-Sing. Ajit, déçu dans ses espérances, ne recula pas devant un nouveau meurtre, et assassina Dhyan-Sing d'un coup de pistolet. Lui-même périt bientôt sous les coups des frères et des fils de Dhyan, qui l'immolèrent aux mânes de leur parent, et ainsi fut changée, par une série de meurtres, la situation de l'empire.

Le dénouement de ce sanglant conflit était tout à l'avantage de la ranie Chanda. En apparence elle perdait un protecteur dans la personne de Dhyan-Sing; mais, en réalité, elle était débarrassée du plus dangereux ennemi de son fils, qui n'aurait pas manqué de faire périr la mère et l'enfant dès que les circonstances auraient favorisé sa propre élévation; du même coup, elle se trouvait délivrée de la concurrence d'Ajit-Sing. Dès le mois d'octobre 1843, l'enfant Dhalip-Sing se trouva donc installé sur le trône, avec sa mère pour régente du royaume, et celle-ci ayant pour premier ministre le fameux Hira-Sing, fils aîné de Dhyan.

Cet Hira-Sing, âgé seulement de vingt-cinq ans, succédait, il est vrai, à toutes les vues et à toute l'ambition de son père avec autant de courage et peut-être encore plus de talent; mais il s'appuyait sur une base bien moins ferme et bien moins large. Outre la jalousie de toute la famille de la ranie, il avait désormais à combattre celle de ses propres oncles, qui s'étaient toujours inclinés devant la supériorité de son père, mais qui n'étaient nullement disposés à reconnaître la sienne. Il avait surtout à craindre la basse envie de son oncle Soucheyt, esprit étroit et plus avide de la pompe que de la réalité du pouvoir. Enfin, au milieu de tout cela, plus que tout cela, il avait contre lui les intrigues, à peine secrètes, de lord Ellenborough, qui tenait alors le gouvernement de l'Inde anglaise, et qui, mu par une politique tout-à-fait différente de celle de son successeur, ne rêvant que victoires et conquêtes, attisant partout le feu des guerres civiles, semblait s'appliquer à tout embrouiller, et à multiplier, pour ainsi dire, des nœuds gordiens qu'il pût trancher à la façon d'Alexandre.

Pendant quatorze mois, Hira-Sing lutta contre tous ces obstacles avec une incroyable énergie. A chaque instant sur le bord d'un abîme, on le voyait chaque fois s'en tirer à force de courage et de sang-froid; mais cela ne pouvait durer toujours. Trahi par la cour, où Jowahir-Sing (le propre frère de la reine) ourdissait sans cesse contre lui de nouveaux complots, et cherchait à lui dérober la tutelle du jeune roi; trahi par son oncle Soucheyt, qui périt en s'efforçant de lui enlever l'armée dans une émeute; attaqué ouvertement par Cashmira et Peshora-Sing, deux enfans adoptifs de Rundjet, qui levaient l'étendard de la révolte pour leur propre compte; après avoir triomphé de vingt conspirations, Hira-Sing vint échouer contre un écueil, le moins apparent, mais le plus dange-

reux de tous. C'était la ranie Chanda qui avait préparé ce piége avec une adresse et une perfidie dignes de Machiavel. En corrompant les chefs de l'armée par ses faveurs et par ses caresses, en excitant dans une soldatesque à moitié sauvage la soif insatiable de l'or, elle avait détaché de Hira-Sing les hommes qui faisaient sa force. Désormais il était impossible de satisfaire l'armée; Hira-Sing, bien que riche et généreux, ne pouvait donner que sa fortune, et cette fortune était bornée. Quand la ranie le vit au bout de ses ressources, elle commença à parler avec affectation des millions de son frère (dérobés par elle-même au trésor de Rundjet) et des largesses qu'on pourrait attendre de Jowahir-Sing, si on voulait l'accepter pour ministre. L'armée eut bientôt compris. Jowahir, de son côté, n'épargnait pas les largesses : il offrait à chaque soldat un bracelet d'or et une gratification de six mois de solde. Hira-Sing ne tarda pas à reconnaître que sur un pareil terrain la lutte lui était impossible, et il avait déjà pris le parti de la retraite, quand il fut égorgé, le 21 décembre 1844, à quelques lieues de Lahore, sur la route de Jamou, où il allait chercher un asile auprès de son oncle Goulab-Sing.

A partir de cette catastrophe jusqu'au traité de Kussour, signé le 18 février 1846, la ranie s'est maintenue sur le trône comme par miracle, sans autre appui que celui fort précaire de ses amans, qu'elle était dans l'habitude de changer assez souvent, et en dépit de l'hostilité presque avouée de toute la famille *Dogra* (1). Jouet de tous les caprices populaires, elle n'a survécu à tant de tourmentes qu'à la condition de leur céder toujours. Cette dernière période de sa vie, qui s'étend du 21 décembre 1844 au 19 février 1846, est celle qui offre le plus d'intérêt par les grands événemens auxquels elle se trouvé liée. Il est donc important de bien connaître les nouveaux personnages qui vont entrer en scène; la plupart vivent encore, et leur rôle n'est pas fini.

C'est Jowahir-Sing qui se présente d'abord. Durant les premiers mois du règne de la ranie, son frère Jowahir-Sing fut son premier ministre. Cet homme, qui devait tout à la ranie, n'était qu'un parvenu de bas étage. Sans éducation, sans courage et sans talent, livré à la débauche la plus crapuleuse, Jowahir avait néanmoins la sottise d'être jaloux des amans de sa sœur. Il passait tout son temps à se quereller avec eux ou à machiner des intrigues pour les faire assassiner.

Après lui, ou plutôt avant lui, le personnage le mieux placé dans les affections de la ranie Chanda était un officier de cavalerie nommé Lal-Sing. C'était et c'est encore aujourd'hui son amant préféré. D'une bra-

(1) On désigne ainsi Goulab-Sing, ses fils et ses neveux, frères d'Hira-Sing, maîtres de la montagne, chefs d'une secte religieuse qui diffère de celle de la cour et qu'un schisme sépare de celle des Sikhs.

voure assez douteuse et de talens plus que médiocres, il n'avait long-temps été connu que par son faste et le luxe de sa toilette; le soin de son costume semblait l'affaire la plus importante de sa vie. Dans les derniers événemens, les occasions ne lui ont pas manqué pour jouer un rôle plus considérable : il a tenu les sceaux de l'état depuis la mort de Jowahir, et il commandait encore une division de l'armée sikhe à la bataille de Moudki. Lal-Sing n'a rien fait dans ces divers postes qui puisse défendre son nom contre l'oubli d'où l'a tiré un moment la passion de la reine.

A l'époque de la mort d'Hira-Sing, il ne restait dans la capitale, de toute l'ancienne cour de Rundjet, que trois hommes éminens, employés sous tous les régimes à cause de leur connaissance des affaires, espèce de triumvirat ministériel inamovible. Si, depuis la mort du maître qui les avait choisis, leur voix était rarement écoutée dans le conseil, au milieu du déchaînement des passions, cependant, à l'heure des grands dangers, c'était toujours leur expérience qu'invoquait le pouvoir. L'un est un ancien ministre des finances, appelé Dina-Nath, espèce d'Olivier-le-Daim admirablement versé dans l'art de tirer le plus de revenus possible des provinces, et de faire rendre gorge aux employés publics sans pousser les uns ou les autres à la révolte; esprit fin et conciliant, qui survivra à toutes les catastrophes, parce qu'il est libre de tout attachement et dévoué au pouvoir, quel qu'il soit. Le second, Fakir-Nour-Oud-Din, ministre des affaires étrangères sous Rundjet, et l'aîné de trois frères qui jouissaient de toute la faveur de ce prince, est un homme d'un peu plus de soixante ans, de petite taille, de figure assez belle et parfaitement spirituelle, avec une barbe grise peinte en noir ou plutôt en bleu. Il cache d'immenses richesses sous les dehors de la pauvreté, et se fait pardonner son intrusion parmi les chefs du Khalsa (1) par l'humilité de ses manières. Il porte le titre de fakir, et ses enfans le prennent aussi; mais sa sainteté se borne à tenir toujours à la main un chapelet, dont il compte quelquefois les grains en murmurant des prières, quand il n'a rien de mieux à faire. Son influence tient surtout à ce qu'il représente le parti musulman, dont il a toujours dirigé les affaires avec beaucoup de sagesse. Il est dévoué à Goulab-Sing. Le troisième est Bhai-Ram-Sing, ministre de la guerre, constructeur et directeur-général de l'artillerie, inspecteur de toutes les fonderies. C'est un homme remarquable dans sa spécialité, qui s'est élevé à l'école de M. Court, et qui a su profiter des instructions de cet habile officier. Chef du parti hindou, ses prédilections sont toutes en faveur de l'Angleterre, et il a long-temps entretenu une correspondance active avec le chargé d'affaires anglais à Firozepour.

(1) C'est ainsi qu'on nomme la confédération sikhe.

Ce n'était pas seulement à la cour et dans la capitale que se trouvaient des chefs dont l'influence pouvait être redoutable. Il y en avait dans le reste de l'empire, et parmi eux le plus important sous tous les rapports était Goulab-Sing. Du vivant de son frère Dhyan, on doutait de ses talens (1), parce qu'il avait des qualités moins brillantes et qu'il ne possédait pas le don de la parole : il avait aussi une fâcheuse réputation de cruauté; mais l'expérience des dernières années a prouvé à tout le monde qu'on s'était trompé dans l'une et l'autre appréciation. A travers une longue anarchie et pendant le cours de dissensions civiles où chacun a plus ou moins trempé ses mains dans le sang, il est le seul qui n'ait jusqu'ici aucun crime à se reprocher. Le plus souvent enfermé dans sa forteresse inaccessible de Jamou, entouré de ses fidèles montagnards, il observait de loin les orages qui battaient le vaisseau de l'état, orages qu'il n'avait point soulevés, mais dont il espérait profiter quelque jour, quand l'épuisement de tous les partis ferait désirer à tous la présence au gouvernail d'une tête ferme et d'une main forte. Deux fois seulement depuis la mort d'Hira-Sing, il s'est laissé persuader de venir à Lahore. La première fois, on était venu le chercher à main armée pour lui imposer le pouvoir : il avait d'abord repoussé la force par la force; puis, changeant soudain de résolution, il avait accepté la mission qu'on lui proposait en se plaçant avec une confiance chevaleresque, seul et sans armes, au milieu de ceux qu'il venait de vaincre. Ce trait d'héroïsme faillit lui coûter la vie. La ranie et son frère ne reculèrent devant aucun moyen pour le faire assassiner; mais l'opinion publique voyait en lui le dernier soutien, le dernier espoir de la nation, et, même dans l'enivrement de l'orgie ou dans le tourbillon de l'émeute, les soldats le protégeaient. Échappé à ce danger, il s'en retourna dans ses montagnes d'où il ne devait redescendre une dernière fois que pour sauver son pays en se posant comme médiateur entre les Sikhs vaincus et les Anglais irrités des difficultés de leur victoire. Sous des formes rudes et grossières, sous le manteau d'un soldat, sous une physionomie épaisse et sombre, il cache une ame ardente, un courage inébranlable, une ambition immense, enfin un tact et une finesse à en remontrer à tout le grand-conseil de Calcutta.

Après Goulab-Sing, le chef le plus capable parmi ceux qui se tiennent éloignés de la capitale est Tej-Sing, long-temps gouverneur de la province de Peshawer, le même qui a commandé l'armée sikhe dans les grandes batailles de Ferozshah et de Sobraon. C'est un excellent officier et un partisan dévoué de Goulab.

A l'époque dont nous parlons, les partis représentés par ces différens chefs pouvaient se réduire à trois principaux :

(1) Nous-même, dans notre *Inde anglaise*, sur des données alors incomplètes, nous avions fait un portrait de ce chef tout différent de celui que nous traçons ici.

1° Le parti de la reine, divisé entre deux chefs ennemis l'un de l'autre, Jowahir et Lal-Sing;

2° Le parti de Goulab, rassemblé sous deux chefs parfaitement d'accord, Tej-Sing et Fakir-Nour-Oud-Din, appuyé sur la montagne, les Sikhs dissidens, et sur les intérêts musulmans, mais en opposition avec les Sikhs proprement dits, puritains, akhalis et autres;

3° Le parti anglais, appuyé sur tous les intérêts hindous.

En effet, les Hindous, qui constituent environ un tiers de la population du Pendjab, c'est-à-dire à peu près toutes les classes des laboureurs, des tisserands, des banquiers et des commerçans, continuellement froissés au contact des mœurs guerrières et turbulentes des Sikhs, soupiraient pour l'extermination ou tout au moins pour l'asservissement de ces derniers par les Anglais. Ce parti se ralliait ostensiblement autour de Bhai-Ram-Sing; mais ce chef n'était lui-même que l'agent secret du chargé d'affaires de la compagnie dont il nous reste à parler.

Le résident britannique à la cour de Lahore était un officier de l'infanterie de Madras, nommé Broadfoot, qui avait été détaché, à l'époque de la guerre de l'Afghanistan, à l'armée du Bengale, en qualité d'ingénieur. A la tête d'un corps de sapeurs du génie qu'il avait lui-même levé et organisé dans le Nepaul, il s'était distingué par des exploits presque fabuleux à la défense de Djellalabad et lors des désastres qui accompagnèrent la retraite des armées anglaises. Le poste fort lucratif de chargé d'affaires à Lahore fut la récompense de ces services; mais son coup d'œil diplomatique ne répondit point aux espérances qu'avaient fait concevoir ses talens militaires. Il eut, comme beaucoup d'autres, le tort de confondre les Sikhs, sous le rapport de l'intelligence et des qualités guerrières, avec le reste des populations de l'Inde, et de les envelopper dans le même mépris. Il n'aperçut ainsi l'orage qui allait fondre sur son gouvernement qu'au moment où il était près d'éclater. Mortifié de sa méprise et s'attribuant les premiers échecs de Moudki et de Ferozshah, il expia noblement son erreur sur le champ de bataille du 21 décembre 1845, où il trouva la mort qu'il cherchait au milieu des bataillons ennemis.

III.

Un gouvernement ainsi tiraillé et tombé entre des mains aussi faibles ne pouvait manquer de traverser bien des crises et de subir bien des modifications. On est seulement étonné qu'il ait pu durer aussi long-temps. Ce qui le protége un moment, c'est la réaction inévitable qui succède à toute anarchie, réaction qui est arrivée ici beaucoup plus tôt qu'on n'aurait pu l'espérer, et d'où il est sorti un ordre de choses relativement meilleur. L'armée sikhe, qui pendant deux ans s'était fait

un jeu des révolutions, qui ne pouvait se rassasier de sang et de pillage, s'arrête tout à coup dans cette voie fatale, comme éclairée par une conviction subite. On dirait que, lasse enfin de crimes et voyant sa propre ruine au bout de ses désordres, elle veut les expier en faisant le sacrifice de cette liberté dont elle a tant abusé, et en s'imposant à elle-même la discipline avec la forme républicaine. Elle qui semblait avoir pris pour modèle les prétoriens de l'ancienne Rome, élevant aujourd'hui ses officiers pour les égorger demain, reconnaît tout à coup la nécessité d'une hiérarchie stable dont elle se compose définitivement une administration militaire représentative. Remontant aux principes des instituts de Baba-Nanek et de Gourou-Govind, elle choisit de préférence le régime du Khalsa, en vigueur avant l'établissement de la royauté de Rundjet, alors que les Sikhs n'étaient qu'une grande confédération guerrière, gouvernée par un conseil de chefs appelé le *Panth :* organisation énergique et simple, qui, puisant une double force dans la concentration du pouvoir et dans la sagesse collective d'une assemblée, nous donne le secret de l'étonnante résistance que les Sikhs ont opposée dans ces derniers temps aux armes de l'Angleterre.

De tristes jours précédèrent, il est vrai, cette réaction glorieuse. Après la mort d'Hira-Sing, six mois se passèrent, pendant lesquels l'armée fut livrée à une désorganisation complète, et le gouvernement confié aux plus indignes mains. Rien ne saurait donner un tableau plus exact de l'état du pays pendant cette courte période, et nous mieux initier en même temps à la vie publique et privée de ranie Chanda, que la correspondance diplomatique de l'agent anglais à la cour de Lahore, le major Broadfoot, avec le gouvernement de l'Inde (1). Les dépêches de cet agent nous introduisent dans le palais, au sein même des intrigues de la cour et au milieu de ses plus secrètes orgies. C'est guidé par le major Broadfoot que nous assisterons aux derniers événemens dont cette partie de l'Inde a été le théâtre, et que nous suivrons aussi, dans sa phase la plus curieuse, la destinée singulière dont nous avons retracé les premières agitations.

On connaît déjà Jowahir et Lal-Sing, l'un le frère, l'autre l'amant de la ranie, et tous deux se disputant le pouvoir. Nous prendrons les dépêches de l'agent anglais au moment où une réconciliation vient d'être opérée entre les deux rivaux.

« La ranie (écrivait le 13 juin 1845 M. Broadfoot) est parvenue à effectuer une réconciliation entre Jowahir et Lal-Sing. Elle leur en a marqué sa satisfaction en leur envoyant à chacun, pour leurs menus plaisirs, une belle esclave, d'un choix qu'elle vient de recevoir de son voisin le raja de Mondi. Telle est la

(1) Extraite des dépêches soumises au parlement d'Angleterre par sir Robert Peel en mars 1846.

moralité des Sikhs et leur bon goût en ces matières, car vous n'ignorez pas que Lal-Sing est un des amans de la ranie, et le plus favorisé. »

A une cour si bien absorbée par ses propres affaires il restait peu de temps pour les intérêts du pays. Le lendemain même de la réconciliation opérée entre Jowahir et Lal-Sing, le 14 juin, le major Broadfoot écrivait :

« On ne s'est encore pas occupé de *nos propositions*, qui sont arrivées à Lahore le 11 courant, et qui ont été remises le jour même; mais Jowahir-Sing et ses mignons, ayant passé toute la nuit précédente en orgies avec la nouvelle esclave et d'autres filles de joie, étaient tous trop ivres pour assister à l'audience, de telle sorte qu'elle n'a pas eu lieu, et leurs secrétaires ont dû se disperser sans pouvoir expédier les affaires publiques. »

Quelles étaient ces propositions que le major Broadfoot était chargé de faire agréer au gouvernement de Lahore? A en juger d'après les antécédens de la compagnie, bien des gens seraient disposés à croire qu'il s'agissait d'empiétemens projetés sur le territoire et sur l'indépendance du Pendjab; cette fois, on se tromperait. D'abord ce n'était plus lord Ellenborough, mais sir Henry Hardinge, le représentant d'une politique tout opposée, qui présidait aux affaires de l'Inde. Puis, la compagnie, éclairée par les péripéties de la campagne de l'Afghanistan, par la facilité avec laquelle ses armées avaient parcouru tout l'espace compris entre l'Indus et Hérat sans y trouver les moyens de se fortifier contre les invasions possibles du nord-ouest, était bien loin de désirer une augmentation de territoire qui rapprocherait encore sa frontière de la Russie. Elle comprenait au contraire que de ce côté même était le plus grand danger, et qu'il fallait s'en tenir le plus loin possible. Elle souhaitait donc ardemment le rétablissement dans le Pendjab d'un ordre de choses un peu régulier qui ne la forçât point d'y intervenir, et surtout de s'y installer. Voyant toutefois l'anarchie se prolonger, elle commença à craindre, non sans raison, que la soldatesque, après avoir épuisé les trésors accumulés dans la capitale, ne se jetât sur le reste de l'empire, et, entre autres provinces, ne songeât à mettre au pillage cette partie du domaine privé de Rundjet-Sing qui se trouvait sur la rive gauche du Sutledge. Ce pouvait être une occasion de conflit entre ses sujets et ceux du Khalsa, les limites respectives étant mal définies, et c'était surtout ce conflit qu'elle voulait éviter. Elle avait donc chargé le major Broadfoot de demander d'abord, et d'exiger en cas de nécessité, la réduction de l'armée sikhe à un chiffre proportionné aux besoins et aux ressources du Pendjab; en second lieu, de solliciter l'abandon au gouvernement anglais du domaine en litige, moyennant certaines compensations, et en offrant le renouvellement de l'alliance

offensive et défensive qu'on avait conclue avec Rundjet. En deux mots, il s'agissait de prévenir toute occasion de querelle et d'avoir le Sutledge pour limite bien définie entre les deux états. Ces deux propositions n'avaient rien que de fort juste et de fort modéré, mais elles étaient de nature à éveiller la susceptibilité des Sikhs. Il fallait, pour les faire réussir, non-seulement beaucoup d'adresse de la part du major Broadfoot, mais aussi, de la part du gouvernement de Lahore, une attention aux affaires, un tact et des ménagemens vis-à-vis des troupes dont celui-ci était incapable.

Nous reprenons la correspondance officielle, qui nous fera connaître suffisamment la conduite de cette négociation.

« 18 juin. — Jowahir-Sing et Lal-Sing ont passé les journées du 14 et du 15 en tentatives pour s'assassiner l'un l'autre. C'est Jowahir qui a été l'agresseur, et la cause de son ressentiment est le redoublement de passion de la ranie pour Lal-Sing depuis que celui-ci a failli mourir du choléra.

« 20 juin. — Goulab-Sing, Jowahir-Sing et Lal-Sing sont tous trois à Lahore, fort occupés de divers plans pour s'assassiner réciproquement. Avant-hier, c'étaient les deux premiers, hier les deux seconds, qui se réunissaient contre le troisième, aujourd'hui c'est le premier et le troisième contre le second; mais c'est très difficile à arranger, parce que chacun voudrait être le seul survivant. Sur ces entrefaites, un des *paramours* de la reine s'est sauvé ces jours derniers, emportant pour la valeur d'un lac de roupies (250,000 francs) de ses bijoux. Cette anecdote a beaucoup amusé les uns et a fort scandalisé les autres, suivant que les gens étaient disposés à prendre la chose au comique ou au sérieux.

« 8 juillet. — On est assez tranquille à Lahore. Le temps se passe en intrigues amoureuses, et surtout en fêtes et en orgies; mais notre négociation ne marche pas. »

Dans l'intervalle du 8 juillet au 5 août, le major Broadfoot, ne pouvant obtenir de réponse aux propositions du gouverneur-général, avait dû prendre une attitude menaçante et demander ses passeports. Dorénavant il écrit sur les renseignemens qui lui sont fournis de Lahore par ses *vakils* ou secrétaires de légation indigènes.

« 5 août. — La situation des partis est changée. Le fait est que l'intelligence de la ranie a baissé sensiblement depuis quelque temps par suite de ses excès. De gaie et de très spirituelle qu'elle était, elle est devenue lourde et stupide. Quelquefois elle est des jours entiers dans un état qui ressemble à l'imbécillité, et bien qu'elle ait des momens lucides, surtout quand elle est stimulée par la boisson, elle ne prend plus que très peu d'intérêt aux affaires publiques. Quand elle s'en occupe, c'est pour se laisser guider dans ses résolutions par ses domestiques et par ce qu'il y a de plus vil parmi ses amans. Jusqu'à présent le petit nombre de gens sages qui restent encore à Lahore, tels que les *trois fakirs* et *Bhai-Ram-Sing*, protégeaient le gouvernement contre une dissolution par leur influence sur la ranie; mais, dans l'état où se trouve aujourd'hui la princesse,

cette influence devient presque nulle. Aussi Bhai-Ram-Sing m'a-t-il envoyé prévenir tout récemment de ne conclure aucun arrangement définitif avec le gouvernement actuel, attendu qu'il ne pouvait durer. Il était presque certain que les troupes, à leur retour, après les fêtes du *desserah*, prendraient la haute main et commenceraient par mettre à mort Jowahir, la ranie et son fils. Son idée est qu'on pourrait fort bien donner la couronne à Peshora-Sing et l'emploi de ministre à Goulab.

« 6 août. — Il n'y a pas eu réception publique à la cour le 1er du mois, dans l'après-midi, comme c'est la coutume. C'est qu'on était en grande délibération à huis-clos sur *nos propositions*. Le conseil a duré toute la journée. Il va sans dire que tout ce qu'il y a d'un peu respectable à Lahore en a été exclus, même l'ancien ministre Dina-Nath. Voici les personnages qui le composaient : la ranie, Jowahir-Sing, son *moundchi* (interprète) et trois de ses favoris, gens du plus bas étage, anciens domestiques qu'il a affublés de divers grades à la cour. L'un était jadis palefrenier, l'autre est un ci-devant commissionnaire du palais, et le troisième un fakir, qui mendiait, il y a quelques années, dans les rues de Lahore. Après d'assez longs débats, on tomba d'accord qu'il était indispensable de répondre à la lettre du gouverneur-général ; mais, comme aucune des personnes présentes n'était capable de rédiger la dépêche, on convint de s'adresser pour ce travail à quelqu'un des anciens conseillers d'état qui sont au courant de ces matières.

« 7 août. — Je reçois à l'instant les nouvelles du 2. Jowahir-Sing, le maharaja et Lal-Sing étaient ce jour-là tous ivres, et par conséquent il n'y a pas eu de conseil. Au lieu de s'occuper de notre affaire, ils étaient allés en partie de plaisir au jardin du Shalimar. Ma lettre arrivant le même soir, mon vakil voulut la remettre aussitôt en personne; mais, quand il se présenta au jardin royal, on lui en refusa l'entrée. Il insista, en faisant dire au ministre que la commission était très pressée et *demandait une réponse immédiate*. On lui répondit qu'il était absolument impossible de le recevoir en ce moment, et qu'il devait revenir le lendemain quand on aurait plus de loisir.

« 8 août. — La lettre a été enfin remise. Bien qu'on ne fût pas tout-à-fait rétabli de l'orgie de la veille, elle a cependant produit son effet, c'est-à-dire, dans le premier moment, un morne silence, puis la réponse que voici : On allait en délibérer immédiatement et nous faire connaître sans plus de retard la décision du gouvernement sikh. Ce jour-là, on a peu bu et beaucoup discuté. Je suppose donc que nous saurons effectivement à quoi nous en tenir dans un jour ou deux.

« 9 août. — Le serdar Jowahir-Sing et son entourage, après s'être abstenus tout un jour de leurs libations habituelles, ont saisi le prétexte de la pluie de la veille et de la douceur inespérée de la température pour aller faire une promenade à éléphant. Chacun a emporté sa bouteille d'eau-de-vie, et ils sont revenus tous tellement ivres, qu'il ne pouvait plus être question d'affaires pour la journée. On a donc envoyé chercher des filles publiques. Jowahir-Sing s'est habillé en danseuse et s'est mis à danser avec elles. »

Cependant le secret de ces négociations s'était ébruité; les propositions du gouvernement de l'Inde n'étaient plus un mystère pour personne, ni

pour le peuple, qui y voyait une atteinte portée à l'honneur national, ni pour l'armée, qui comprenait que son existence était menacée. Celle-ci surtout était profondément indignée contre la cour et contre le ministre, qui dans le péril commun ne songeaient qu'à leurs débauches. Comme pour la pousser à bout, elle apprit en ce moment la disparition de Peshora-Sing, un des enfans adoptifs de Rundjet, que Jowahir venait de faire assassiner dans la crainte qu'on n'en fît un concurrent pour son neveu. Alors la tempête éclata, et le gouvernement militaire fut organisé. Il importe, avant de juger ses premiers actes, de bien préciser la situation étrange où cette révolution plaçait le royaume de Lahore. L'armée, constituée en corps délibérant et exécutif, gouvernait seule par l'intermédiaire d'un conseil de chefs choisis dans ses propres rangs. La ranie conservait les sceaux de l'état et devait continuer à signer les ordonnances, que dicterait le conseil. Le *Panth*, avec une sagesse que n'ont pas tous les réformateurs, voyait dans le vieux drapeau de la royauté un souvenir de gloire et un signe de ralliement qu'il était prudent de conserver.

Pour le moment, il était question de chasser du palais de Rundjet la méprisable cour dont les désordres avaient compromis la sûreté de l'état. On commença par Jowahir, et le ministre, déclaré coupable de haute trahison, fut condamné à mort; mais il s'était réfugié dans le harem de la reine, et même les plus irrités éprouvaient quelque répugnance à violer le gynécée, cet asile toujours sacré aux yeux des peuples asiatiques. Le 17 septembre, un premier message fut envoyé directement à ranie Chanda. On l'avertissait d'abord, si elle tenait à sa propre vie, de se garder de signer aucun traité avec les Anglais sans la participation du *Panth*, et puis on lui demandait la remise immédiate de Jowahir, avec menace de mort, en cas de refus, pour tous les membres de la famille royale. Ce fut en vain que la ranie, avec une énergie que le danger et son amour pour son frère avaient réveillée, essaya de tenir tête à l'orage, et qu'en désespoir de cause elle envoya enfin les trois chefs les plus populaires de son parti pour traiter avec l'émeute. Sa résistance, ses prières et même ses offres d'argent échouèrent cette fois contre l'indignation publique. Ses messagers furent arrêtés, jetés en prison, et elle se vit elle-même assiégée dans le palais. Pour toute réponse à ses supplications, on lui signifia de venir avec son frère rendre compte de leur conduite, sous peine de déchéance, non-seulement pour elle-même, mais aussi pour son fils. « Après tout, disait-on, Dhalip-Sing n'avait rien du sang du vieux Rundjet, et bien d'autres princes, un fils de Shere-Sing par exemple, qu'on avait sous la main, avaient tout autant de droits à monter sur le trône. »

Évidemment on était à la veille d'une catastrophe. Le 20 septembre, Fakir-Nour-Oud-Din, l'un des ministres arrêtés par les soldats, fut re-

lâché par eux, promettant de porter de leur part une dernière sommation à la reine pour l'engager à sortir du palais et à se remettre entre leurs mains, sans condition, avec son fils, le jeune maharaja, et son frère Jowahir-Sing. Nour-Oud-Din, qui avait pu apprécier l'état des esprits, conseillait à la reine de céder à l'orage. Jowahir-Sing, au contraire, n'écoutant que sa frayeur, suppliait sa sœur de tenir bon et de se défendre dans le palais, qui, selon la coutume orientale, était fortifié comme une place de guerre. Ranie Chanda, qui dans tous ces dangers semble avoir conservé une étonnante présence d'esprit, sut distinguer parmi ces conseils celui du vrai courage. Elle s'apercevait d'ailleurs que tous ses adhérens et même ses domestiques l'abandonnaient l'un après l'autre. Elle se décida donc, le lendemain 21 septembre, sur l'assurance réitérée qu'elle et son enfant n'avaient rien à craindre et que son frère et elle seraient entendus avant qu'il fût passé outre au jugement qui condamnait celui-ci, à se rendre au milieu des insurgés campés dans la plaine de Mian-Mir, à une demi-lieue de la ville. La ranie comptait beaucoup, vis-à-vis des soldats, sur le charme de ses manières et sur l'influence de sa parole spirituelle et courageuse; le danger, en l'arrachant à ses débauches, lui avait rendu toutes ses facultés. Elle se mit donc en route vers le soir, couchée dans son palanquin, tandis que le jeune roi et Jowahir-Sing la suivaient sur un éléphant, sans autre escorte que quelques-unes de ses femmes montées sur d'autres éléphans.

Cependant, depuis le matin, les troupes s'impatientaient, et, au moment même où le cortége royal franchissait le pont-levis du château, le grand conseil de guerre venait de donner l'ordre de l'attaque. Déjà même une division s'était ébranlée pour marcher à l'assaut, quand elle rencontra sur son passage la reine et sa suite. Les bataillons insurgés, rebroussant aussitôt chemin, se formèrent en deux colonnes serrées de chaque côté des princes et les conduisirent droit à leurs propres tentes. Arrivés là, ils rompirent les rangs, et les plus irrités se pressèrent en tumulte autour des éléphans. La reine fut d'abord obligée de sortir de son palanquin, et on la conduisit comme une captive dans une simple tente de soldat; puis on commanda au *mahaout* de l'éléphant qui portait le jeune souverain du Pendjab de faire agenouiller l'animal. Comme ce fidèle serviteur semblait hésiter, on lui tira dans le côté, pour le faire obéir, un coup de fusil qui ne le tua pas, mais qui le blessa grièvement. Il obéit alors; l'éléphant s'agenouilla, et un soldat, s'avançant, saisit le jeune prince, l'enleva dans ses bras et alla le déposer près de sa mère. On dit alors au cornac de faire relever l'éléphant. A peine l'animal fut-il debout qu'une première volée presque à bout portant fut déchargée sur Jowahir-Sing, qui n'était point encore descendu de son siége. Aucun coup ne l'ayant atteint, il supplia les soldats de lui laisser la vie, et, tandis qu'ils rechargeaient leurs ar-

mes, il leur cria qu'il avait avec lui plusieurs sacs de roupies, des anneaux et des bracelets d'or qu'il se proposait de leur distribuer. Il comptait sur leur avidité; mais en ce moment l'indignation l'emportait sur tout autre sentiment. Les soldats rouvrirent leur feu, et en quelques instans Jowahir eut cessé de vivre. Deux de ses favoris qui l'accompagnaient furent massacrés avec lui.

Cette triple exécution sembla avoir apaisé la fureur de l'armée. La reine et son fils passèrent la nuit au camp; le lendemain, on leur permit de retourner au palais et de reprendre possession des appartemens royaux. On relâcha leurs principaux adhérens, et même, avec ce respect pour les morts qui caractérise la race indienne, on ne s'opposa nullement à ce qu'ils rendissent aux victimes de la veille les honneurs dus à leur rang.

Voici comment le major Broadfoot raconte la journée du 22 septembre 1845 qui suivit la mort de Jowahir :

« Ce matin la ranie, qui conserve toujours une grande influence sur les troupes, leur adressa les reproches les plus amers au sujet de la mort de son frère; elle les menaça de s'empoisonner et d'empoisonner son fils avec elle pour que tout son sang retombât sur leurs têtes. Le *Punchayet*, c'est-à-dire les cinq chefs composant le gouvernement militaire, désirant la calmer, lui laissèrent la plus grande latitude au sujet des funérailles. Elle en profita aussitôt pour se diriger avec son fils et ses principaux serviteurs vers le lieu où le corps de Jowahir-Sing gisait encore, presque taillé en pièces. Arrivées dans ce lieu, la ranie et ses femmes éclatèrent en sanglots et en lamentations violentes qui touchèrent vivement les émeutiers de la veille, dont une partie était restée campée dans le voisinage et assistait à ce spectacle; non-seulement ils lui permirent d'enlever le corps, mais ils l'aidèrent à le transporter et se joignirent au cortége. Les restes convenablement ensevelis, après avoir été un instant déposés dans le palais, furent ensuite escortés en toute pompe jusqu'au lieu consacré aux cérémonies funèbres. Ici s'élevait un bûcher où quatre femmes de Jowahir furent brûlées avec son cadavre au milieu d'une foule immense. »

Suivons le cortége funèbre : guidés par cette procession pittoresque, nous traverserons dans toute sa longueur une ville qui a eu ses jours de gloire et à laquelle les traités qui vont s'y ratifier rendront un moment de célébrité. Long-temps déchue et abandonnée, Lahore a repris depuis Rundjet-Sing une partie de la splendeur qu'elle devait aux princes mogols qui y avaient établi leur résidence depuis le commencement du XVIe siècle. Elle avait autrefois cinq milles anglais de longueur sur trois de largeur. « On peut suivre partout, dit Burnes, ces dimensions marquées encore par les ruines. Les mosquées et les tombeaux, plus solidement bâtis que les maisons, restent, au milieu des champs cultivés, comme des caravanseraïs dans la campagne. » La cité moderne occupe l'angle occidental de l'ancienne. Elle est ceinte d'une forte muraille en

briques, dont la circonférence est d'à peu près une lieue, et d'un fossé qu'on peut remplir avec les eaux du Ravy. On y entre par dix portes, chacune munie d'un ouvrage extérieur demi-circulaire, capable de résister à un coup de main, mais nullement de nature à soutenir un siége régulier.

La population, d'environ quatre-vingt mille ames, est entassée dans des habitations très hautes et dans des rues étroites, sales et puantes, à cause d'un égout qui passe au milieu. La moitié au moins de ces habitations ne mérite guère le nom de maisons : ce sont des huttes de boue de forme cubique, souvent avec un cube plus petit élevé sur l'un des angles du toit qui est toujours une terrasse de terre battue. Dans les bazars, les boutiques des riches marchands sont un peu mieux construites, les matériaux en sont un peu meilleurs; toutefois rien n'est ajusté d'équerre, et les murailles sont lézardées d'une manière effrayante, avant même que le toit soit posé dessus. La promenade d'un éléphant à travers les rues, à moins qu'il ne soit très docile, suffit pour faire reculer plus d'un mur et pour déterminer la chute des maisons en apparence les plus solides. Celles qui ont trois ou quatre étages ont leurs façades généralement blanchies et couvertes de peintures mythologiques très grossières. Au-dessus de tout cela, la vaste mosquée royale bâtie par Aurengzeb élève encore dans les airs ses quatre minarets; mais le corps du bâtiment a été converti en un magasin à poudre. C'est probablement cette destination nouvelle qui l'a sauvé du marteau des démolisseurs, car, ici et à Amritsir, l'exercice extérieur du culte musulman est interdit. La religion de Baba-Nanek n'y admet point de rivales.

Des religions, des peuples divers, ont leurs représentans dans la foule qui remplit ces étroits couloirs encaissés entre de hautes murailles. Les musulmans et les Hindous y sont pour le moins aussi communs que les Sikhs. Le Cachemirien et l'Afghan se reconnaissent à leur bonnet de peau d'agneau et à leurs longues manches ouvertes et pendantes. Le sauvage *akhali*, qui est proprement le fakir de la religion sikhe, et dont la discipline est d'être toujours vêtu de bleu et toujours armé, passe comme un mauvais esprit en jetant autour de lui des regards sinistres. Monté sur une rosse, le front ceint d'un cercle d'acier poli, le fusil à la main, la mèche pendante allumée, il cherche une proie, quelque banquier ou quelque riche seigneur qu'il puisse rançonner, ou qu'il poursuivra d'injures s'il n'en peut rien obtenir. Entre ces groupes, au milieu de ces figures sauvages, un nombre infini de taureaux, mis en liberté par la piété des Sikhs et des Hindous, des ânes, des mulets, des *tattous* cherchant leur nourriture parmi les immondices de la ville : voilà le spectacle, la confusion et les obstacles qu'offrent à chaque heure du jour les rues de Lahore.

Sur la rive orientale du Ravy s'élève un château royal où résidaient

anciennement les empereurs mogols. Ce palais, un des plus beaux et des plus somptueux que l'on connaisse, est renfermé dans la citadelle de la ville. Il est de granit rouge et a été construit par Firok-Shere. Vu de l'autre côté de la rivière, avec ses jardins élevés sur le toit, ce monument offre un aspect vraiment enchanteur; on le prendrait pour le palais de Sémiramis. Ce toit en terrasse est orné d'un bout à l'autre d'un parterre planté de mille espèces des plus belles fleurs que produit ce pays où règne un printemps éternel. L'intérieur de l'édifice était autrefois orné d'or, de lapis-lazuli, de porphyre. On y voit encore de superbes glaces, des lustres, de moelleux tapis, des châles sur tous les meubles. C'était le palais de Rundjet, c'est celui de ranie Chanda. Le cortége funèbre de Jowahir-Sing part de ce palais pour se rendre au Shah-Dara : on appelle ainsi le magnifique mausolée élevé à une lieue de la ville à l'empereur Djehan-Ghir. Dans cette construction, qui occupe un carré de soixante-six pieds de côté, le marbre et le grès rouge s'unissent avec une agréable symétrie; de belles mosaïques ornent les murailles et incrustent les larges dalles d'un pavé de granit. Entre ce monument et le tombeau de Nour-Djehan-Begom s'étend un vaste espace qu'on prendrait pour une arène. C'est là qu'on a préparé le bûcher qui doit consumer les restes mortels du frère de ranie Chanda.

« Dans les rues étroites qu'il faut d'abord parcourir avant de déboucher dans la campagne (dit le major Broadfoot), la foule qui se presse sur le passage du cortége est tellement épaisse, que pour un moment elle en arrête la marche et y jette la confusion. Deux compagnies de cipayes, qui figurent dans la procession, profitent de ce désordre pour se ruer sur les pauvres veuves et leur arracher les bijoux et les ornemens dont on les avait parées pour la circonstance et qui devaient être le partage des prêtres sacrificateurs. Or, les *sutties*, c'est-à-dire les veuves, en montant sur le bûcher, deviennent des êtres sacrés sur lesquels descend, au moment du sacrifice, un rayon de la Divinité. Leurs dernières paroles sont prophétiques. Heureux ceux qui en sont bénis, malheur à ceux qu'elles maudissent! La ranie, le maharaja, toute la foule pieuse, se prosternent devant elles pour obtenir leur bénédiction. »

Sous l'impression sans doute des traitemens divers qu'elles viennent de recevoir des uns et des autres, les veuves de Jowahir élèvent la voix pour bénir la ranie Chanda et son fils, et pour maudire l'armée sikhe. On leur demande quelles seront les destinées prochaines du Pendjab: elles déclarent qu'avant l'expiration de cette même année le Pendjab aura perdu son indépendance, que la secte religieuse des Sikhs sera vaincue et asservie, que les femmes des soldats du Khalsa pleureront leurs époux, et qu'enfin le pays sera désolé. Quant à la ranie et à son fils, ils auront une longue et heureuse vie, ils continueront à régner sous la protection d'une puissance étrangère. « Ces prophéties, ajoute

le major Broadfoot, firent une grande impression sur la multitude superstitieuse, *et je ne les rapporte ici que parce qu'elles sont sans doute l'expression de la manière de penser de la cour et de son entourage.* »

La mort de Jowahir-Sing eut cependant le bon effet de retirer ranie Chanda de la voie de débauches et d'abrutissement où elle était entrée. Avec une force d'esprit dont beaucoup d'hommes ne sont point capables, elle renonça en même temps à l'intempérance, aux liqueurs fortes et à l'oisiveté, pour se remettre sérieusement aux affaires. On la retrouva énergique, active dans les audiences comme dans le conseil des chefs. Enfin elle n'eut plus d'autre amant que Lal-Sing, et, ce qui est peut-être une preuve plus remarquable de son bon jugement, elle ne songea point à le nommer ministre. Elle eût préféré partager le pouvoir avec Goulab-Sing, et fit même à celui-ci quelques avances; mais ce chef, qui méprisait et détestait toute la cour, ne trouvait point dans le vizirat, à moins d'un pouvoir presque absolu, un appât suffisant pour accepter le rapprochement proposé. La ranie se décida donc à laisser l'autorité aux mains du *Punchayet,* qui serait peut-être parvenu à rétablir la tranquillité, si précisément à cette époque les mouvemens des Anglais sur la frontière n'étaient venus compliquer ses embarras en entretenant l'effervescence du peuple et de l'armée.

Depuis quelque temps, les courriers, les caravanes qui passaient la frontière, ne parlaient que de corps d'armée qui se réunissaient à Ambala, à Firozepour, à Loudianah. Un pont de bateaux préparé sur le Sutledge, diverses autres mesures significatives, faisaient regarder une invasion comme imminente. Quel qu'en fût le motif, l'esprit de conquête ou des prétentions de police internationale, les Sikhs n'étaient pas gens à l'attendre patiemment, et ils voulaient la prévenir en attaquant résolument le camp anglais. C'est en vain que le conseil des chefs s'efforce de contenir la multitude agitée et de lui persuader de ne donner aucun prétexte à l'ennemi en continuant à respecter son territoire : elle n'écoute rien et se précipite en tumulte sous les murs du palais, demandant à grands cris la reine. Celle-ci, sans s'émouvoir, admit aussitôt les meneurs dans la salle d'audience, et, contrairement à la coutume du pays, se présenta devant eux le visage découvert. — Que me voulez-vous? leur dit-elle brusquement.

— Donnez-nous un vizir pour nous commander, et des munitions de guerre pour que nous marchions contre les ennemis du Khalsa, s'écrient cent voix de toutes parts.

— Et qui voudra être vizir, répond la ranie, quand vous avez massacré successivement tous ceux que je vous ai donnés? Qu'avez-vous fait d'Hira-Sing et de Jowahir-Sing, et que feriez-vous demain de Lal-Sing, si je le nommais? Obéissez au *Panth,* puisque vous l'avez nommé.

Quant à des munitions, je ne vous en donnerai pas, parce que le premier usage que vous en feriez serait d'aller à Firozepore pour piller et vous y faire battre, et puis pour nous attirer les Anglais sur les bras. Si vous êtes fatigués de moi, reprenez le pouvoir, je n'y tiens pas. Donnez-moi seulement un *jaghir* (une pension) pour moi et pour mon fils, et laissez-nous partir en paix.

Les bataillons irrésolus se retirèrent cette fois, mais pour revenir souvent à la charge, et réitérer toujours plus vivement leur demande. Le *Punchayet*, de son côté, ne voyait point les préparatifs de plus en plus hostiles qui se faisaient de l'autre côté du Sutledge sans une vive jalousie et sans être fortement tenté de se donner les avantages d'une surprise. Toutefois telle était sa répugnance à engager les hostilités, que sir Henry Hardinge et le major Broadfoot lui-même, qui observait de plus près les événemens, ne crurent point, jusqu'au dernier moment, qu'il se déciderait à prendre l'initiative. Le gouverneur-général était même assez embarrassé d'une telle situation, car il n'aurait pu, si l'Angleterre était forcée d'agir la première, rejeter tous les torts du côté des Sikhs. Dans sa dépêche du 24 octobre dernier, sir Henry Hardinge déclare encore à la cour des directeurs que c'est toujours son opinion qu'il n'y aura point d'hostilités entre lui et le Khalsa dans le cours de l'année 1845. Il n'en continuait pas moins à rassembler une armée formidable, que l'on croyait généralement hors de proportion avec les difficultés qu'elle pouvait avoir à surmonter. Le major Broadfoot s'était complètement trompé sur le chiffre de l'armée sikhe, éparpillée aux environs de Lahore. Il l'estimait à quinze mille hommes tout au plus. Il n'avait rien vu de son artillerie, et la croyait fort médiocre. Enfin il méprisait souverainement son infanterie et sa cavalerie tant régulière qu'irrégulière, qualifiant l'une et l'autre, sans distinction d'armes, de *rabble*, c'est-à-dire de racaille. Il y avait dans cette appréciation autant d'erreurs que de préjugés.

En effet, outre les hommes présens dans les cadres, dont le major n'avait vu qu'une partie, il y en avait vingt-quatre mille en congé temporaire. Le *Punchayet* tenait caché à Amritsir un superbe parc d'artillerie. Enfin les Sikhs étaient tellement braves, que Rundjet-Sing, qui les connaissait, se gardait bien de laisser jamais des cartouches à ses soldats hors les jours de bataille ou d'exercice, et qu'il leur retirait même la pierre de leurs fusils. « On n'entendrait sans cela, disait-il, qu'une fusillade continuelle d'hommes ou de corps se battant les uns contre les autres. » Il comparait ses soldats à ces léopards chasseurs qu'on mène à la chasse dans une cage de fer, et qu'on ne lâche qu'en présence du gibier.

Ce fut seulement le 18 novembre que le major Broadfoot commença

à ouvrir les yeux, non point sur l'étendue du péril, mais sur l'irruption probable et prochaine de l'armée sikhe sur la rive gauche du Sutledge. Il se hâta d'en donner avis au commandant en chef et au gouverneur-général; mais sir Henry Hardinge, toujours sous l'influence des dépêches précédentes du chargé d'affaires, ne voulut point y croire, et n'en persista pas moins dans sa première opinion que la paix ne serait point troublée, ou que l'armée anglaise commencerait les hostilités. Le 4 décembre, il écrivait encore dans ce sens à la cour des directeurs. Pourtant le 8 décembre l'armée sikhe arrivait sur les bords du Sutledge, et le 11 elle passait le Rubicon.

Tout le monde a lu, et il est inutile de recommencer ici, le récit des batailles de Moudki, de Ferozshah et de Sobraon. On a admiré la ténacité des vainqueurs, l'héroïsme des vaincus. Cinq combats successifs livrés avec une audace, une opiniâtreté sans égale, avec un instinct de l'art de la guerre qu'on n'aurait jamais attendu de pauvres Hindous, et que les Sikhs devaient sans doute en partie aux leçons de nos braves généraux, ont dévoré la moitié d'une armée de soixante-dix mille hommes. L'ardent fanatisme des *akhalis* est venu se briser contre le mur d'airain des baïonnettes anglaises; mais les guerriers sikhs ont non-seulement conquis une belle place dans l'histoire en balançant un moment la fortune de la compagnie, ils ont gagné ce que nul peuple indien n'avait obtenu avant eux, la conservation de leur nationalité, et, jusqu'à un certain point, de leur indépendance.

Quant aux Anglais, on peut s'étonner à bon droit de la réserve qu'ils ont montrée après la victoire. Les conditions qu'ils ont imposées après des luttes si meurtrières sont à très peu de chose près les mêmes que celles qu'ils offraient avant la guerre. C'est encore : 1° la réduction de l'armée sikhe à un chiffre proportionné aux besoins et aux ressources du Pendjab; 2° la cession définitive du territoire sur la rive gauche du Sutledge. Les seules clauses nouvelles sont une indemnité de 40 millions qui ne couvrira nullement les frais de la guerre, et l'annexion au domaine de la compagnie du triangle compris entre le Sutledge et le Bias, petit territoire qui n'est qu'un point dans l'espace en comparaison des vastes possessions laissées au Khalsa. En revanche, le trône de Rundjet reste debout, et on lui a donné pour appui Goulab-Sing, l'homme le mieux fait pour le soutenir, et peut-être pour l'occuper; un soldat accompli, confirmé par le choix même du gouvernement de l'Inde dans une dictature qui doit se prolonger toute sa vie; un chef puissant par ses propres relations, profondément rusé, d'une immense énergie, patriote avant tout, et peu bienveillant jusqu'à ce jour pour l'étranger; un homme enfin qu'on a trop loué pour une neutralité fort douteuse, et qui ne fera le sacrifice de l'indépendance nationale qu'avec sa vie.

Pour s'expliquer la conduite des Anglais, il faut se demander avant tout à quel prix ils auraient pu continuer la guerre, et si même, avec la certitude de la victoire, il eût été prudent de la prolonger. Sir Henry Hardinge aurait sans doute obtenu d'autres conditions de la ranie ou même du *Punchayet;* il ne les aurait pas obtenues de Goulab-Sing. Après le désastre de l'armée sikhe, le gouverneur-général pouvait s'emparer presque sans coup férir de Lahore, d'Amritsir, et de toute la plaine. Cependant les chaleurs seraient survenues, et les Européens, l'élite de l'armée anglo-indienne, auraient succombé pour la plupart avant d'avoir pu faire sentir leur force aux populations de la montagne. Telle est ensuite l'humeur indomptable des Sikhs, qu'après un premier instant d'abattement, tout homme en état de porter les armes serait accouru sous les drapeaux de Goulab, et la guerre se serait prolongée jusqu'à l'extermination des sectateurs de Nanek. La discipline européenne aurait-elle fini par triompher? Sans doute; mais il aurait fallu conquérir le Pendjab pied à pied, province par province, et quand enfin la domination anglaise aurait été établie, quand on n'aurait eu plus rien à craindre d'un pays dépeuplé, on se serait trouvé en présence de nouveaux dangers et de nouveaux adversaires. Ces adversaires, bien autrement redoutables que les Sikhs, est-il besoin de les nommer? Chacun nous comprend. La Russie poursuit sa marche, silencieuse, patiente, infatigable. La *Gazette d'Augsbourg*, dans un de ses derniers numéros, nous apprend (et toutes les correspondances de Téhéran confirment cette nouvelle) que les Russes construisent en ce moment des ports, des chantiers, des arsenaux, sur les rives méridionales de la mer Caspienne, à Asterabad et à Engeli, des caravanseraïs fortifiés d'étape en étape, d'Hérat à Asterabad, et d'Asterabad à Téhéran. On ne rencontre sur ces deux routes que des Cosaques qu'à leur insolence on prendrait pour les maîtres du pays. *Coming events cast their shadows before*, dit un proverbe anglais. Voilà des symptômes qui annoncent d'où viendra la tempête. Il est de l'intérêt de l'Angleterre de lui laisser le plus d'espace possible, pour que la trombe ait le temps de s'épuiser avant d'atteindre sa frontière. Voilà pourquoi elle ne prendra pas le Pendjab, voilà le secret de la modération de sir Henry Hardinge.

Il n'a pas tenu cependant à la ranie que le gouverneur-général ne fût, pour ainsi dire, conquérant malgré lui. Nous la retrouvons dans cette dernière guerre telle qu'elle nous est toujours apparue, sacrifiant à ses intérêts privés les destinées de son pays. Dans les derniers jours de novembre 1845, voyant qu'elle ne pouvait plus retenir les troupes, elle avait enfin consenti à leur départ. Il est assez difficile de décider (et sir Robert Peel en est convenu lui-même à la chambre des communes) si elle souhaitait le succès ou la destruction de son armée. La ranie avait fait preuve de bonne volonté vis-à-vis des Anglais en retar-

dant l'attaque de leur frontière jusqu'au moment où leurs principales forces étaient rassemblées. Elle pouvait donc compter sur leur clémence pour elle comme pour son fils, et même sur leur bon vouloir pour la réintégrer dans un pouvoir non moins nominal sans doute que celui qu'elle avait possédé en dernier lieu, mais plus sûr, et entouré, sous leur haute protection, des mêmes jouissances. L'arrivée de Goulab-Sing à Lahore le 27 janvier 1846 troubla ces beaux rêves. Ce chef, imbu des idées de Rundjet et continuateur de sa politique, avait tout de suite compris la folie de l'invasion projetée sur le territoire anglais; malgré la belle attitude de l'armée à Moudki et à Ferozshah, il ne s'abusait nullement sur le résultat de la lutte, qui ne pouvait être que fatale aux troupes du Khalsa. Dans la prévision d'un désastre inévitable, il résolut avant tout de sauver l'indépendance nationale, que la ranie était prête à sacrifier. Il voulut en même temps, s'il était possible, substituer son parti à celui de la cour dans les avantages qu'il y aurait à recueillir d'une réconciliation avec les Anglais. Tout en amenant à la capitale un renfort de douze mille montagnards et en établissant avec leur aide une espèce de neutralité armée, il commença par blâmer hautement l'attaque imprudente qui avait reçu l'autorisation de la reine, et par annoncer l'intention d'ouvrir immédiatement des négociations pour obtenir la paix à des conditions honorables pour le pays. La ranie, avec sa perspicacité ordinaire, comprit aussitôt que Goulab voulait faire la paix exclusivement à son profit, et, selon son usage, elle pensa d'abord à se débarrasser de la concurrence par un assassinat. Comme Goulab était campé en dehors de la ville, elle l'invita à venir occuper à Lahore le palais qui avait autrefois appartenu à son frère Dhyan-Sing. Elle y avait aposté quelques sicaires. Le vieux chef était trop rusé pour donner dans le piége : non-seulement il refusa l'offre de la ranie, mais il la fit avertir de se garder à l'avenir de mauvaises pensées du genre de celle qu'elle venait d'avoir, attendu qu'il avait sous la main un fils de Shere-Sing, qu'il était prêt à placer sur le trône comme successeur de Dhalip.

Deux jours après cette aventure arriva à Lahore, le 31 janvier, la nouvelle de la bataille d'Allywal, échec épouvantable pour l'armée sikhe. La reine vit que la guerre tirait à sa fin, et qu'en prolongeant la lutte avec Goulab, elle se perdrait complètement aux yeux des Anglais, puisqu'il s'était posé tout d'abord comme le partisan de leur alliance. Elle s'empressa donc de lui abandonner tous ses pouvoirs, et le nomma sans plus tarder vizir ou premier ministre du royaume. A partir de ce moment, Goulab-Sing agit en diplomate consommé. Quatre officiers anglais avaient été faits prisonniers, le 11 janvier, au combat de Badhowal. Goulab les envoie chercher en toute pompe, montés sur des élé-

phans, avec une escorte d'honneur; puis, après leur avoir fait rendre tous leurs bagages et les avoir comblés de politesses, il les renvoie ainsi sans rançon au gouverneur-général. — Exigeant ensuite du *Punchayet* un engagement écrit de soumission passive et immédiate à tout arrangement qu'il pourra conclure avec le gouvernement de l'Inde, il fait demander à celui-ci la paix et le pardon. Ses messagers arrivent au camp de sir Henry Hardinge le 6 février, et dès ce moment la guerre semblait devoir être terminée; mais, malgré l'effusion de sang qui peut en résulter, le gouverneur de l'Inde anglaise tient à donner le coup de grace à l'armée sikhe. Il ne veut rien entendre qu'il ne l'ait complètement battue et humiliée. Il ne faut voir toutefois dans cette persistance ni hostilité ni défiance pour Goulab-Sing; au contraire, l'intention du gouverneur-général est de lui rendre service. Il faut qu'il augmente et qu'il consolide l'autorité de ce chef en achevant la destruction d'un parti où celui-ci ne compte que des rivaux. A peine, en effet, a-t-il gagné la victoire de Sobraon, que sir Henry Hardinge se montre plein de bienveillance pour Goulab et de modération vis-à-vis du gouvernement dont il est le vizir plénipotentiaire. Les envoyés sikhs sont accueillis avec honneur; le jour et le lieu sont désignés pour une entrevue entre les représentans des deux nations, et le 17 février Goulab-Sing est enfin reçu à Kussour, dans le camp anglais, plutôt comme un ancien ami que comme le mandataire d'une puissance qui a un pardon à implorer.

Dans un rapport adressé au comité secret de la cour des directeurs, sir Henry Hardinge a raconté cette entrevue; il a fait connaître les négociations qui ont terminé la guerre et amené le traité dont nous avons indiqué les bases. Après avoir vu ses conditions acceptées par Goulab-Sing, le gouverneur-général s'est dirigé vers Lahore. A Lulleana, sur la route de cette capitale, il a reçu le jeune maharaja, accompagné de Goulab-Sing et des principaux chefs sikhs, parmi lesquels on remarquait, comme de coutume, Dina-Nath, Bhai-Ram-Sing et Fakir-Nour-Oud-Din. C'est avec lui qu'il s'est rendu à Lahore. Dans toutes ces entrevues a régné l'esprit le plus amical. « Les débris de l'armée sikhe, dit sir Henry Hardinge en terminant son rapport, après s'être retirés de Sobraon, se sont campés à Racham, à dix-huit milles est de Lahore. On évalue leur nombre de quatorze à vingt mille hommes, infanterie et cavalerie, avec trente-cinq canons. Le raja Goulab-Sing leur avait ordonné positivement de ne faire aucun mouvement. Les habitans de Lahore et d'Amritsir sont très effrayés de l'approche de notre armée sur la capitale; ils craignent que ces villes ne soient pillées par les troupes. Peu après notre arrivée à Kanha-Cuchwa, à seize milles environ de Lahore, nous entendîmes le bruit du canon pendant près d'une heure; on a su que c'était une salve de sept coups de chaque canon sur

les murs de Lahore, en l'honneur du résultat de l'entrevue du maharaja avec moi, et que c'était en signe de joie de la perspective du rétablissement des relations amicales. »

L'ère d'agitations qu'avait ouverte pour le royaume de Lahore la mort de Rundjet-Sing peut donc être regardée aujourd'hui comme terminée. Les négociations de Kussour ont arrêté les nouvelles relations du Pendjab avec l'Inde anglaise. C'est l'ancien compagnon d'armes de Rundjet qui va gouverner seul l'héritage de l'enfant Dhalip-Sing. Goulab sera surveillé, mais non point asservi, dans son administration par le chargé d'affaires britannique à la cour de Lahore. Quant à la ranie, autant qu'il nous est possible de lire dans l'avenir, nous croyons avoir raconté ici de son existence tout ce que l'histoire voudra en connaître. Désormais son rôle politique est terminé. La ranie n'en sera que plus heureuse, vivant à la cour avec tous les avantages et sans les soucis du pouvoir. Elle épousera peut-être Lal-Sing, et cette vie, agitée au début par le crime et les passions, s'éteindra probablement au déclin dans le calme et dans l'oubli.

LE CTE ÉDOUARD DE WARREN.

L'ALLEMAGNE

DU PRÉSENT.

AU PRINCE DE METTERNICH.

IV.[1]

GOETTINGUE.

Au sortir de cette grande agitation que je laissais derrière moi, je fus tout étonné de trouver, en des contrées fort voisines, tant de silence et d'apathie. Je n'allais point droit à Leipzig par Erfurt, suivant la route ordinaire; j'avais poussé plus au nord pour visiter Gœttingue, et j'y arrivais assez lentement par Giessen, Marbourg et Cassel : c'étaient là des régions vraiment bien tempérées. Si l'Allemagne entière ressemblait à ce que j'en avais vu jusqu'alors, les politiques de vieille roche n'auraient plus qu'à se voiler la tête en attendant leur chute : ils devraient désespérer du succès de la résistance au milieu de ce mouvement universel, et leur meilleur parti serait d'abdiquer à temps; mais il est encore des pays de bon exemple pour les encourager au maintien des saines traditions; il est des endroits préservés, des gouvernemens corrects, des universités sages. Ainsi le Hanovre pourrait servir de modèle aux sou-

(1) Voyez les livraisons du 1er février, du 1er mars et du 1er avril.

verains embarrassés de leurs chartes, et je ne doute pas qu'il n'y ait partout d'honnêtes gens très heureux d'être au monde, où que le monde s'en aille; ceux-ci donneraient assurément aux mécontens de toutes couleurs les plus précieuses leçons d'indifférence en matière de choses publiques.

Je me rappelle à ce propos une ou deux soirées que je passai, chemin faisant, dans la société quelque peu naïve d'un jeune théologien de Giessen. Fils d'un forestier de l'Odenwald, simple *privat-docent* de la petite université, à peine élevé au premier degré de la hiérarchie académique, il s'était hâté de prendre femme et vivait très pacifiquement au fond de ses études et de son ménage. On connaît cette jolie comédie de Raupach dont le titre est, si je ne me trompe : *Il y a cent ans* (*Vor hundert Jahren*); je ne sache pas d'esquisse plus agréable des anciennes mœurs scolastiques. Il est surtout une scène que j'aime : c'est le dîner du vieux recteur entouré de sa famille, la nièce et la servante d'un côté, le *famulus* et l'élève favori de l'autre, un vertueux aspirant au saint ministère. Le recteur parle latin, la servante raconte les nouvelles du voisinage; le *famulus*, un peu gris, chante le *gaudeamus* des étudians; le savant candidat en théologie se brouille et se raccommode le plus tendrement et le plus maladroitement du monde avec la nièce de son maître, sa fiancée à la mode allemande. Le tout compose un charmant sujet d'intérieur : de la gaieté, du calme, une vie sereine, et sans trop de frais suffisamment occupée, le vrai modèle des douces vertus et des commodes loisirs du vieux temps. Il y avait de ce bonheur-là, il y avait beaucoup de ces modestes mérites chez mon jeune théologien de Giessen. Il était entièrement appliqué à la science qu'il enseignait, ne voyait rien au-delà, et, dans les intervalles de ses nombreuses leçons, travaillait de tout son cœur à commenter le prophète Amos : difficile entreprise patiemment abordée par amour pour la gloire. Ce n'était point là l'esprit de Tubingue si vivement tendu vers les idées les plus actives d'à présent; ce n'était point cet éveil généreux des vieillards de Heidelberg. Il semblait que le siècle, dans sa marche, eût dépassé sans y rien changer ce petit coin de la grande terre allemande.

« A Giessen, m'assurait mon digne cicerone, à Giessen seulement la jeunesse conserve encore la pureté du régime académique, et l'on serait tenté de se croire aux meilleurs jours de la *Burschenschaft.* » Le fait est qu'à Tubingue et presque partout, du reste, en Allemagne, j'entendais les anciens de l'école remarquer avec un certain chagrin la décadence profonde des us et coutumes du passé. « Le moyen-âge bat en retraite, les étudians ont été des premiers à lui dire adieu. » Voilà comme on parlait à Halle. Ni l'humeur ni le costume, rien ne reste. Ce robuste et grave garçon qui se prélassait par les rues, son bâton au poing, le cou libre et les cheveux au vent, ce sublime ferrailleur, contempteur innocent des faiblesses du genre humain, pour le trouver

encore, il le faut chercher dans les moindres universités, à Marbourg, où il n'y a que deux cents élèves; à Giessen, où l'on en compte à peine cinq cents. A Jena même, les derniers beaux duels datent déjà de 1840, et peut-être à Heidelberg y a-t-il maintenant une société pour les prévenir; on s'associait jadis pour les provoquer. Giessen, grace à Dieu, n'en était pas là; les gens s'y réunissaient toujours par corps de nation, et chacune gardait ses couleurs sans trop les cacher; le gouvernement grand-ducal ne se fâchait point d'une liberté sous laquelle il n'y avait plus d'intention politique; la politique a perdu pied en Hesse-Darmstadt depuis la conspiration manquée de 1833. D'ailleurs, le roi de Giessen, c'est M. Liebig, et les chimistes ne sont point des fauteurs de révolutions comme les idéologues. L'illustre professeur avait presque à lui seul créé la prospérité de son petit empire, il éclipsait naturellement ses collègues, et pas un bruit ne gênait cette absolue domination des sciences exactes. Philosophes et théologiens ne songeaient point à se disputer; on ne connaissait parmi eux ni piétistes exaltés ni hégéliens destructeurs; la paix était profonde, et celui qui me la vantait n'avait guère envie de la troubler; il se tenait trop content de sa simple destinée pour en élargir beaucoup l'horizon. Je me plais encore au souvenir de cette idylle germanique dont il était l'humble héros; je me rappelle volontiers la pauvre maison sur le bord de la route, presque dans la campagne; le petit salon propre et froid où nous nous assîmes, les quelques livres qui comptaient comme une bibliothèque, la lampe fumeuse, la table boiteuse, et, pour seul luxe en cette agreste demeure, une gravure passable où l'on voyait Luther chantant noël avec sa femme et ses enfans rangés, suivant la vieille mode, autour de l'arbre vert illuminé. L'image était bien choisie : je regardais ces figures d'il y a trois siècles, si bonnes, si candides; je regardais ensuite ces visages reposés de mes hôtes : on eût dit des contemporains.

C'est un charme que ce bonheur insouciant des existences médiocres, soit : rien n'est sombre comme le froid et l'inertie d'une existence violemment comprimée. Je m'en aperçus bien à Gœttingue. La ville paraît déserte, elle est très certainement morne et ennuyée; l'herbe pousse dans les rues; le nombre des étudians diminue tous les jours; l'enseignement baisse de valeur et de renommée; les mêmes coups qui ont frappé les lois et les libertés publiques ont aussi ruiné la gloire des lettres. Elle était grande pourtant, et ce triste pays de Hanovre eut l'honneur de donner à l'Allemagne sa plus savante université. Gœttingue, il est vrai, n'avait presque point pris de part au mouvement philosophique du siècle : Herbart, son seul représentant de ce côté-là, au milieu même de ses bizarreries, s'inspirait moins de Kant qu'il ne le combattait; mais Gœttingue régnait depuis long-temps sur l'histoire et la philologie. Après cette génération fameuse qui, commençant par Heyne, se termi-

nait avec Heeren, était arrivée cette autre génération que l'exil a dispersée, Gervinus, Dahlman et les frères Grimm. Il ne reste maintenant que des hommes tout-à-fait isolés par la spécialité même de leurs études, M. Lücke, le doyen de l'exégèse orthodoxe, l'astronome Gauss, M. Ritter, l'habile et consciencieux historien de la philosophie. Pour ces forts esprits dont l'originalité seule a besoin d'indépendance, on n'en trouve plus à Gœttingue; ils seraient mal à l'aise dans un milieu si contraire à leurs inspirations. Ottfried Müller, le dernier qu'on possédât, est allé mourir en Grèce. A la manière dont sont à présent occupées les chaires d'où pourraient tomber des paroles inquiétantes, il est facile de croire qu'on a prévenu le danger; on a beau annoncer des cours d'histoire et de politique, il y manque le savoir intelligent et fécond, il n'y faut plus attendre ni cette fierté d'aristocrate dorien qui caractérisait Müller, ni cette science constitutionnelle que popularisait Dahlman, l'auteur de la charte hanovrienne. On raconte les faits, on ne les juge pas; on ne parle des pays libres que pour les rabaisser au profit des monarchies pures; le programme est formel, et l'on s'y soumet, sauf à gémir tout bas : rude humiliation, plus rude encore en Allemagne que partout ailleurs.

J'ai dit le peu que valaient ces priviléges académiques dont on se glorifie tant au-delà du Rhin, et quel faible appui c'était contre les volontés des princes. Il est bon néanmoins de le reconnaître, la chaire du professeur, si mal abritée soit-elle en face du pouvoir, passe toujours dans l'opinion pour une sorte de sanctuaire, et demeure entourée d'une vénération d'habitude. Les établissemens universitaires sont chez les nations allemandes l'équivalent des institutions politiques dont on les a frustrées; le patriotisme s'en mêle, et c'est un point d'honneur national de porter au plus haut l'excellence et la dignité de ce grand enseignement. Les gouvernemens attachent beaucoup de prix à toujours relever leurs écoles; ils s'estiment heureux, quand ils peuvent les remplir par des choix illustres, et se piquent à cet endroit du même orgueil que leurs sujets, pour peu qu'ils ne craignent pas de se compromettre : c'est là le plus clair de leur libéralisme. Les rigueurs du roi Ernest ont donc été d'autant plus sensibles qu'elles étaient plus extraordinaires. S'il convenait cependant d'oublier quelque part la morgue trop connue du duc de Cumberland, c'eût été certes envers ces objets accoutumés du respect public; il sembla tout au contraire que le vieux tory fût pressé de fournir en Allemagne un trait de caractère, tant il commença vite à insulter, avec les façons de son pays et de son parti, tout ce qui vivait de la plume ou de la parole. Aussi les professeurs une fois chassés, il y eut du Rhin à l'Oder un bel éclat d'indignation, et les souverains s'en expliquèrent comme la foule. Le roi de Hanovre fut tenu pour un barbare; le pédantisme germanique s'insurgea contre ce soldat sans lettres.

La constitution violée, ce n'était là que demi-mal, encore eût-on dû s'y prendre avec plus de mesure; mais le crime qui, de l'aveu des Athéniens de Berlin, signalait bien un tyran, c'était ce mépris crûment affiché pour les ministres de la science. Le superbe monarque ne s'y épargnait pas : « Il est, disait-il, trois sortes de personnes qu'on peut avoir pour de l'argent, des chanteurs, des danseuses et des professeurs. » Le mot a blessé l'Allemagne entière, et ce péché-là ne sera point remis. Vainqueur aujourd'hui de tous les obstacles qui l'irritaient jadis, Ernest-Auguste voudrait faire oublier les torts de sa colère; il visite Gœttingue, il caresse les hommes distingués qui ne l'ont pas abandonné, il leur promet de dignes collègues, il enrichit l'université; rien ne la rassure: on est honteux et découragé presque autant que si l'on enseignait à Dorpat sous le joug des Russes, et tel honorable recteur s'est trouvé parfois aussi embarrassé des complimens officiels auxquels il était obligé que s'il eût harangué le tsar au nom de la pauvre université livonienne.

Ces dégoûts sont maintenant toujours plus cruels à mesure qu'il y a moins de mécontens pour les partager, car il ne faudrait pas se figurer la situation morale du Hanovre d'après ces sourds murmures de l'élite studieuse de Gœttingue; il s'est fait depuis deux ou trois années un grand apaisement, et les rancunes populaires se sont assoupies ou éteintes plutôt qu'on ne l'aurait supposé. La force heureuse a toujours quelque chose qui subjugue; elle finit sans doute par payer son triomphe, mais il arrive un moment où ce triomphe est complet, et l'on croirait que la nature humaine s'y prête d'elle-même, n'étaient ces ames courageuses dont la constance ramène tôt ou tard le vulgaire à la sûre notion du droit méconnu. Dans tout état de civilisation et de société, le vulgaire devient aisément complaisant pour qui l'a une fois dompté; il s'excuse de sa propre bassesse en rehaussant son idole, et, le piédestal ainsi dressé, il n'est plus lâcheté si misérable qui ne passe pour adoration pieuse. On confesse avec une humilité volontaire sa grande indignité; qu'eût-on fait vraiment de la chose publique? On n'entendait plus à personne, et chacun tirait à soi; le maître s'est présenté; il était, ou si glorieux, ou si paternel, ou si fin! Comment ne l'eût-on pas suivi? et plus avant on le suivra, plus on exaltera ces perfides talens auxquels on obéit avec une docilité si méritoire. Peu s'en faut qu'on ne dise, comme dans la comédie : Et s'il me plaît à moi qu'il me batte? Tout au moins juge-t-on fort étranges ceux qui ne veulent pas être battus. C'est là pour l'instant l'esprit général de la population hanovrienne, et le caractère particulier du pays aide encore à la maintenir dans ces dispositions. Je ne crois pas qu'il y ait deux catégories parmi les nations, les unes faites pour la liberté, les autres pour la dépendance : le gouvernement de l'homme par lui-même est en tous lieux le droit commun de l'avenir; mais la vie politique ne s'établit pas en tous lieux aussi facilement,

et dans ces contrées écartées, sous l'empire de coutumes encore primitives, le régime constitutionnel avait besoin pour s'introduire d'une plus longue épreuve que celle qui lui a été donnée.

Il n'y a presque, en Hanovre, ni industrie ni commerce, par conséquent point de bourgeoisie riche; il n'y a guère, dans les campagnes, de très grands propriétaires, par conséquent point d'odieuse pauvreté; les paysans, à peine affranchis de leurs redevances féodales, grace aux événemens de 1831, jouissent d'un certain bien-être matériel, sans avoir beaucoup changé leurs anciennes mœurs. Dans les villes, presque toutes les familles de classe moyenne tirent leur subsistance de l'état, qui leur demande ses fonctionnaires, et se les attache ainsi très strictement par les places qui les nourrissent. L'agitation devait donc manquer partout, faute d'agitateurs, faute même de foyers où elle pût s'allumer. Les habitudes sociales du nord de l'Allemagne sont bien autres que celles du midi, et le mouvement des idées se ressent de cette différence. En Hanovre comme en Prusse, la famille se retire en elle-même, et demeure très renfermée; le père ne la quitte point chaque soir pour aller rejoindre ses amis dans quelque endroit public, auberge, cercle ou cabaret, à la *Kneipe*, nom populaire de la taverne souabe. Qui n'a point un peu respiré l'atmosphère enfumée de ces réunions tout allemandes, qui n'a point goûté la franchise cordiale de ces bruyantes causeries, celui-là ne saurait imaginer avec quelle vivacité la langue et la pensée s'y jouent et s'y aiguisent; vivacité profitable, parce qu'elle tourne aux choses sérieuses, et ne s'amuse point aux frivolités : elle y réussirait trop mal. Je voyais venir à Tubingue, dans la grande salle de l'unique hôtellerie que possède peut-être la savante bourgade, les plus honorables membres du corps académique, et l'université siégeait là presque entière avec son recteur et ses doyens, sauf quelques dissidens qui prêchaient l'élégance des salons français. C'était un sénat de bonne et tranquille humeur, où l'on avait de l'esprit à son aise, chacun, la pipe en main, devant sa bouteille, payant honnêtement son écot à la conversation. Ce rapprochement de tous les jours entre hommes qui se valent, cet échange familier de leurs opinions en toutes matières, cette sorte de publicité qui propage leur parole, ce sont là des causes réelles d'excitation politique, souvent même de développement moral. Dans le nord, en Prusse, en Silésie, on a bien senti ce qu'on perdait à s'engourdir ainsi, famille par famille, autour de la table à thé. Il n'y avait pas d'institutions positives qui rompissent cette languissante monotonie. On a fondé des *sociétés bourgeoises*, pour remédier, par des assemblées régulières, aux influences fâcheuses de l'isolement domestique. Ces espèces d'athénées furent bientôt populaires, il s'y débitait solennellement des lectures et des discours, on avait à peu près là l'enseignement de la *Kneipe*, sous forme plus officielle et plus disciplinée; mais, s'annonçant ainsi d'une

manière trop expresse, cette libre éducation ne pouvait échapper à la censure, et, aussitôt que les circonstances l'ont rendue suspecte, elle a été interdite par le cabinet de Berlin. En Hanovre, la sphère étroite de la vie intime est toujours restée plus infranchissable encore, parce que l'instruction est moins répandue, parce qu'il y a moins d'événemens généraux auxquels le pays s'intéresse; personne ne songe à sortir de l'ombre du parloir, et rien n'attire ailleurs : la vie extérieure, n'ayant point de place où s'installer, n'a pris pied nulle part. Athènes eût-elle été Athènes sans les rendez-vous du Pnyx et les entretiens du jardin d'Académus? Le toit hospitalier de la *Kneipe* invite et protége tous ceux qui aiment à parler en commun des affaires communes; c'est un portique du Forum ou de l'Agora : il y viendra des orateurs; en attendant, il y naît des poètes. « Uhland, Kerner, Schwab, Mœrike, s'écrie M. Vischer dans sa curieuse notice sur Strauss, pourriez-vous oublier ces ravissantes soirées, ces chansons, cet heureux enthousiasme, cette fraternité de la taverne, sans retrancher un grand morceau de votre vie? » A Gœttingue, tout cela manquait, et pourtant on avait osé faire une révolution. C'était semer en un maigre terrain.

L'insurrection de 1831 ne fut qu'un éclair : les étudians, réunis aux bourgeois, n'eurent pas plus tôt déclaré la ville en état de siége, qu'il fallut la livrer aux troupes rangées sur les hauteurs qui la commandent; mais telle était alors la situation universelle de l'Europe, qu'on ne pouvait nulle part en décliner l'ascendant : le duc de Cambridge, vice-roi de Hanovre pour le roi Guillaume IV, dut signer une charte qui, tout en n'étant pas précisément démocratique, assurait cependant au pays les plus essentielles libertés, et reconnaissait le contrôle des assemblées délibérantes. Un article spécial frappait le souverain de déchéance en cas d'incapacité physique ou morale. Le duc de Cambridge croyait ainsi réserver à sa famille la succession de son frère, le duc de Cumberland, qui, appelé avant lui à la royauté de Hanovre par l'ordre de la naissance, n'avait qu'un fils aveugle pour tout héritier. A peine en possession d'un trône dont on ne lui laissait que l'usufruit, Ernest-Auguste voulut régner à titre moins précaire, et fonder une dynastie; ce fut là tout le mobile du coup d'état de 1837 : il effaça la clause de déshérence qui atteignait le prince royal, et, pour mieux garantir l'autorité future du monarque, en dépit de son infirmité, il prétendit le faire absolu. George IV, encore régent, avait, en 1819, octroyé un parlement à ses sujets de Hanovre, mais il s'était expressément réservé le droit d'en modifier la constitution d'après les enseignemens de l'expérience ou les résolutions de la diète. Ernest-Auguste recourut bravement à ce droit-là, et mit en place d'une charte véritable ces simples lettres-patentes de 1819; ce fut ainsi qu'il s'éleva lui-même au-dessus du concours des chambres, et les réduisit à lui servir de conseil, sa volonté devant y

prédominer toujours, puisqu'une partie des électeurs était à sa nomination. Enfin il maria son fils avec une princesse d'Altenbourg, comme pour nier plus hardiment et ruiner même dans l'avenir les espérances de la maison de Cambridge, qui avait refusé son assentiment à la contre-révolution dont elle était la première victime. On se rappelle l'irritation que causèrent d'abord ces violences; j'ai assez expliqué comment elle a naturellement cessé. Les députés de 1841 protestèrent bien encore par un dernier élan; leur adresse était même d'une vigueur remarquable. « Il n'y a, disaient-ils, qu'un petit nombre parmi les sujets sincèrement dévoués au trône qui croie à la légalité et à l'urgence de toutes les mesures prises depuis le 1er novembre 1837 pour annuler la constitution de 1833; il n'y a qu'un petit nombre qui admette que les élections de 1838, 1839 et 1840, sorties elles-mêmes de cet état de choses, aient pu lui donner quelque droit et quelque fixité. » Malheureusement cette énergie n'avait plus alors ni d'imitateurs ni d'échos; la première chambre ne voulut point s'associer à la seconde, et tout le pays, excepté Gœttingue, où l'on souffrait davantage de ce régime tyrannique, s'est insensiblement habitué à l'obéissance.

Il est cependant beaucoup d'intérêts négligés à force de lenteurs administratives, beaucoup de besoins méconnus à force de méfiances pour cette ombre de pouvoir parlementaire qui semble encore subsister. Ainsi, par exemple, les chambres formulent des vœux et votent des fonds pour l'accroissement de l'instruction primaire, le gouvernement n'exécute rien. La seule industrie qui puisse peut-être prospérer dans le pays, c'est la fabrication du fil et de la toile; mais le roi n'a pas grande envie de faire concurrence à l'Angleterre, et professe comme maxime suprême que le Hanovre est et doit rester purement agricole : malgré les instances et les offres des députés, il ne se presse ni d'aider ni de protéger ces ateliers naissans. On n'est pas plus soigneux du bien des campagnes, si dévoué qu'on se dise aux populations rustiques; on laisse debout tous les vieux abus qui survivent là comme y survit toujours le calendrier julien. Il n'y a de législation obligatoire ni pour les cours d'eau, ni pour les défrichemens, ni pour les pâtures; le gouvernement paraît uniquement préoccupé de fortifier la propriété aristocratique, ébranlée par la constitution qu'il a détruite sans en pouvoir supprimer tous les effets; il voudrait revenir sur les concessions accordées aux paysans à partir de 1833, et, s'il ne rétablit point les dîmes et les corvées, il s'y prend de son mieux pour que les anciens seigneurs regrettent moins leur dépossession. Les charges publiques ne sont point également réparties, et, tandis qu'il demande aux pauvres l'emploi de leur temps et de leurs bras pour l'entretien des routes, il s'abstient, sous un prétexte ou sous l'autre, d'imposer les contributions pécuniaires auxquelles la charte de 1833 soumettait en compensation les anciens

privilégiés. Il y a pis encore : on ne régularise aucun des droits civils qui sont issus du nouvel état des tenanciers affranchis par le rachat des redevances féodales, et le domaine royal d'une part, les seigneurs de l'autre, profitent de cette confusion pour intervenir dans les testamens et dans les héritages de leurs débiteurs d'autrefois. Enfin l'on éternise la confection d'un code hypothécaire, ce grand tourment de toute aristocratie. Ajoutons maintenant à cette inertie plus ou moins systématique du gouvernement hanovrien cette sorte de proscription dont il a dernièrement frappé les Juifs, en leur vendant la bourgeoisie au prix d'un serment injurieux à leur foi : nous comprendrons bien alors quelles vues étroites, quels préjugés arriérés conduisent sa politique.

Le vieux roi n'en passe pas moins aujourd'hui pour un très sage prince; il a converti à sa fortune la grande majorité de ses sujets; on lui prête les meilleures intentions du monde, il croit peut-être lui-même les avoir; il a fait preuve d'audace et de persistance. « C'est un homme de tête, disent les bonnes gens, et qui sait bien ce qu'il veut. » Il était trop sincère Anglais pour accéder à l'union des douanes allemandes, et d'ailleurs, dans un pays pauvre qui n'a pas beaucoup d'avenir industriel, les prohibitions du Zollverein auraient renchéri la plupart des objets de consommation, sans qu'il y eût jamais de dédommagement fort assuré dans la production indigène. Le peuple est très reconnaissant de l'opiniâtre fermeté avec laquelle son roi a repoussé les instances de la Prusse, et il met là comme de l'orgueil national. Les finances sont assez régulièrement administrées pour que la dette publique ait été progressivement amortie; l'impôt ne pèse pas trop lourdement, et l'on s'en réjouit sans aviser plus loin; on n'en est guère à songer que les droits des citoyens sur l'état sont en raison des obligations de l'état vis-à-vis des citoyens. La seule charge qui soit sensible, c'est le service militaire; le seul reproche adressé maintenant au monarque, c'est qu'il veuille entretenir une armée trop nombreuse pour ses ressources et la dresser sur le modèle de l'armée prussienne. Encore cette émulation qui l'anime lui-même par rapport à la Prusse descend-elle dans toutes les classes, et les Hanovriens ne regardent pas à dépenser pour leurs soldats, sentant bien qu'ils prennent ainsi plus de consistance vis-à-vis d'un voisin trop redoutable. La Prusse entraîne si naturellement le Hanovre dans son orbite, que celui-ci aura fort à faire pour n'être point absorbé par quelque grande commotion plus ou moins imprévue. Aussi est-il toujours en garde et prêt à résister; il ne possède pas cependant une nationalité très originale, mais il a cette force de cohésion politique qui résulte nécessairement de la longue habitude d'une même administration : c'est assez pour se tenir à part. Cette appréhension singulière d'une fusion avec la Prusse m'était une preuve de plus après tant d'autres qui m'avaient déjà démontré com-

bien l'Allemagne, si désireuse d'unité fraternelle, serait elle-même effrayée d'en devoir quelque chose à l'établissement d'une hégémonie absolue. Tout ce qui peut confirmer au pays une existence propre, tout ce qui peut susciter l'amour de son indépendance est accueilli d'enthousiasme jusque chez cette race flegmatique du nord. On célébrait alors la naissance d'un prince héréditaire, et je ne puis rendre l'élan merveilleux de la joie universelle. Il y avait donc enfin une dynastie qui s'asseyait en Hanovre et régnerait en Hanovre; on prodiguait les témoignages de gratitude, les félicitations les plus touchantes. On se répandait en protestations de fidélité pour le roi, dont la Providence couronnait les projets; pour son fils aveugle, dont l'avénement ne serait point troublé par des prétentions désormais inutiles; pour la pieuse princesse, dont on voyait avec bonheur le dévouement récompensé : ce n'était pas seulement de l'exaltation monarchique, c'était presque du patriotisme; les mécontens de Gœttingue eussent été bien mal venus d'oser dire en un pareil instant que le plus sûr fondement des trônes, c'est toujours le respect de la loi.

ERFURT.

Ce fut ici surtout une station de paix et d'oubli. En Hanovre, j'avais trouvé comme une résurrection de l'Allemagne féodale; à Erfurt, le hasard d'une rencontre me reporta d'un coup au milieu même de l'ancienne Allemagne philosophique, et grace aux souvenirs, grace aux spirituelles causeries d'un ami que m'avait donné ma bonne étoile, je me sentis ramené de vingt-cinq ans en arrière. Je me laissai faire assez volontiers; j'avais pris quelque goût à ce grand repos qui m'entourait partout depuis mes dernières étapes, et, le passé s'entr'ouvrant ainsi devant moi d'échappées en échappées, ces vues soudaines m'aidaient par comparaison à mieux saisir le présent. La comparaison ressortait d'elle-même à mesure que mon hôte d'Erfurt me racontait les obscures péripéties de sa longue existence.

C'était un modeste instituteur, un de ces serviteurs dévoués qui sont l'honneur et la vraie vertu de l'Allemagne, tant ils apportent dans leurs humbles fonctions de sagesse, de savoir et de bonté. Arrivé presque au déclin de l'âge, il dirigeait encore une école de province après être resté nombre d'années à Berlin même, du temps des héros, entre Hegel et Schleiermacher. Il avait toujours été très indolent en affaires, très peu soucieux de ses intérêts, très occupé de réfléchir; il aimait à se regarder vivre, et il avait beaucoup appris en songeant ainsi au fond de lui-même. Que de traces précieuses fidèlement gravées dans sa mémoire! Il avait observé d'un œil vigilant cette bataille intellectuelle livrée pour

ainsi dire à sa porte au meilleur de sa jeunesse; il s'était vite aperçu que sa propre conscience répétait les échos de la lutte publique, et il avait jugé des systèmes en les éprouvant sur cette scène ignorée de son cœur plutôt qu'en les étudiant sur la scène éclatante du dehors. Ce n'était donc pas un érudit ou un philosophe de profession qui m'expliquât froidement des constructions métaphysiques à leur date et suivant leur ordre : c'était une nature curieuse et passionnée qui avait souffert par elle-même toutes les alternatives de ce règne impérieux de la science abstraite, et redisait naïvement ses impressions personnelles; il n'y avait pas là de critique générale et indifférente; il y avait le contre-coup d'une époque sur un individu; cette biographie intime d'un maître d'école, c'était toute l'histoire de deux générations.

Du plus loin que M. S... se souvînt, au début même de ses premières années, il retrouvait l'influence rigoureuse d'un pur rationalisme. L'éducation avait commencé pour lui sous ces graves auspices; son oncle le pasteur, un admirateur zélé de Fichte, l'éleva de bonne heure dans les principes qu'il avait embrassés. L'enfant s'extasiait parfois quand le bonhomme, se promenant à pas lents dans sa bibliothèque et fumant majestueusement sa grande pipe, vantait, les larmes aux yeux, cette puissance adorable de la raison humaine qui portait tout l'univers en elle, et créait les choses par cela seul qu'elle les connaissait. Cette superbe doctrine du *moi* de Fichte ravissait le jeune prosélyte; quelle plus belle pâture pour cet orgueil primesautier d'une ame qui prend son essor! Mais celle-ci était tendre et profonde plutôt qu'ardente; un nouveau souffle allait l'amollir. Les livres de Schleiermacher tombèrent entre les mains de ce rêveur et le touchèrent : c'en fut assez; ni Kant ni Fichte ne le tinrent davantage, et du rationalisme philosophique il alla presque à la foi religieuse. L'émigration n'était peut-être pas si complète qu'elle le lui paraissait, et l'orthodoxie de l'éloquent pasteur avait trop de séductions pour être parfaitement sévère. Schleiermacher triomphait alors dans toute la sérénité de son noble cœur et jouissait doucement du plus glorieux instant de sa vie. Fixé bientôt à Berlin, M. S... ne devait perdre aucune des vicissitudes qui attendaient encore son maître de prédilection. Il les partagea les unes après les autres; mais, saisi de cette impression générale qu'une grande figure laisse toujours dans les esprits, il passait sur bien des différences pour ne voir qu'un même homme et une même doctrine là où il y en avait eu plusieurs. Il oubliait ainsi cette verve critique par laquelle débuta le futur apôtre; il oubliait même un peu ce fonds de panthéisme sur lequel reposa toujours sa pensée, lors même peut-être qu'elle devint le plus chrétienne. Pour lui, la doctrine, l'homme était tout en un point, et ce point unique l'enchantait : Schleiermacher avait élevé la sensibilité par-dessus la raison.

De 1815 à 1822, la parole de Schleiermacher eut une autorité prodigieuse dans la vieille Prusse et dans la Marche; il succédait à Fichte, dont le rôle politique venait de finir. Il sut attirer à lui la tête même du pays, toutes ces illustres familles que les idées du XVIIIe siècle avaient pénétrées de part en part. Ces idées conservaient en Allemagne la sécheresse que leur avait inculquée Frédéric; elles avaient de plus emprunté la rigueur mathématique de la méthode kantienne; elles s'étaient hérissées de formules, affublées de pédantisme. Tant de ronces et d'épines n'arrêtèrent point le zèle du nouveau docteur. Il entama ce fécond enseignement qu'il poursuivit jusqu'à sa mort à travers les phases de son génie, et de progrès en progrès, de changement en changement, il atteignit cette religion d'amour qui, d'abord très philosophique, devait presque aboutir chez lui à la régularité méthodiste. Les convertis se pressèrent à l'envi sur ses pas : les pères redevinrent humbles et croyans en même temps que les fils; soixante pasteurs de la Marche écrivirent et signèrent que la prédication de Schleiermacher les avait ramenés au giron de l'église; il ne resta plus que quelques vieillards, indomptables contemporains de Frédéric, pour parler de ces anciens jours où la pensée, disaient-ils, avait recouvré son audace légitime et sa sublimité native. Comment tant de miracles s'étaient-ils accomplis? Le cœur avait tout fait. C'était le cœur qui réclamait contre l'austère gouvernement de la raison critique. Schleiermacher entreprenait au sein du protestantisme ce que Frédéric Schlegel tentait à sa mode avec le catholicisme des jésuites : il voulait sauver le *moi* de cette mortelle solitude dans laquelle Fichte l'avait intronisé; il retirait l'homme de cet égoïsme intellectuel où il s'abîmait, pour le rendre à la réalité par l'expansion de la vie morale. Le dessein était pieux et la méthode savante.

Schlegel maudissait le *moi*, il le déclarait ennemi de Dieu et le condamnait à dépouiller tout ce qu'il avait d'humain, à s'annuler en Dieu même, dernier terme de son progrès; pour en arriver là, il exigeait la vertu d'obéissance; pour ne pas dévier, il avait besoin d'une autorité infaillible qui l'appuyât; il demandait à Saint-Martin le secours de la théosophie, à De Maistre celui de la théocratie; il ne pouvait jamais trop s'assurer contre la doctrine d'impénitence et d'orgueil qui découlait de Kant. Jacobi se contentait d'affirmer l'incapacité misérable de ce *moi* naguère encore si victorieux; il le montrait enfermé dans le fini sans qu'il pût de lui seul s'élever à l'infini; il fallait que l'infini descendît dans le fini par une communication immédiate, par une révélation dont on ne connaissait rien qu'avec la foi. Schleiermacher n'était ni un désespéré comme Schlegel, ni un croyant à la mode radicale de Jacobi; il conspirait aussi contre le règne abusif du *moi*, mais avec plus de tolérance, avec plus d'habileté scientifique; il lui gardait sa place en la limitant.

Le *moi* de Fichte avait prétendu s'assimiler le monde par la dialectique; n'admettant aucune existence en dehors de la sienne, s'élevant d'emblée au-dessus des contradictions naturelles des choses, il embrassait le *non moi* par un tour de force impraticable et formait ainsi je ne sais quel monstre métaphysique où il ne restait plus du vrai *moi* que le nom; il était à lui seul l'absolu qu'il contemplait. En face de ces aberrations de la pensée qui détruisaient l'individu tout en semblant si démesurément l'agrandir, Schleiermacher venait nier à la pensée la suprématie qu'elle s'arrogeait, il l'accusait d'impuissance et de stérilité; dût-il ne pas réussir, il cherchait un autre ressort qui mît l'homme à portée de l'absolu sans mettre l'absolu lui-même dans le cerveau de l'homme, sans confondre les deux. C'était par le sentiment qu'il espérait ouvrir ces sphères nouvelles; le sentiment, tel était l'unique salut, la loi suprême de l'être humain.

La pensée se produit chez tous d'une manière toute pareille; il n'y a pas deux procédés pour bâtir un syllogisme, et sous cette uniformité de la pensée commune l'individu disparaît. Le sentiment au contraire est individuel et divers; chacun, sentant à sa façon et pour son compte, se trouve ainsi une personne distincte. Or, le premier fait senti dans cet isolement, c'est justement une relation nécessaire avec l'ensemble général des êtres; la première perception de l'être particulier, c'est un sentiment de dépendance (*Abhangigkeits Gefühl*). Il porte en lui quelque chose qui appartient à tous; il soupire après l'universel dont il a conscience et dont il est partie. La plus sublime portion de l'ame vit dans la communauté des autres ames et demeure attachée. Cette attache constitue un dogme qui lie et oblige; ces ames liées entre elles composent à elles toutes la divinité même, l'esprit, l'être absolu; la *dépendance*, c'était là pour Schleiermacher le dernier mot de la religion et de la philosophie; c'était par cette communication continuelle du tout et de l'individu que celui-ci s'apprenait à aimer l'univers. L'amour rentrait ainsi dans le monde d'où la science l'avait banni, le profond amour de l'homme en Dieu et de Dieu en l'homme. La science proclamait l'empire du sentiment, et le sentiment entraînait les êtres particuliers à la glorification de l'être général qu'ils constituaient par leur collection et dont ils dépendaient par leur nature. Il était excellemment vertueux, il était saint, il était réellement divin, celui qui se plaisait par-dessus tout à cette dépendance mystique, celui qui s'offrait le plus volontiers comme un pur miroir où le grand esprit de tous vînt se représenter. Changeons de langage et parlons théologie, celui-là sera le Christ avec son immense charité, le Christ idéal à jamais incarné dans la race humaine, et que sait-on? peut-être le Christ divin de l'histoire qui vécut en Judée pour y mourir sur la croix. Il n'est pas de contradic-

tions capables d'arrêter un esprit plus passionné que logique, et l'extase d'un cœur ravi se contente mal du vide d'un symbole.

Pour nous qui analysons froidement et à longue distance de cette époque maintenant effacée, pour nous la doctrine de Schleiermacher n'est qu'un pas de plus sur la pente fatale où se précipitaient depuis Kant les méditations des beaux génies de l'Allemagne; quelle que soit la réserve avec laquelle il touchait lui-même à l'écueil, nous voyons trop bien qu'il était au fond plus près de Spinosa que de l'Évangile, et nous sommes fort embarrassés de trouver cette distinction qu'il avait cru si solidement établir entre la conscience et l'absolu. Ce Dieu dont chaque homme possède une parcelle, ce Dieu qui s'adore pour ainsi dire lui-même par l'intermédiaire de l'homme dans l'ensemble de ses fragmens, c'est le Dieu du panthéisme; cette dépendance des existences individuelles par rapport à l'existence suprême, ce n'est, à regarder sévèrement, ni de l'humilité, ni de l'amour : c'est la relation mécanique des parties intégrantes avec le tout qu'elles composent, c'est une nécessité de fait déguisée quand même par la sensibilité qui l'embellit. Écartons le souvenir des dernières années de Schleiermacher, rapprochons ses idées les plus essentielles des systèmes qui l'avoisinent, il en diffère moins qu'il ne leur emprunte ou ne leur prête. Il ne lui sert à rien de briser l'implacable unité du *moi* pensant de Fichte pour obtenir la multiplicité des *moi* sentans; qu'est-ce que cet esprit du monde qui remplit ou absorbe tous les esprits particuliers, sinon toujours le *moi* unique et absolu? Vainement même l'ardent évangéliste dépensera son cœur à fonder sa singulière orthodoxie, il n'a pu s'empêcher de trop user du jugement critique contre l'ancienne, et sa méthode d'ironie, la vieille *ironie* de Socrate, éveillera pour la première fois l'humeur inquiète, l'audace agressive de Strauss. Strauss l'avoue franchement, et doit, dit-on, à l'étude de Schleiermacher l'inspiration de la *Vie de Jésus*.

Schleiermacher et Strauss! il n'y a cependant qu'une bien stricte rigueur, qu'une justice bien injuste qui puisse réunir ces deux noms, et l'éloquent orateur du christianisme restauré serait lui-même fort étonné de se trouver si près d'un si terrible destructeur. Ni lui ni ses contemporains ne doutaient de la valeur religieuse de son enseignement; tout le monde alors, sous sa direction, s'occupait avec une pleine foi de gagner le ciel par l'église. Le bon S... repoussait du plus vif de son ame ces analogies menaçantes qui ne l'avaient jamais alarmée; il se sentait fort de sa conscience et sûr de sa dévotion. Ce serait toujours sage de ne voir dans les idées d'une époque ou d'un homme que ce que l'homme ou l'époque y voit, et c'est souvent mal raisonner de vouloir que les principes contiennent *à priori* toutes leurs conséquences. Je me plais à penser que dans l'évolution d'une doctrine ou d'un événement il est des suites qui devaient arriver et qui n'arrivent pas, des conjonctures qui

se présentent et qui ne relèvent pas du point de départ; il me semble que, si peu que le drame s'allonge, on diminue beaucoup le mérite ou le démérite des personnages du dernier acte en chargeant les premiers arrivés sur la scène d'une responsabilité trop exclusive. Plus il y a de personnes responsables le long du chemin où passe une idée, plus l'idée est humaine et vivante. Laissons donc à chacun le vrai caractère qu'il eut en son temps, et n'imputons point le présent au compte du passé. On lit aujourd'hui Schleiermacher à la lumière de toutes les théories dont la filiation embrasse la sienne; on l'écoutait jadis parler sous la seule influence de ses propres pensées, sous le coup de son autorité personnelle et originale, au milieu des circonstances qui rendaient sa propagande significative. On songeait bien alors à s'effrayer du panthéisme! on renaissait à la vie morale et à Dieu. L'église extérieure était devenue toute matérielle; le sens même du protestantisme s'y perdait dans l'immobilité de la lettre, dans l'uniformité de la hiérarchie, et voilà qu'un prêtre inspiré annonçait du haut de la chaire que tout individu était prêtre comme lui et prêtre divin; il reconnaissait à chacun le droit d'exprimer son sentiment religieux, parce que le sentiment religieux était l'essence même de la nature; il apportait dans le culte officiel de Berlin l'enthousiasme et la spiritualité d'un frère morave. Ce n'est pas tout. Les sources vives du cœur s'étaient taries; un scepticisme glacial avait desséché les ames; il n'y avait plus dans la société que des émotions factices ou misérables, et voilà que ce simple pasteur en appelait aux émotions profondes. Il frappait ces durs rochers, et l'eau salutaire recommençait à jaillir; il enseignait au nom de l'amour chrétien; il prêchait la vertu de l'association fraternelle; il demandait au fidèle de vivre tout à tous et en tous. Cette ampleur d'affection, c'était vraiment la paix de Dieu; cette intime union de tous en un, c'était la béatification, c'était, à proprement parler, le Verbe qui se faisait chair; et le premier qui avait assez aimé l'humanité pour la sentir tout entière palpiter au fond de lui-même, celui-là méritait d'être nommé le Sauveur.

La mémoire de cette tendre et sublime éloquence demeurait encore fraîche après bien des années, et le disciple qui m'en racontait les merveilles semblait toujours assister à ce travail de régénération. Ce fut le plus pur des triomphes. La foi de Schleiermacher avait tout vaincu, et sa nouvelle démonstration chrétienne s'était élevée par-dessus tous les obstacles. Les vrais orthodoxes, les défenseurs entêtés d'un Évangile littéral lui déclarèrent la guerre; mais ce mouvement religieux qu'ils n'avaient pas su produire était trop fort pour qu'ils pussent en arrêter le cours. Il y avait alors un M. Harms, sur qui M. Hengstenberg semble aujourd'hui prendre modèle. Schleiermacher, poursuivi par ses invectives, murmurait tranquillement, avec cette bonhomie malicieuse qui



était un côté de son esprit : « Mon Dieu! délivrez-nous de Harms; *libera nos à malo* (*harms*, misère, affliction). » Il y avait bien aussi des rationalistes opiniâtres qui repoussaient la loi du sentiment, et, ne voulant point d'une dogmatique si passionnée, criaient à l'hypocrisie. De ceux-là, Schleiermacher ne s'inquiétait même pas. Pour qui l'avait une fois entendu, pour qui avait contemplé dans la chaire apostolique sa figure rayonnante du feu de la vérité, il n'était pas permis de croire qu'il ne fût point convaincu. Au moment où son fils unique expirait, il se jeta la face sur celle de l'enfant, et, déchiré jusque dans cet embrassement suprême par l'angoisse d'un chrétien, il lui dit avec toute son ame : Nathaniel, aimes-tu ton Sauveur? Et comme la voix mourante avait encore pu répondre, il confessa que sa douleur était pleine d'espérance. Qui donc appelait-il de ce grand nom de Sauveur? Était-ce un héros qui se sacrifiait pour apprendre à ses frères comment il se fallait tous chérir? Était-ce un homme-dieu qui rachetait sa créature par les mérites du sang répandu? Nul ne sondera jamais le dernier repli d'une ame exaltée, quand elle est à la fois sincère et profonde : ajoutons seulement que Schleiermacher se plaisait dans sa vieillesse à montrer le catéchisme aux petits enfans; c'avait été la dernière joie du mystique Gerson.

Ces pieux souvenirs, qui animaient toute la conversation de mon docte ami, m'aidaient à me faire de son temps, et j'en comprenais mieux les idées en en voyant vivre les hommes; souvent, à l'écouter, il me semblait lire les *Tischreden* de Luther. Je n'ai jamais mieux senti la fascination jadis exercée par l'œuvre hégélienne qu'en remontant ainsi, d'anecdote en anecdote, au milieu même du monde qu'elle fascina. M. S... avait encore été le spectateur très intéressé de cette révolution nouvelle; il me racontait détail par détail comment le règne de Hegel avait éclipsé à Berlin celui de Schleiermacher, et j'admirais, dans un des derniers témoins qu'elle eût laissés après elle, cette étrange Allemagne du passé où les vicissitudes de la métaphysique occupaient l'imagination populaire comme les victoires d'un conquérant.

De 1815 à 1822, Schleiermacher avait gouverné sans rival cet empire des intelligences si glorieusement enlevé à la tyrannie de Fichte et de Frédéric. Dans les dix années qui suivirent, la logique battit en brèche la philosophie du sentiment, et à côté de celle-ci Hegel installa solennellement la philosophie de *l'idée*. Berlin avait passé de Fichte à Schleiermacher bien plutôt que de Fichte à Schelling. M. de Schelling n'avait pas alors voulu venir en Prusse, et ses premières inventions n'y jetaient pas autant d'éclat qu'ailleurs. Son rang une fois négligé dans la généalogie des philosophes, l'autorité de Hegel était d'autant plus saisissante, qu'elle semblait plus entièrement nouvelle. Hegel descendait en droite ligne de Fichte, auquel Schleiermacher avait voulu se dérober



par l'élan de son cœur. Il était en intime conformité avec les plus intimes tendances du génie allemand; il n'ambitionnait rien moins que la science absolue de l'être en soi; il prétendait l'apporter aux hommes. Schleiermacher avait un instant donné le change : ce qu'il y a de vif et de personnel dans la doctrine du sentiment avait un peu dissimulé le fond toujours immuable où elle se perdait. On n'avait plus ni discuté, ni raisonné; on avait marché par l'amour à la possession de l'être absolu au lieu d'y marcher par la dialectique; le chemin étant plus ondoyant et plaisant davantage, on s'était moins préoccupé de l'arrivée. Venait maintenant Hegel, qui, écartant avec dédain ces inutiles agrémens de la route, entrait de plain-pied dans la solution du problème, et l'exposait si majestueusement qu'il n'y avait plus moyen de résister. L'énigme éternelle, c'est le rapport de la pensée à l'être, du sujet à l'objet, énigme dévorante pour qui succombe à l'entraînement des systèmes. Depuis long-temps déjà l'Allemagne l'avait tranchée : elle avait proclamé que ces deux contraires apparens n'étaient qu'une même essence; mais cette essence, personne encore n'en avait parcouru les immensités et mesuré les abîmes. C'était là ce que Hegel promettait, c'était là l'espoir et la récompense de sa méthode; il se posait comme le souverain législateur de ces espaces infinis, il réglait à jamais les mystérieuses évolutions de la substance pure, et rien ne pouvait être, rien n'avait été qui ne s'accommodât à cet ordre universel dont on possédait enfin le secret.

Plus l'événement avait de grandeur, plus je m'intéressais aux détails de son histoire. Là où il est curieux d'observer l'œuvre du génie, c'est en le suivant aux traces qu'il laisse dans la vie ordinaire; on peut souvent le mesurer à ces secrètes influences qu'il exerce en passant sur toute la génération qui l'accompagne. Le digne S... avait été surpris comme par un torrent dans le calme de ces douces croyances qu'il devait à la parole pénétrante de Schleiermacher; il se fit tout d'un coup autour de lui une vraie tempête, et la doctrine hégélienne envahit les ames. Son avénement fut même chose politique. Schleiermacher tomba dans la disgrace, et les faveurs du pouvoir allèrent chercher l'école naissante au milieu de l'austère isolement qu'elle affectait. Pour être d'accès difficile, le temple n'en fut pas moins honoré, l'enthousiasme des dévots s'accrut de tout le mal qu'ils se donnaient. Il n'y eut jamais pareille ivresse, jamais plus superbe naïveté. Le monde s'illuminait enfin jusque dans ses profondeurs; on embrassait le monde (*Weltumarmung*), on savait ce qu'il signifiait et comment il se produisait. On ne s'amusait plus à dire avec Fichte que le non-moi n'était qu'une création du moi; ni le moi ni le non-moi n'étaient des existences réelles; ce qui existait réellement, c'était cette idée souveraine qui les enveloppait et les joignait l'un et l'autre, idée impersonnelle et immuable dans

la mobilité même de ses manifestations, parce qu'elle n'était pas seulement idée, mais substance. La logique n'avait encore valu jusqu'ici que comme instrument de méthode, comme procédé de raisonnement. La logique de la nouvelle école était avant tout la science de l'être, parce qu'elle était l'être en soi dans sa plus pure et sa plus complète acception, l'être abstrait identique au néant. La logique décrivant les lois générales du développement de l'idée, ce n'était pas autre chose que l'idée elle-même se développant suivant ces lois. La règle et l'objet de la règle se confondaient de sorte qu'il ne pouvait pas y avoir plusieurs règles, mais une seule, de sorte que l'enseignement hégélien n'était pas une philosophie après tant d'autres, mais la philosophie unique et perpétuelle, un fait absolu. La jeunesse se précipita donc sur ces augustes fonctions de la dialectique, avec laquelle on entrait si avant au cœur de l'idée pour en analyser la marche, qu'on devenait soi-même l'idée marchant et analysant. L'exaltation du sentiment ne garda plus assez d'empire pour distraire l'esprit de cette béatitude que lui procurait la science. La pensée logique du génie allemand devait l'emporter peu à peu sur le christianisme sentimental de Schleiermacher, et, si l'on ne quitta point sa chaire pour celle de Hegel, il y eut pourtant deux autels élevés l'un contre l'autre, deux camps aux prises. « La religion, s'écriaient les adeptes avec l'énergique expression de la langue kantienne, c'était la *catégorie* de l'amour; il fallait l'abandonner à qui ne pouvait s'élever jusqu'à la *catégorie* de la raison; c'était une forme confuse sous laquelle on atteignait l'absolu, quand on n'était pas doué d'un organe plus simple et plus direct. » Cette dépendance religieuse que Schleiermacher imposait à l'individu comme vertu suprême, comme condition première de son existence morale, Hegel l'accablait de ses plus lourds mépris. Dépositaire de l'idée universelle, l'homme de Hegel la conduisait jusqu'à la connaissance réfléchie d'elle-même par une série d'équations métaphysiques; au dernier terme, il s'y trouvait enfin compris et assimilé. L'homme de Schleiermacher, ne renfermant en lui qu'une portion de cette idée souveraine, se reconnaissait incapable de la concevoir entière avec son raisonnement, et ne pouvait atteindre à la possession du tout sans une aspiration passionnée qu'on appelait le sentiment de la dépendance. Il y avait un monde entre cette certitude de la foi et la certitude de la démonstration, et, quoique de part et d'autre l'intelligence fût réellement elle seule le dieu qu'elle adorât, il était impossible que le dieu conquis par l'effort de la science ressemblât jamais à ce dieu désiré dans l'élan de la sensibilité. « Il faudra bien un jour, disait Schleiermacher à ses amis, que j'écrive sur ces sottises hégéliennes un petit livre à la manière de Platon. » L'esprit des *Dialogues* ne lui aurait pas manqué; il était beaucoup le sien; on le savait très habile dans l'art d'accoucher les intelligences, et il passait à bon

droit pour railleur. Si par hasard les deux illustres adversaires avaient voulu se rencontrer, comme on se rencontrait dans l'Athènes de Socrate, la scène eût été grande, et probablement Hegel n'eût pas eu l'avantage. La sécheresse de cet austère génie n'aurait rien pu contre les illusions où se plaisait le cœur de Schleiermacher, et, pour résister lui-même à l'entraînement de cette vive éloquence, il eût été peut-être embarrassé de la dureté de son langage; ses admirateurs vantaient en effet la rigueur avec laquelle il avait brisé l'enveloppe des mots pour mieux montrer la pensée toute nue, telle qu'elle s'élaborait dans son sein. C'était ainsi qu'il parlait, froidement et sévèrement, sans attrait, sans charme, d'une voix creuse, lente et balbutiante. *Balbutia nobilis*, le nommèrent une fois les étudians.

Mon cher hôte avait alors vivement ressenti toute cette rudesse de l'enseignement hégélien, et, si imposante que fût la doctrine, il n'avait pu se défendre de la trouver aride; il avait gémi, il gémissait encore sur ce triomphe égoïste de l'intellect pur. J'aimais cette bonne histoire allemande qu'il me racontait si joliment : la femme de son cousin le docteur regardait un soir le calme d'un beau ciel étoilé, le docteur ferma la fenêtre de pitié, parce qu'elle ne pouvait point admirer assez, ne sachant pas comment tout cela s'était fait. M. S... lui-même avait éprouvé cette universelle ambition de tout savoir, et il avait voulu, comme les autres, devenir hégélien. Ce furent de longs combats. Il restait des journées entières penché sur ces livres qui remuaient l'Allemagne, et travaillait avec eux à violenter son esprit pour le guinder de la *catégorie* de l'amour à la *catégorie* de la raison. Quand il avait ainsi bien rêvé, bien lutté, il se couchait tristement, et tout en s'endormant, le cœur vide et la tête brouillée, il ne pouvait s'empêcher de murmurer : *Du lieber Gott!* Les larmes lui venaient aux yeux, et cette fois encore Schleiermacher reprenait son empire, le disciple fidèle retournait à Dieu par le sentiment. « C'était, me disait l'excellent homme, comme si j'eusse tiré des deux mains pour ouvrir un ressort; aussitôt que les mains fatiguées lâchaient prise, le ressort se refermait tout seul. »

Il faisait bon entendre de pareils récits dans le silence monotone d'une petite ville de province, et, comme M. S... n'était pas plus un politique de ce temps-ci qu'il n'était un moderne philosophe, tout me semblait aller à l'avenant. Je vécus ainsi quelques jours dans ces vagues horizons, au milieu de ces nuages flottans des opinions d'autrefois, goûtant fort cette diversion inattendue, trop sûr de la voir cesser au premier relais. On suppose toujours volontiers une sorte de correspondance entre l'homme et les lieux qu'il habite. Toute cette histoire du passé m'aurait peut-être moins agréé ailleurs; ici elle me charmait. Il y a tant de calme et de primitive innocence dans ce beau pays de Thuringe! «Que pourrais-je donc faire à ces bonnes gens dont ils ne soient pas toujours con-

tens? » disait une fois le président du cercle. Sa majesté prussienne n'a pas de plus fidèles sujets; la nature est là toute portée à l'obéissance, non point par servilité, mais par dévouement presque féodal; la terre est plantureuse, la vie facile, la chère abondante; on jouit doucement et gaiement de ces heureux dons, en remerciant sans plus songer le ciel et le roi. Je rêvais un peu de toute cette félicité qui s'offrait là si bien à qui en voulait prendre, il me semblait que j'allais déjà l'envier; mes yeux tombèrent par hasard sur quelques pièces d'artillerie rangées dans un coin de la place d'armes; je m'approchai machinalement; il y en avait une qui était de fabrique française; elle portait sa date et son nom; elle s'appelait *la Solide*, et elle avait été coulée à Douai en 1813. Elle ne dut pas beaucoup servir. C'était sans doute un trophée de la fatale campagne. La vue de ce pauvre canon expatrié me changea tout en un moment, et m'ôta par magie du plus beau de mes méditations pacifiques. Je me rappelai ce qu'il avait fallu d'agitations, de douleurs, de travaux et de batailles pour amener ce bronze, maintenant inoffensif, jusqu'au cœur de l'Allemagne; je me mis à penser que sans cet effort laborieux, sans ce cruel déchirement qui l'avait poussé si loin, sans ces puissantes idées dont il avait été l'instrument ou l'avant-coureur, l'Allemagne entière dormirait encore de ce précieux sommeil que je contemplais ici. Dormir loin de la vie politique, à l'abri de la sainte vertu d'ignorance, ou tout au plus se bercer au branle solennel des systèmes philosophiques, est-ce mieux que veiller, et souffrir, et combattre, pour sentir toujours soi-même et toujours faire sentir hors de soi cette force triomphante de l'activité humaine, pour s'employer patiemment aux réalités, pour s'appliquer à la conduite des gens et des choses? Est-ce mieux, est-ce plus doux? En vérité, non. Agir, ce n'est pas seulement la destinée de l'homme, c'est son plus noble bonheur.

LEIPZIG.

On n'a peut-être pas déjà si fort oublié cette mauvaise humeur, ce sourd mécontentement qui dominait tout ce qu'il y avait d'opinions politiques dans la bourgeoisie parisienne vers 1830. La bourgeoisie, sans doute, n'allait point elle-même aux émeutes, mais elle ne les empêchait guère et s'en affligeait peu; elle ne pensait point à d'éclatantes batailles, mais elle gardait si âprement les intimes griefs qu'elle nourrissait contre le pouvoir, elle semblait si sombre jusqu'au milieu de ses malices, que cette grande colère rentrée lui donnait l'air le plus déterminé du monde. Qu'on essaie seulement de se représenter aujourd'hui la sorte d'irritation qui suivit, en 1827, le licenciement de la garde nationale, ces esprits en proie à toutes les impatiences, ces émotions violentes sur toutes les figures : c'était de la honte, du chagrin, que l'on eût voulu dé-

vorer, c'était une satisfaction singulière, un courroux menaçant, que l'on eût voulu crier et signifier du haut des toits. On se réjouissait d'avoir été assez brave pour provoquer par une impertinence solennelle cette imprudente vengeance du ministère; on s'attristait du fâcheux avenir qui menaçait un trône et une dynastie dont les *honnêtes gens* se croyaient toujours les serviteurs; on se sentait humilié de la façon cavalière avec laquelle le gouvernement s'était privé de ces services désormais suspects; on jurait (et l'on ne savait pas si bien tenir parole), on jurait fièrement qu'on le réduirait à porter la peine de ce fâcheux affront. Si, maintenant, vous imaginez, au lieu de cette mouvante physionomie de la vie parisienne, les pesantes allures de la race saxonne, au lieu de ces bourgeois voltairiens et persifleurs, de graves kantiens qui s'indignent bonnement, et ne plaisantent jamais pour plaisanter; si vous mettez, à la place de cette verve enragée du Français qui se dépite, la colère *mouillée* de l'Allemand qui gronde en pleurant, une grosse fureur dans laquelle il y a des larmes comme dans un rire sentimental, tout est dit, vous avez là l'exact portrait des gens de Leipzig, tels que les faisait l'irritation encore fraîche de la nuit du 12 août 1845, cette nuit sanglante, où la majesté du prince fut pour la première fois, en Allemagne, aussi hardiment méconnue qu'elle devait être cruellement vengée.

C'était bien l'aspect le plus bruyant et le plus animé que j'eusse encore trouvé sur mon chemin. La foire finissait à peine; les étudians commençaient à rentrer, les gardes communales renommaient leurs chefs, on signait des pétitions, on tenait des conciliabules, il y avait presque des clubs organisés. La population de Leipzig se prête mieux qu'aucune autre en Allemagne à tous ces mouvemens de la vie publique, elle est plus souvent renouvelée, elle est composée d'élémens plus irritables et plus forts. Les vrais citadins, qui font la masse sédentaire, jouissent de l'indépendance et des lumières qu'assure un grand commerce; le gouvernement saxon, dans son propre intérêt, est obligé de leur tenir moins tendues ces lisières légales dont les gouvernemens germaniques sont tous si bien pourvus; il leur souffre des libertés que je n'avais vues nulle part aussi amples. La presse, le théâtre, les assemblées, ne sont point en principe affranchis de la censure ou de la police; mais quand on arrive à Leipzig, en sortant de Prusse et pour rentrer en Prusse, à parcourir seulement les rues, à lire les titres des livres affichés, à regarder les caricatures, à entendre causer tout haut, on serait tenté de croire qu'il n'y a ni police, ni censure. Cette puissante librairie, qui couvre l'Allemagne de ses œuvres, ne laisse pas de donner toujours des inquiétudes sérieuses aux maîtres du petit état qu'elle enrichit. C'est l'atelier d'où partent et se répandent ces idées qui remuent sans cesse, pour le plus grand ennui des cabinets : l'effervescence de la production

intellectuelle bouillonne là comme dans un foyer; mais gêner cette fabrication, éteindre ce foyer, ce serait blesser la monarchie saxonne au cœur, et lui supprimer une grosse branche de son budget; la Saxe sans Leipzig, ce n'est plus que Dresde, une belle ville morte; on tolère donc beaucoup, on fait la part du feu. Les marchands de Leipzig ne sont pas après tout de bien terribles démagogues; ils ne gardent pas même vis-à-vis du trône cette raideur bourgeoise qui se montre parfois en Hollande, et, chez les plus fermes, on sent encore un peu de cette humilité invétérée qui saisit l'Allemand en face de son seigneur. Ils ont seulement pour se relever un trait qui les distingue, un amour de la constitution nationale plus expressif peut-être qu'il ne l'est partout ailleurs dans l'Allemagne constitutionnelle; puis ils désirent vivement mériter aussi comme citoyens ce véritable respect dont l'Allemagne savante et libérale entoure leur industrie; puis enfin les nécessités même de cette industrie fameuse les mettent en rapport avec tous les agens de la pensée ou de l'opinion, et c'est un terrible entourage, ce sont de dangereux auxiliaires que le pouvoir surveille avec dépit, qu'il brise en un moment d'humeur ou d'effroi, sans jamais réussir à les empêcher de revivre toujours, et toujours menaçans.

Je veux surtout parler du *litterat*. Dans la population flottante de Leipzig, le type original, ce n'est pas l'étudiant bavarois ou saxon, ce n'est pas l'Oriental qui vient pour la foire du fond de l'Arménie, le Juif de Pologne, le Russe d'Arkhangel ou d'Astrakhan, c'est le *litterat*. Le *litterat* ne saurait exister qu'à Leipzig; toute manufacture produit autour d'elle une classe sociale appropriée à son service; elle réduit l'homme à l'état d'instrument et le façonne suivant ses besoins; l'ouvrage appelle et crée l'ouvrier. Le *litterat* est donc le produit de la grande manufacture des libraires. Il y a cent trente libraires dans cette ville de quarante mille ames, et le catalogue annuel de leurs publications prouve assez leur activité. Ces publications ne sont pas toutes, bien entendu, des œuvres originales, des œuvres de goût, d'esprit et de génie, des œuvres d'intelligence; le travail intellectuel, surtout quand il est forcé, quand il est entreprise vénale et commerciale, se transforme vite en travail mécanique. Il faut cependant encore des artisans pour que la machine fonctionne. On a besoin de réimpressions, d'annotations, de corrections, de traductions; tout cela n'est qu'un labeur matériel, une tâche ingrate et servile nécessairement mal rétribuée, parce que le bas prix du salaire permet de vendre la marchandise à meilleur compte, parce que le peu de capacité qui suffit à gagner cet infime salaire amène trop facilement de nouveaux concurrens pour le disputer et le prendre au rabais. Ce travailleur au rabais, ce serf des industries de la pensée, correcteur, annotateur ou traducteur à gages, on l'appelle un *litterat*. Il n'est pas d'histoire plus triste et plus amère que celle du

pauvre *litterat* de Leipzig, cet enfant déshérité de la grande famille des gens de lettres, si opulente ailleurs. C'est d'ordinaire le fils d'un maître d'école de campagne qui en possède cinq ou six autres; il a reçu au village cette instruction classique dont l'Allemagne est si prodigue; il n'est plus bon à la terre, il est un demi-savant; on l'envoie à l'université de compagnie avec le hasard et la misère; il a quelque seize ou dix-huit ans; il faut déjà qu'il travaille pour vivre au lieu de travailler pour étudier; tout au plus arrive-t-il à gagner ce titre de docteur dont la conquête est maintenant chose si vulgaire; quelquefois même il le prend et le porte sans pouvoir en justifier; il est docteur de par sa maigre mine et ses doigts tachés d'encre; il n'entrera jamais dans un corps universitaire; il ne saurait passer par la route difficile, par la porte étroite du *privat-docent;* son savoir, son existence, tout est au jour le jour, et il ne peut s'aventurer dans ces ambitieuses pensées d'un long avenir. Il tombe ainsi dans les mains du libraire qui le traite en corvéable, et sous le poids de cette fastidieuse besogne, sans laquelle manquerait le pain du jour, il assiste lentement au dépérissement de lui-même.

La jeunesse pourtant ne s'éteint pas ainsi sans lutte et sans secousse, elle n'accepte pas si vite une si froide mort. Cette nature qui se consume dans les basses fonctions d'un manœuvre, elle était peut-être ardente et caractérisée; elle s'opiniâtre à vouloir vivre. La journée allemande est bien longue; elle n'est jamais coupée de cette façon dont le caprice nous coupe la nôtre; une fois sa nourriture gagnée, le *litterat* trouve encore du temps pour redevenir son maître et laisser le champ libre à sa pensée. A quoi va-t-il employer ces quelques heures bienfaisantes? Il n'a ni études positives ni méditations assidues; quand il descend au fond de lui-même, il y trouve des instincts et des sentimens plutôt que des idées claires; il veut le bien de tous avec cette noble passion d'une ame qui n'est pas flétrie; il ressent les misères du siècle avec cette involontaire aigreur des infortunés; comment dire tout cela, comment se dire lui-même? car c'est là le grand bonheur, le vrai soulagement pour cet esprit toujours occupé à copier ou à traduire les autres. Le *litterat* fait des pamphlets, c'est sa seule récréation, des pamphlets gros ou petits, philosophiques ou politiques, en vers ou en prose; il est tout pénétré des impressions générales sous lesquelles passe le monde; son métier même est d'en multiplier les échos par une reproduction quotidienne; il faut qu'il fasse plus de bruit s'il prétend qu'on l'entende : aussi le voit-on s'élancer toujours à l'avant-garde du mouvement social et combattre en éclaireur, plus souvent même en aventurier. Il y a là toute une nuée de journalistes prêts à éclore au premier jour où l'Allemagne aura la liberté de la presse; il y a là bien certainement en germe cette armée de publicistes qui sortit de terre comme

par un coup de baguette après 89; publicistes de tous les étages, Desmoulins et Prudhomme, mais aussi peut-être Hébert et Marat. Je n'hésite pas à dire que cette révolution sérieuse et profonde qui s'accomplit dans l'Allemagne du présent n'a nulle part de plus périlleux appui, de soldats dont elle doive se garder davantage, tant ils dépasseraient le but ou par violence ou par ignorance. Qu'on les plaigne pourtant plutôt que de les condamner; qu'on leur facilite l'accès d'une existence meilleure; qu'on donne un débouché légitime aux intelligences trop vives pour cet esclavage du libraire; qu'on leur pardonne surtout leurs emportemens, leurs aveugles théories, leur jactance de communisme et d'athéisme. Ce sont des enfans qui souffrent et se plaignent sans même connaître le mal qui les blesse; ce sont les victimes impatientes d'une indigence sans remède et sans distraction. Le cœur se serre à la pensée de cette douloureuse pauvreté qui n'a jamais les gaietés de l'espérance; on ne l'imaginerait pas tout entière. Chassés de Leipzig après l'événement du 12 août, la plupart n'avaient pas l'argent d'une journée de route; ils allaient de boutique en boutique offrir à perte leurs manuscrits, et j'en sais un qui, jeté provisoirement en prison, resta sept jours de trop sous les verrous, parce qu'il n'avait personne à qui emprunter deux ou trois écus pour payer les frais de conciergerie.

Le ministère saxon déployait alors la plus excessive rigueur contre ces malheureux ouvriers de la presse, il les accusait hautement des tumultes de cette nuit de meurtres qui lui donnait maintenant tant d'embarras; il ne se trompait pas tout-à-fait. On n'oubliera de longtemps en Allemagne cette sanglante histoire, et je n'ai pas besoin d'en rappeler ici les détails. On n'ignore point non plus les antécédens et les causes secrètes de cette soudaine échauffourée. La maison royale de Saxe est catholique, et le prince Jean, frère du roi, l'héritier présomptif de la couronne, compte partout pour adversaire déclaré de la liberté de conscience; on l'annonce comme le champion du principe d'autorité en matière religieuse. Il ne pense pas sans doute à violenter un peuple protestant au nom de l'autorité catholique; mais on lui reproche de servir avec passion dans le protestantisme ce parti de la lettre morte et du dogme immuable qui veut s'imposer au protestantisme lui-même, dont l'essence le repousse. Ce parti ne sera jamais le plus fort en Saxe, et lorsque le cabinet de Dresde se prononça contre les *Amis de la Lumière*, lorsqu'il publia sa déclaration du 17 juillet contre leurs assemblées, l'indignation publique s'exalta vivement; elle remonta jusqu'au prince Jean, et lui imputa le tort de ces mesures réactionnaires comme un grief personnel. Mille bruits fâcheux circulèrent; on parla de menées jésuitiques, on supposa plus ou moins gratuitement que le futur souverain allait envoyer son fils à Bologne étudier sous les révérends pères; on redoubla de bonne volonté pour les *nouveaux catholiques*,

minorité d'une autre minorité, puisque les coreligionnaires de la famille royale ne sont dans le pays qu'au nombre de trente mille. Leipzig s'arma de toutes les défiances protestantes, de tout l'entêtement du vieux génie saxon, de toutes les colères de ses lettrés philosophes, qui voyaient se dresser devant eux je ne sais quel fantôme d'obscurantisme.

Lorsque le prince arriva, suivant l'usage annuel, pour passer la revue des gardes communales, les enfans des rues disaient, depuis deux jours, qu'il serait sifflé. Pareille violation de la majesté du sang royal, c'était une énormité sans exemple; on l'avait pourtant exprès concertée; le mot était donné, et les bourgeois eux-mêmes se promettaient à l'avance de manquer au *vivat* de rigueur. Il n'y avait que les honnêtes magistrats de la ville qui eussent voulu tout ignorer. Ils perdirent bel et bien la tête au milieu de la bagarre, moins occupés d'arrêter le trouble que d'empêcher le prince de s'en apercevoir. Un jeune officier commanda le feu par hasard, des innocens tombèrent, Leipzig fut en insurrection, et le frère du roi, presque chassé, partit à la hâte et sans bruit. Le moment dut être curieux; il est certes très significatif pour l'instruction des puissances allemandes qui seraient moins affermies que le gouvernement saxon ou commettraient des violences plus délibérées. A peine quelques coups de fusil tirés, à peine quelques victimes frappées, pour une minute de violence illégale, toute la population se souleva, moins indignée du malheur même que de l'oppression brutale dont il paraissait l'indice. On n'eût point dit une émeute, mais une révolution. Tout fut organisé, tout fut prêt en un clin d'œil; les étudians prirent des armes et se joignirent aux gardes communales pour maintenir l'ordre en dirigeant le mouvement; les soldats furent enfermés dans leurs casernes, les magistrats s'effacèrent ou remirent l'autorité municipale aux délégués populaires, le peuple eut ses chefs, ses favoris, et le gouvernement de Leipzig fut pendant deux ou trois jours aux mains de l'un d'entre eux, de Robert Blum; enfin on adressa au roi une pétition solennelle pour demander le renvoi des troupes, et une enquête judiciaire contre les auteurs de l'attentat. La foule courroucée ne craignait pas d'élever l'accusation jusqu'au prince Jean, et s'obstinait à croire qu'il avait autorisé le feu pour venger ses injures. La poésie parlait comme la foule. Freiligrath faisait apparaître la nuit de la Saint-Barthélemy dans une sombre chanson qui courait manuscrite, et dont chaque couplet se terminait par ce refrain funèbre : « Me voici, « moi, la nuit de la Saint-Barthélemy! mon pied est sanglant, ma tête « est enveloppée de voiles; un prince en Allemagne m'a fêtée cette année « douze jours trop tôt. »

Une crise si violente ne devait certainement pas durer. Le roi reçut très mal la députation qui lui portait une adresse énergique; il déclara que la bourgeoisie de Leipzig n'avait plus sa confiance; les étudians

furent congédiés un mois avant les vacances ordinaires; le roi de Bavière interdit à ses sujets la fréquentation de l'université; la commission d'enquête dirigea son instruction bien moins contre les meurtriers que contre les émeutiers; l'officier que l'on voulait poursuivre devant la justice criminelle ne se vit pas même traduit devant la justice militaire, et continua son service à Leipzig. La seule satisfaction que l'on s'appliquât à donner aux ressentimens de l'opinion publique, ce fut de lui prouver que la volonté du prince Jean n'avait été pour rien dans la catastrophe, et il sembla que le but unique des commissaires eût été simplement d'écarter d'une auguste tête cette impopularité nouvelle. Vint enfin la résipiscence des bourgeois eux-mêmes, et, pour conjurer toutes les tracasseries qui les menaçaient, ils se confondirent en protestations de dévouement; leur première supplique était moins humble que menaçante; ils en firent une seconde où certes l'humilité ne manquait point. Je trouvai là d'ailleurs un trait curieux de naturel : la plupart étaient vraiment et filialement affligés du déplaisir royal, et croyaient faire acte d'indépendance en persistant à se déclarer fidèles sujets malgré le doute injurieux que le monarque affectait pour leur loyauté.

Cette loyauté débonnaire n'allait pas cependant jusqu'à l'oubli complet de leurs droits ou de leurs devoirs : ils voulaient toujours se comporter en libres citoyens d'un état constitutionnel, et de moment en moment il arrivait quelque soubresaut dans leur humeur, qui ne demeurait pas au fond des plus pacifiques. On témoignait dans la société toute espèce de froideur envers les officiers; des marchands refusaient de vendre aux soldats, et les renvoyaient de leurs boutiques; un bataillon de la garde communale, complimenté par circulaire ministérielle pour sa bonne conduite pendant la soirée du 12 août, repoussait officiellement ces éloges qui le rendaient suspect. Des deux conseils qui gouvernent à peu près toutes les municipalités allemandes, le plus nombreux, le plus populaire (*Stadtverordnete*) blâmait énergiquement la mollesse du sénat (*Stadtrath*), et pétitionnait en son particulier pour ne point s'abaisser avec lui. On voulait même féliciter solennellement un des membres qui n'avait point signé la dernière adresse, tout d'un coup désavouée par le cri public. On en provoquait une d'un bien autre goût : on prétendait exprimer à Robert Blum la reconnaissance générale qu'on lui gardait pour les bons offices de son éphémère royauté.

Cette importance de Robert Blum prouvait assez l'excitation toute nouvelle du sentiment public; ce n'était pas dans des circonstances ordinaires que la bourgeoisie allemande, toujours un peu gourmée dans sa modestie, eût subi si volontiers un ascendant par trop plébéien. La seule histoire de ce tribun improvisé témoignait clairement de cette révolution qui pénètre jusqu'aux dernières classes de la société germanique :

c'était un pauvre ouvrier, qui, de métier en métier, de misères en misères, avec une inébranlable patience, avec une intelligence droite et nerveuse, avait assez appris pour arriver à une position meilleure; il était depuis quelque temps caissier du théâtre de Leipzig, et il avait acheté une petite maison qui lui donnait droit de cité. A travers tous les apprentissages manqués de sa jeunesse, il avait beaucoup lu, quelquefois écrit, toujours observé; il était ainsi devenu supérieur à son entourage ordinaire, et bon à monter plus haut. Le flot du moment le portait; il en est toujours ainsi lorsque la vie publique devient chose réelle; le vent qui pousse ou remue la société entr'ouvre les profondeurs qui cachaient des hommes, et ils apparaissent à la surface. Robert Blum avait le don de la parole, et par un heureux accord il était à la fois puissant et raisonnable. Ayant opiniâtrément lutté contre la mauvaise fortune pour asseoir enfin son existence, ayant à peu près réussi selon ses vœux et par son seul courage, il ne donnait pas dans les chimères, et s'occupait peu d'abstractions sociales. C'était un orateur de carrefour qui faisait de la politique positive. Leipzig était peut-être la ville d'Allemagne qui convenait le mieux au développement de cette singulière nature. Depuis qu'aux journées d'août les magistrats avaient eux-mêmes appelé Robert Blum sur le balcon de l'hôtel-de-ville pour qu'il haranguât la multitude à leur place, son autorité avait toujours grandi, et l'on saluait partout sa présence avec respect. Il était l'ame de ces assemblées qui depuis deux mois tenaient tout le monde en haleine, et, quand on voyait sa lourde personne s'installer carrément dans quelque tribune de rencontre, il y avait aussitôt pour lui plus de silence et d'attention que pour aucun autre, fût-ce un professeur. Je le trouvai justement dans une de ces réunions populaires. Il s'agissait de protester contre le rapport publié par les ministres sur les événemens du 12 août. La scène m'intéressa vivement; on y sentait tout de suite le bon ordre et la bonne foi. Quinze cents personnes convoquées dans la grande salle de l'hôtel de Pologne écoutaient, applaudissaient ou désapprouvaient, sans tumulte et sans distraction, avec une sorte de gravité passionnée. Il me semble encore avoir devant les yeux un honnête marchand, d'âge déjà mûr, qui, au souvenir sans cesse rappelé de la nuit fatale, serrait les poings, et murmurait à côté de moi d'une voix entrecoupée : C'en est trop, c'en est trop! *Zu hart! zu hart!*

C'est aujourd'hui là vraiment le cri de l'Allemagne, non pas un cri de colère aveugle, mais la parole vibrante et résolue d'une volonté de sang-froid. On l'entend de toutes parts dans cet éveil universel de la pensée politique, et, si elle résonnait à Leipzig plus haut qu'ailleurs, c'est qu'il était moins facile d'en étouffer le bruit au milieu des circonstances que j'ai racontées. Je me promenais dans les rues encore encombrées des

boutiques de la foire; à toutes les vitres des libraires pendaient de ces images significatives qui sont comme les flèches volantes de l'opinion. La caricature péchait quelquefois par le goût, elle se relevait bien par l'intention, et j'admirais cette liberté presque anglaise avec laquelle l'intention s'étalait. Il n'y avait guère qu'un sujet, le contraste du présent tel qu'on le subit, de l'avenir tel qu'on le désire : un pauvre diable étranglé entre deux portes, la bouche cadenassée, ou bien encore une chambre législative, dont le président bâillonné imposait silence à grands coups de sonnette aux orateurs bâillonnés qui le troublaient seulement de leurs gestes; en face et comme par représailles, une assemblée nationale délibérant en paix, tandis qu'à ses portes se presse une foule enthousiaste. J'allais au théâtre, j'y saisissais le même esprit perçant à chaque pièce nouvelle, et toute cette société, venue des quatre coins de l'Allemagne, était si bien dominée par les mêmes espérances, que pas une allusion n'échappait. Un soir, je ne sais quel chanteur de chansonnettes débitait d'assez jolis couplets brodés sur quelque vieille maxime; tout d'un coup sa voix s'affermit et devient grave, il n'y a plus ni folie ni naïveté qui tienne; le vaudeville jette en passant une verte leçon aux peuples et aux princes : « Que les peuples ne se fient pas trop à la bonhomie des princes; que les princes ne se fient pas trop à la bonhomie des peuples! » On applaudit à tout rompre. C'était encore le mot de mon voisin de l'hôtel de Pologne : *Zu hart! zu hart!* C'était une de ces notes sérieuses que Béranger laissait tomber parmi ses plus gais refrains, lorsque sa muse fabriquait de la poudre pour les vieux fusils qui abattirent un trône.

*****

LES

FEMMES DU CAIRE

SCÈNES DE LA VIE ÉGYPTIENNE.

I. — LES FEMMES VOILÉES.

Le Caire est la ville du Levant où les femmes sont encore le plus hermétiquement voilées. A Constantinople, à Smyrne, une gaze blanche ou noire laisse quelquefois deviner les traits des belles musulmanes, et les édits les plus rigoureux parviennent rarement à leur faire épaissir ce frêle tissu. Ce sont des nonnes gracieuses et coquettes, qui, se consacrant à un seul époux, ne sont pas fâchées toutefois de donner des regrets au monde. Mais l'Égypte, grave et pieuse, est toujours le pays des énigmes et des mystères; la beauté s'y entoure comme autrefois de voiles et de bandelettes, et cette morne attitude décourage aisément l'Européen frivole. Il abandonne le Caire après huit jours, et se hâte d'aller vers les cataractes du Nil chercher d'autres déceptions que lui réserve la science, et dont il ne conviendra jamais.

La patience était la plus grande vertu des initiés antiques. Pourquoi passer si vite? Arrêtons-nous, et cherchons à soulever un coin du voile austère de la déesse de Saïs. D'ailleurs, n'est-il pas encourageant de voir qu'en des pays où les femmes passent pour être prisonnières, les bazars,

les rues et les jardins nous les présentent par milliers, marchant seules à l'aventure, ou deux ensemble, ou accompagnées d'un enfant? Réellement, les Européennes n'ont pas autant de liberté : les femmes de distinction sortent, il est vrai, juchées sur des ânes et dans une position inaccessible; mais, chez nous, les femmes du même rang ne sortent guère qu'en voiture. Reste le voile, — qui peut-être n'établit pas une barrière aussi farouche que l'on croit.

Parmi les riches costumes arabes et turcs que la réforme épargne, l'habit mystérieux des femmes donne à la foule qui remplit les rues l'aspect joyeux d'un bal masqué; la teinte des dominos varie seulement du bleu au noir. Les grandes dames voilent leur taille sous le *habbarah* de taffetas léger, tandis que les femmes du peuple se drapent gracieusement dans une simple tunique bleue de laine ou de coton (*khamiss*), comme des statues antiques. L'imagination trouve son compte à cet incognito des visages féminins, qui ne s'étend pas à tous leurs charmes. De belles mains ornées de bagues talismaniques et de bracelets d'argent, quelquefois des bras de marbre pâle s'échappant tout entiers de leurs larges manches relevées au-dessus de l'épaule, des pieds nus chargés d'anneaux que la babouche abandonne à chaque pas et dont les chevilles résonnent d'un bruit argentin, voilà ce qu'il est permis d'admirer, de deviner, de surprendre, sans que la foule s'en inquiète ou que la femme elle-même semble le remarquer. Parfois les plis flottans du voile quadrillé de blanc et de bleu qui couvre la tête et les épaules se dérangent un peu, et l'éclaircie qui se manifeste entre ce vêtement et le masque allongé qu'on appelle *borghot* laisse voir une tempe gracieuse où des cheveux bruns se tortillent en boucles serrées, comme dans les bustes de Cléopâtre,— une oreille petite et ferme secouant sur le cou et la joue des grappes de sequins d'or ou quelque plaque ouvragée de turquoises et de filigrane d'argent. Alors on sent le besoin d'interroger les yeux de l'Égyptienne voilée, et c'est là le plus dangereux. Le masque est composé d'une pièce de crin noir étroite et longue qui descend de la tête aux pieds, et percée de deux trous comme la cagoule d'un pénitent; quelques annelets brillans sont enfilés dans l'intervalle qui joint le front à la barbe du masque, et c'est derrière ce rempart que des yeux ardens vous attendent, armés de toutes les séductions qu'ils peuvent emprunter à l'art. Le sourcil, l'orbite de l'œil, la paupière même, en dedans des cils, sont avivés par la teinture, et il est impossible de mieux faire valoir le peu de sa personne qu'une femme a le droit de faire voir ici.

Je n'avais pas compris tout d'abord ce qu'a d'attrayant ce mystère dont s'enveloppe la plus intéressante moitié du peuple d'Orient, mais quelques jours ont suffi pour m'apprendre qu'une femme qui se sent remarquée trouve généralement le moyen de se laisser voir, si elle est

belle. Celles qui ne le sont pas savent mieux maintenir leurs voiles, et l'on ne peut leur en vouloir. C'est bien là le pays des rêves et de l'illusion! La laideur est cachée comme un crime, et l'on peut toujours entrevoir quelque chose de ce qui est forme, grace, jeunesse et beauté.

La ville elle-même, comme ses habitantes, ne dévoile que peu à peu ses retraites les plus ombragées, ses intérieurs les plus charmans. Le soir de mon arrivée au Caire, j'étais mortellement triste et découragé. En quelques heures de promenade sur un âne et avec la compagnie d'un drogman, j'étais parvenu à me démontrer que j'allais passer là les six mois les plus ennuyeux de ma vie, et tout cependant était arrangé d'avance pour que je n'y pusse rester un jour de moins. Quoi! c'est là, me disais-je, la ville des *Mille et une Nuits,* la capitale des califes fatimites et des soudans?... Et je me plongeais dans l'inextricable réseau des rues étroites et poudreuses, à travers la foule en haillons, l'encombrement des chiens, des chameaux et des ânes, — aux approches du soir dont l'ombre descend vite, grace à la poussière qui ternit le ciel et à la hauteur des maisons.

Qu'espérer de ce labyrinthe confus, grand peut-être comme Paris ou Rome, de ces palais et de ces mosquées que l'on compte par milliers? Tout cela a été splendide et merveilleux sans doute, mais trente générations y ont passé; partout la pierre croule, et le bois pourrit. Il semble qu'on voyage en rêve dans une cité du passé, habitée par des fantômes qui la peuplent sans l'animer. Chaque quartier entouré de murs à créneaux, fermé de lourdes portes comme au moyen-âge, conserve encore la physionomie qu'il avait sans doute à l'époque de Saladin; de longs passages voûtés conduisent çà et là d'une rue à l'autre, plus souvent on s'engage dans une voie sans issue; il faut revenir. Peu à peu tout se ferme, les cafés seuls sont éclairés encore, et les fumeurs assis sur des cages de palmier, aux vagues lueurs de veilleuses nageant dans l'huile, écoutent quelque longue histoire débitée d'un ton nasillard. Cependant les *moucharabys* s'éclairent : ce sont des grilles de bois, curieusement travaillées et découpées, qui s'avancent sur la rue et font office de fenêtres; la lumière qui les traverse ne suffit pas à guider la marche du passant, d'autant plus que bientôt arrive l'heure du couvre-feu; chacun se munit d'une lanterne, et l'on ne rencontre guère dehors que des Européens ou des soldats faisant la ronde.

Pour moi, je ne voyais plus trop ce que j'aurais fait dans les rues passé cette heure, c'est-à-dire dix heures du soir, et je m'étais couché fort tristement, me disant qu'il en serait sans doute ainsi tous les jours, et désespérant des plaisirs de cette capitale déchue. Mon premier sommeil se croisait d'une manière inexplicable avec les sons vagues d'une cornemuse et d'une viole enrouée, qui agaçaient sensiblement mes nerfs. Cette musique obstinée répétait toujours sur divers tons la même

phrase mélodique, qui réveillait en moi l'idée d'un vieux noël bourguignon ou provençal. Cela appartenait-il au songe ou à la vie? Mon esprit hésita quelque temps avant de s'éveiller tout-à-fait. Il me semblait qu'on me portait en terre d'une manière à la fois grave et burlesque, avec des chantres de paroisse, et des buveurs couronnés de pampre; une sorte de gaieté patriarcale et de tristesse mythologique mélangeait ses impressions dans cet étrange concert, où de lamentables chants d'église formaient la basse d'un air bouffon propre à marquer les pas d'une danse de corybantes. Le bruit se rapprochant et grandissant de plus en plus, je m'étais levé tout engourdi encore, et une grande lumière, pénétrant le treillage extérieur de ma fenêtre, m'apprit enfin qu'il s'agissait d'un spectacle tout matériel. Cependant ce que j'avais cru rêver se réalisait en partie; des hommes presque nus, couronnés comme des lutteurs antiques, combattaient au milieu de la foule avec des épées et des boucliers, mais ils se bornaient à frapper le cuivre avec l'acier en suivant le rhythme de la musique, et, se remettant en route, recommençaient plus loin le même simulacre de lutte. De nombreuses torches et des pyramides de bougies portées par des enfans éclairaient brillamment la marche et guidaient un long cortége d'hommes et de femmes, dont je ne pus distinguer tous les détails. Quelque chose comme un fantôme rouge portant une couronne de pierreries avançait lentement entre deux matrones au maintien grave, et un groupe confus de femmes en vêtemens bleus fermait la marche en poussant à chaque station un gloussement criard du plus singulier effet.

C'était un mariage, il n'y avait plus à s'y tromper. J'avais vu à Paris, dans les planches gravées du citoyen Cassas, un tableau complet de ces cérémonies; mais ce que je venais d'apercevoir à travers les dentelures de la fenêtre ne suffisait pas à éteindre ma curiosité, et je voulus, quoi qu'il arrivât, rattraper le cortége et l'observer plus à loisir. Mon drogman Abdallah, à qui je communiquai cette idée, fit semblant de frémir de ma hardiesse, se souciant peu de courir les rues au milieu de la nuit, et me parla du danger d'être assassiné ou battu. Heureusement j'avais acheté un de ces manteaux de poil de chameau nommés *machallah* qui couvrent un homme des épaules aux pieds; avec ma barbe déjà longue et un mouchoir tordu autour de la tête, le déguisement était complet.

II. — UNE NOCE AUX FLAMBEAUX.

La difficulté fut de rattraper le cortége, qui s'était perdu dans le labyrinthe des rues et des impasses. Le drogman avait allumé une lanterne de papier, et nous courions au hasard, guidés ou trompés de temps en temps par quelques sons lointains de cornemuse ou par des éclats de lumière reflétés aux angles des carrefours. Enfin nous attei-

gnons la porte d'un quartier différent du nôtre; les maisons s'éclairent, les chiens hurlent, et nous voilà dans une longue rue toute flamboyante et retentissante, garnie de monde jusque sur les maisons.

Le cortége avançait fort lentement, au son mélancolique d'instrumens imitant le bruit obstiné d'une porte qui grince ou d'un chariot qui essaie des roues neuves. Les coupables de ce vacarme marchaient au nombre d'une vingtaine, entourés d'hommes qui portaient des lances à feu. Ensuite venaient des enfans chargés d'énormes candélabres, dont les bougies jetaient partout une vive clarté. Les lutteurs continuaient à s'escrimer pendant les nombreuses haltes du cortége; quelques-uns, montés sur des échasses et coiffés de plumes, s'attaquaient avec de longs bâtons; plus loin, des jeunes gens portaient des drapeaux et des hampes surmontés d'emblèmes et d'attributs dorés, comme on en voit dans les triomphes romains; d'autres promenaient de petits arbres décorés de guirlandes et de couronnes, resplendissans en outre de bougies allumées et de lames de clinquant, comme des arbres de Noël. De larges plaques de cuivre doré, élevées sur des perches et couvertes d'ornemens repoussés et d'inscriptions, reflétaient çà et là l'éclat des lumières. Ensuite marchaient les chanteuses (*oualems*) et les danseuses (*ghavasies*), vêtues de robes de soie rayées, avec leur tarbouch à calotte dorée et leurs longues tresses ruisselantes de sequins. Quelques-unes avaient le nez percé de longs anneaux, et montraient leurs visages fardés de rouge et de bleu, tandis que d'autres, quoique chantant et dansant, restaient soigneusement voilées. Elles s'accompagnaient en général de cymbales, de castagnettes et de tambours de basque. Deux longues files d'esclaves marchaient ensuite, portant des coffres et des corbeilles où brillaient les présens faits à la mariée par son époux et par sa famille; puis le cortége des invités, les femmes au milieu, soigneusement drapées de leurs longues mantilles noires et voilées de masques blancs, comme des personnes de qualité, les hommes richement vêtus, car ce jour-là, me disait le drogman, les simples *fellahs* eux-mêmes savent se procurer des vêtemens convenables. Enfin, au milieu d'une éblouissante clarté de torches, de candélabres et de pots-à-feu, s'avançait lentement le fantôme rouge que j'avais entrevu déjà, c'est-à-dire la nouvelle épouse (*el arouss*), entièrement voilée d'un long cachemire dont les palmes tombaient à ses pieds, et dont l'étoffe assez légère permettait sans doute qu'elle pût voir sans être vue. Rien n'est étrange comme cette longue figure qui s'avance sous son voile à plis droits, grandie encore par une sorte de diadème pyramidal éclatant de pierreries. Deux matrones vêtues de noir la soutiennent sous les coudes, de façon qu'elle a l'air de glisser lentement sur le sol; quatre esclaves tendent sur sa tête un dais de pourpre, et d'autres accompagnent sa marche avec le bruit des cymbales et des tympanons.

Cependant une halte nouvelle s'est faite au moment où j'admirais cet appareil, et des enfans ont distribué des siéges pour que l'épouse et ses parens pussent se reposer. Les *oualems*, revenant sur leurs pas, ont fait entendre des improvisations et des chœurs accompagnés de musique et de danses, et tous les assistans répètent quelques passages de leurs chants. Quant à moi, qui dans ce moment-là me trouvais en vue, j'ouvrais la bouche comme les autres, imitant autant que possible les *eleyson* ou les *amen* qui servent de *répons* aux couplets les plus profanes; mais un danger plus grand menaçait mon incognito. Je n'avais pas fait attention que depuis quelques momens des esclaves parcouraient la foule en versant un liquide clair dans de petites tasses qu'ils distribuaient à mesure. Un grand Turc vêtu de rouge, et qui probablement faisait partie de la famille, présidait à la distribution et recevait les remerciemens des buveurs. Il n'était plus qu'à deux pas de moi, et je n'avais nulle idée du salut qu'il fallait lui faire. Heureusement j'eus le temps d'observer tous les mouvemens de mes voisins, et, quand ce fut mon tour, je pris la tasse de la main gauche et m'inclinai en portant ma main droite sur le cœur, puis sur le front, et enfin sur la bouche. Ces mouvemens sont faciles, et cependant il faut prendre garde d'en intervertir l'ordre ou de ne point les reproduire avec aisance. J'avais dès ce moment le droit d'avaler le contenu de la tasse; mais là ma surprise fut grande. C'était de l'eau-de-vie, ou plutôt une sorte d'anisette. Comment comprendre que des mahométans fassent distribuer de telles liqueurs à leurs noces? Je ne m'étais, dans le fait, attendu qu'à une limonade ou à un sorbet. Il était cependant facile de voir que les almées, les musiciens et baladins du cortége avaient plus d'une fois pris part à ces distributions.

Enfin la mariée se leva et reprit sa marche; les femmes fellahs, vêtues de bleu, se remirent en foule à sa suite avec leurs gloussemens sauvages, et le cortége continua sa promenade nocturne jusqu'à la maison des nouveaux époux.

Satisfait d'avoir figuré comme un véritable habitant du Caire et de m'être assez bien comporté à cette cérémonie, je fis un signe pour appeler mon drogman, qui était allé un peu plus loin se remettre sur le passage des distributeurs d'eau-de-vie; mais il n'était pas pressé de rentrer, et prenait goût à la fête. — Suivons-les dans la maison, me dit-il tout bas. — Mais que répondrai-je si l'on me parle? — Vous direz seulement : *Tayeb!* c'est une réponse à tout. Et d'ailleurs je suis là pour détourner la conversation.

Je savais déjà qu'en Égypte *tayeb* était le fond de la langue. C'est un mot qui, selon l'intonation qu'on y apporte, signifie toute sorte de choses; on ne peut toutefois le comparer au *goddam* des Anglais, à moins que ce ne soit pour marquer la différence qu'il y a entre un peuple certainement fort poli et une nation tout au plus policée. Le

mot *tayeb* veut dire tour à tour : *Très bien*, ou *voilà qui va bien*, ou *cela est parfait*, ou *à votre service;* le ton et surtout le geste y ajoutent des nuances infinies. — Le moyen me paraissait beaucoup plus sûr que celui dont parle un voyageur célèbre, Belzoni, je crois. Il était entré dans une mosquée, déguisé admirablement et répétant tous les gestes qu'il voyait faire à ses voisins; mais, comme il ne pouvait répondre à une question qu'on lui adressait, son drogman dit aux curieux : « Il ne comprend pas, c'est un Turc anglais! »

Nous étions entrés par une porte ornée de fleurs et de feuillages dans une fort belle cour tout illuminée de lanternes de couleur. Les *moucharabys* découpaient leur frêle menuiserie sur le fond orange des appartemens éclairés et pleins de monde. Il fallut s'arrêter et prendre place sous les galeries intérieures. Les femmes seules montaient dans la maison, où elles quittaient leurs voiles, et l'on n'apercevait plus que la forme vague, les couleurs et le rayonnement de leurs costumes et de leurs bijoux, à travers les treillis de bois tourné.

Pendant que les dames se voyaient reçues et fêtées à l'intérieur par la nouvelle épouse et par les femmes des deux familles, le mari était descendu de son âne; vêtu d'un habit rouge et or, il recevait les complimens des hommes et les invitait à prendre place aux tables basses dressées en grand nombre dans les salles du rez-de-chaussée et chargées de plats disposés en pyramides. Il suffisait de se croiser les jambes à terre, de tirer à soi une assiette ou une tasse et de manger proprement avec ses doigts. Chacun du reste était le bienvenu. Je n'osai me risquer à prendre part au festin dans la crainte de manquer d'*usage*. D'ailleurs, la partie la plus brillante de la fête se passait dans la cour, où les danses se démenaient à grand bruit. Une troupe de danseurs nubiens exécutait des pas étranges autour d'un vaste cercle formé par les assistans; ils allaient et venaient guidés par une femme voilée et vêtue d'un manteau à larges raies, qui, tenant à la main un sabre recourbé, semblait tour à tour menacer les danseurs et les fuir. Pendant ce temps, les *oualems* ou almées accompagnaient la danse de leurs chants en frappant avec les doigts sur des tambours de terre cuite (*tarabouka*) qu'un de leurs bras tenait suspendus à la hauteur de l'oreille. L'orchestre, composé d'une foule d'instrumens bizarres, ne manquait pas de faire sa partie dans cet ensemble, et les assistans s'y joignaient en outre en battant la mesure avec les mains. Dans les intervalles des danses, on faisait circuler des rafraîchissemens, parmi lesquels il y en eut un que je n'avais pas prévu. Des esclaves noires, tenant en main de petits flacons d'argent, les secouaient çà et là sur la foule. C'était de l'eau parfumée, dont je ne reconnus la suave odeur de rose qu'en sentant ruisseler sur mes joues et sur ma barbe les gouttes lancées au hasard.

Cependant un des personnages les plus apparens de la noce s'était

avancé vers moi, et me dit quelques mots d'un air fort civil; je répondis par le victorieux *tayeb*, qui parut le satisfaire pleinement; il s'adressa à mes voisins, et je pus demander au drogman ce que cela voulait dire. «Il vous invite, me dit ce dernier, à monter dans sa maison pour voir l'épousée.» Sans nul doute, ma réponse avait été un assentiment; mais, comme après tout il ne s'agissait que d'une promenade de femmes hermétiquement voilées autour des salles remplies d'invités, je ne jugeai pas à propos de pousser plus loin l'aventure. Il est vrai que la mariée et ses amies se montrent alors avec les brillans costumes que dissimulait le voile noir qu'elles ont porté dans les rues; mais je n'étais pas encore assez sûr de la prononciation du mot *tayeb* pour me hasarder dans le sein des familles. Nous parvînmes, le drogman et moi, à regagner la porte extérieure, qui donnait sur la place de l'Esbekieh.

— C'est dommage, me dit le drogman, vous auriez vu ensuite le spectacle. — Comment? — Oui, la comédie. — Je pensai tout de suite à l'illustre *Caragueuz*, mais ce n'était pas cela. Caragueuz ne se produit que dans les fêtes religieuses; c'est un mythe, c'est un symbole de la plus haute gravité. Le spectacle en question devait se composer simplement de petites scènes comiques jouées par des hommes, et que l'on peut comparer à nos proverbes de société. Ceci est pour faire passer agréablement le reste de la nuit aux invités, pendant que les époux se retirent avec leurs parens dans la partie de la maison réservée aux femmes.

Il paraît que les fêtes de cette noce duraient déjà depuis huit jours. Le drogman m'apprit qu'il y avait eu le jour du contrat un sacrifice de moutons sur le seuil de la porte avant le passage de l'épousée; il parla aussi d'une autre cérémonie dans laquelle on brise une boule de sucrerie où sont enfermés deux pigeons; — on tire un augure du vol de ces oiseaux. Tous ces usages se rattachent probablement aux traditions de l'antiquité.

Je suis rentré tout ému de cette scène nocturne. Voilà, ce me semble, un peuple pour qui le mariage est une grande chose, et, bien que les détails de celui-là indiquassent quelque aisance chez les époux, il est certain que les pauvres gens eux-mêmes se marient avec presque autant d'éclat et de bruit. Ils n'ont pas à payer les musiciens, les bouffons et les danseurs, qui sont leurs amis, ou qui se font payer par la foule. Les costumes, on les leur prête; chaque assistant tient à la main sa bougie ou son flambeau, et le diadème de l'épouse n'est pas moins chargé de diamans et de rubis que celui de la fille d'un pacha. Où chercher ailleurs une égalité plus réelle? Cette jeune Égyptienne, qui n'est peut-être ni belle sous son voile ni riche sous ses diamans, a son jour de gloire où elle s'avance radieuse à travers la ville qui l'admire et lui fait cortége, étalant la pourpre et les joyaux d'une reine, mais inconnue à

tous, et mystérieuse sous son voile comme l'antique déesse du Nil. Un seul homme aura le secret de cette beauté ou de cette grace ignorée; un seul peut tout le jour poursuivre en paix son idéal, et se croire le favori d'une sultane ou d'une fée; le désappointement même laisse à couvert son amour-propre; — et d'ailleurs tout homme n'a-t-il pas le droit, dans cet heureux pays, de renouveler plus d'une fois cette journée de triomphe et d'illusion?

III. — LE DROGMAN ABDALLAH.

Mon drogman est un homme précieux, mais j'ai peur qu'il ne soit un trop noble serviteur pour un si petit seigneur que moi. C'est à Alexandrie, sur le pont du bateau à vapeur *le Léonidas*, qu'il m'était apparu dans toute sa gloire. Il avait accosté le navire avec une barque à ses ordres, ayant un petit noir pour porter sa longue pipe et un drogman plus jeune pour lui faire cortége. Une longue tunique blanche couvrait ses habits et faisait ressortir le ton de sa figure, où le sang nubien colorait un masque emprunté aux têtes de sphinx de l'Égypte : c'était sans doute le produit de deux races mélangées; de larges anneaux d'or pesaient à ses oreilles, et sa marche indolente dans ses longs vêtemens achevait d'en faire pour moi le portrait idéal d'un affranchi du bas-empire.

Il n'y avait pas d'Anglais parmi les passagers; notre homme, un peu contrarié, s'attache à moi faute de mieux. Nous débarquons; il loue quatre ânes pour lui, pour sa suite et pour moi, et me conduit tout droit à l'hôtel d'Angleterre, où l'on veut bien me recevoir moyennant soixante piastres par jour; quant à lui-même, il bornait ses prétentions à la moitié de cette somme, sur laquelle il se chargeait d'entretenir le second drogman et le petit noir.

Après avoir promené tout le jour cette escorte imposante, je m'avisai de l'inutilité du second drogman et même du petit garçon. Abdallah (c'est ainsi que s'appelait le personnage) ne vit aucune difficulté à remercier son jeune collègue; quant au petit noir, il le gardait à ses frais en réduisant d'ailleurs le total de ses propres honoraires à vingt piastres par jour, environ cinq francs.

Arrivés au Caire, les ânes nous portaient tout droit à l'hôtel anglais de la place de l'Esbekieh; j'arrête cette belle ardeur en apprenant que le séjour en était aux mêmes conditions qu'à celui d'Alexandrie. — Vous préférez donc aller à l'hôtel Waghorn dans le quartier franc? me dit l'honnête Abdallah. — Je préférerais un hôtel qui ne fût pas anglais.— — Eh bien! vous avez l'hôtel français de Domergue. — Allons-y. — Pardon, je veux bien vous y accompagner, mais je n'y resterai pas. — Pourquoi? — Parce que c'est un hôtel qui ne coûte par jour que quarante piastres; je ne puis aller là. — Mais j'irai très bien, moi. — Vous

êtes inconnu, moi je suis de la ville; je sers ordinairement messieurs les Anglais; j'ai mon rang à garder.

Je trouvais pourtant le prix de cet hôtel fort honnête encore dans un pays où tout est environ six fois moins cher qu'en France, et où la journée d'un homme se paie une piastre ou cinq sols de notre monnaie.

— Il y a, reprit Abdallah, un moyen d'arranger les choses. Vous logerez deux ou trois jours à l'hôtel Domergue, où j'irai vous voir comme ami; pendant ce temps-là, je vous louerai une maison dans la ville, et je pourrai ensuite y rester à votre service sans difficulté.

Il paraît qu'en effet beaucoup d'Européens louent des maisons au Caire pour peu qu'ils y séjournent, et, informé de cette circonstance, je donnai tout pouvoir à Abdallah.

L'hôtel Domergue est situé au fond d'une impasse qui donne dans la principale rue du quartier franc; c'est, après tout, un hôtel fort convenable et fort bien tenu. Les bâtimens entourent à l'intérieur une cour carrée peinte à la chaux, couverte d'un léger treillage où s'entrelace la vigne; un peintre français, très aimable, quoique un peu sourd, et plein de talent, quoique très fort sur le daguerréotype, a fait son atelier d'une galerie supérieure. Il y amène de temps en temps des marchandes d'oranges et de cannes à sucre de la ville qui veulent bien lui servir de *modèles*. Elles se décident sans difficulté à laisser étudier les formes des principales races de l'Égypte, mais la plupart tiennent à conserver leur figure voilée; c'est là le dernier refuge de la pudeur orientale.

L'hôtel français possède en outre un jardin assez agréable; sa table d'hôte lutte avec bonheur contre la difficulté de varier les mets européens dans une ville où manquent le bœuf et le veau. C'est cette circonstance qui explique surtout la cherté des hôtels anglais, dans lesquels la cuisine se fait avec des conserves de viandes et de légumes, comme sur les vaisseaux. L'Anglais, en quelque pays qu'il soit, ne change jamais son ordinaire de *roastbeef*, de pommes de terre, et de porter ou d'ale.

Je rencontrai à la table d'hôte un colonel, un évêque *in partibus*, des peintres, une maîtresse de langues et deux Indiens de Bombay, dont l'un servait de gouverneur à l'autre. Il paraît que la cuisine toute méridionale de l'hôte leur semblait fade, car ils tirèrent de leur poche des flacons d'argent contenant un poivre et une moutarde à leur usage dont ils saupoudraient tous leurs mets. Ils m'en ont offert. La sensation qu'on éprouverait à mâcher de la braise allumée donnerait une idée exacte du haut goût de ces condimens.

On peut compléter le tableau du séjour de l'hôtel français en se représentant un piano au premier étage et un billard au rez-de-chaussée, et se dire qu'autant vaudrait n'être point parti de Marseille. J'aime mieux,

pour moi, essayer de la vie orientale tout-à-fait. On a une fort belle maison de plusieurs étages, avec cours et jardins, pour trois cents piastres (soixante-quinze francs environ) par année. Abdallah m'en a fait voir plusieurs dans le quartier cophte et dans le quartier grec. C'étaient des salles magnifiquement décorées, avec des pavés de marbre et des fontaines, des galeries et des escaliers comme dans les palais de Gênes ou de Venise, des cours entourées de colonnes et des jardins ombragés d'arbres précieux; il y avait de quoi mener l'existence d'un prince, sous la condition de peupler de valets et d'esclaves ces superbes intérieurs. Et dans tout cela, du reste, pas une chambre habitable, à moins de frais énormes, pas une vitre à ces fenêtres si curieusement découpées, ouvertes au vent du soir et à l'humidité des nuits. Hommes et femmes vivent ainsi au Caire, mais l'ophthalmie les punit souvent de cette imprudence, qu'explique le besoin d'air et de fraîcheur. Après tout, j'étais peu sensible au plaisir de vivre campé, pour ainsi dire, dans un coin d'un palais immense; il faut dire encore que beaucoup de ces bâtimens, ancien séjour d'une aristocratie éteinte, remontent au règne des sultans mamelouks et menacent sérieusement ruine.

Abdallah finit par me trouver une maison beaucoup moins vaste, mais plus sûre et mieux fermée. Un Anglais, qui l'avait récemment habitée, y avait fait poser des fenêtres vitrées, et cela passait pour une curiosité. Il fallut aller chercher le cheik du quartier pour traiter avec une veuve cophte qui était la propriétaire. Cette femme possédait plus de vingt maisons, mais par procuration et pour des étrangers, ces derniers ne pouvant être légalement propriétaires en Égypte. Au fond, la maison appartenait à un chancelier du consulat anglais.

On rédigea l'acte en arabe; il fallut payer l'acte, faire des présens au cheik, à l'homme de loi et au chef du corps-de-garde le plus voisin, puis donner des *batchis* (pourboires) aux scribes et aux serviteurs; après quoi le cheik me remit la clé. Cet instrument ne ressemble pas aux nôtres et se compose d'un simple morceau de bois pareil aux *tailles* des boulangers, au bout duquel cinq à six clous sont plantés comme au hasard; mais il n'y a point de hasard : on introduit cette clé de bois dans une échancrure de la porte, et les clous se trouvent répondre à de petits trous intérieurs et invisibles au-delà desquels on accroche un verrou de bois qui se déplace et livre passage.

Il ne suffit pas d'avoir la clé de bois de sa maison, — qu'il serait impossible de mettre dans sa poche, mais que l'on peut se passer dans la ceinture : il faut encore un mobilier correspondant au luxe de l'intérieur; mais ce détail est, pour toutes les maisons du Caire, de la plus grande simplicité. Abdallah m'a conduit à un bazar où nous avons fait peser quelques *ocques* de coton; avec cela et de la toile de Perse, des car-

deurs établis chez vous exécutent en quelques heures des coussins de divan qui deviennent la nuit des matelas. Le bois du meuble se compose d'une cage longue qu'un vannier construit sous vos yeux avec des bâtons de palmier; c'est léger, élastique et plus solide qu'on ne croirait. Une petite table ronde, quelques tasses, de longues pipes ou des narguilés, — à moins que l'on ne veuille emprunter tout cela au café voisin, — et l'on peut recevoir la meilleure société de la ville. Le pacha seul possède un mobilier complet, des lampes, des pendules; mais cela ne lui sert en réalité qu'à se montrer ami du commerce et des progrès européens.

Il faut encore des nattes, des tapis et même des rideaux pour qui veut afficher du luxe. J'ai rencontré dans les bazars un Juif qui s'est entremis fort obligeamment entre Abdallah et les marchands pour me prouver que j'étais volé des deux parts. Le Juif a profité de l'installation du mobilier pour s'établir en ami sur l'un des divans; il a fallu lui donner une pipe et lui faire servir du café. Il s'appelle Yousef, et se livre à l'élève des vers à soie pendant trois mois de l'année. Le reste du temps, me dit-il, il n'a d'autre occupation que d'aller voir si les feuilles des mûriers poussent et si la récolte en sera bonne. Il semble, du reste, parfaitement désintéressé et ne recherche la compagnie des étrangers que pour se former le goût et se fortifier dans la langue française.

Ma maison est située dans une rue du quartier cophte, qui conduit à la porte de la ville correspondante aux allées de Schoubrah. Il y a un café en face, un peu plus loin une station d'âniers, qui louent leurs bêtes à raison d'une piastre l'heure; plus loin encore une petite mosquée accompagnée d'un minaret. Le premier soir que j'entendis la voix lente et sereine du muezzin, au coucher du soleil, je me sentis pris d'une indicible mélancolie : « Qu'est-ce qu'il dit? demandai-je au drogman. — Qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu. — *La Allah ila Allah!...* Je connais cette formule; mais ensuite? — O vous qui allez dormir, recommandez vos ames à celui qui ne dort jamais! »

Il est certain que le sommeil est une autre vie dont il faut bien tenir compte. Depuis mon arrivée au Caire, toutes les histoires des *Mille et une Nuits* me repassent par la tête, et je vois en rêve tous les dives et les géans déchaînés depuis Salomon. On rit beaucoup en France des démons qu'enfante le sommeil, et l'on n'y reconnaît que le produit de l'imagination exaltée; mais cela en existe-t-il moins relativement à nous, et n'éprouvons-nous pas dans cet état toutes les sensations de la vie réelle? Le sommeil est souvent lourd et pénible dans un air aussi chaud que celui de l'Égypte, et le pacha, dit-on, a toujours un serviteur debout à son chevet pour l'éveiller chaque fois que ses mouvemens ou son visage trahissent un sommeil agité. Mais ne suffit-il pas de se re-

commander simplement, avec ferveur et confiance, — à celui qui ne dort jamais?

IV. — INCONVÉNIENS DU CÉLIBAT.

J'ai raconté plus haut l'histoire de ma première nuit, et l'on comprend que j'aie ensuite dû me réveiller un peu tard. Abdallah m'annonce la visite du cheik de mon quartier, lequel était venu déjà une fois dans la matinée. Ce bon vieillard à barbe blanche attendait mon réveil au café d'en face avec son secrétaire et le nègre portant sa pipe. Je ne m'étonnai pas de sa patience; tout Européen qui n'est ni industriel, ni marchand, est un personnage en Égypte. Le cheik s'assit sur un des divans; on bourra sa pipe et on lui servit du café. Alors il commença son discours, qu'Abdallah me traduisit à mesure :

— Il vient vous rapporter l'argent que vous avez donné pour louer la maison.

— Et pourquoi? Quelle raison a-t-il?

— Il dit que l'on ne sait pas votre manière de vivre, qu'on ne connaît pas vos mœurs.

— A-t-il observé qu'elles fussent mauvaises?

— Ce n'est pas cela qu'il entend; il ne sait rien là-dessus.

— Mais alors il n'en a donc pas une bonne opinion?

— Il dit qu'il avait pensé que vous habiteriez la maison avec une femme.

— Mais je ne suis pas marié.

— Cela ne le regarde pas, que vous le soyez ou non; mais il dit que vos voisins ont des femmes, et qu'ils seront inquiets, si vous n'en avez pas. D'ailleurs, c'est l'usage dans ce quartier-ci.

— Que veut-il donc que je fasse?

— Que vous quittiez la maison, ou que vous choisissiez une femme pour y demeurer avec vous.

— Dites-lui que dans mon pays il n'est pas convenable de vivre avec une femme sans être marié.

La réponse du vieillard à cette observation morale était accompagnée d'une expression toute paternelle que les paroles traduites ne peuvent rendre qu'imparfaitement.

— Il vous donne un conseil, me dit Abdallah : il dit qu'un monsieur (un *effendi*) comme vous ne doit pas vivre seul, et qu'il est toujours honorable de nourrir une femme et de lui faire quelque bien. Il est encore mieux, ajoute-t-il, d'en nourrir plusieurs, quand la religion que l'on suit le permet.

Le raisonnement de ce Turc me toucha; cependant ma conscience

européenne luttait contre ce point de vue, dont je ne compris la justesse qu'en étudiant davantage la situation des femmes dans ce pays. Je fis répondre au cheik que je le priais d'attendre que je me fusse informé auprès de mes amis de ce qu'il conviendrait de faire.

J'avais loué la maison pour six mois, je l'avais meublée, je m'y trouvais fort bien, et je voulais seulement m'informer des moyens de résister aux prétentions du cheik à rompre notre traité et à me donner congé pour cause de célibat. Après bien des hésitations, je me décidai à prendre conseil du peintre de l'hôtel Domergue, qui avait bien voulu déjà m'introduire dans son atelier et m'initier aux merveilles de son daguerréotype. Ce peintre avait l'oreille dure à ce point qu'une conversation par interprète eût été amusante et facile au prix de la sienne.

Cependant je me rendais chez lui en traversant la place de l'Esbekieh, lorsqu'à l'angle d'une rue qui tourne vers le quartier franc, j'entends des exclamations de joie parties d'une vaste cour où l'on promenait dans ce moment-là de fort beaux chevaux. L'un des promeneurs de chevaux s'élance à mon col et me serre dans ses bras; c'était un gros garçon vêtu d'une saye bleue et coiffé d'un turban de laine jaunâtre, et que je me souvins d'avoir remarqué sur le bateau à vapeur, à cause de sa figure, rappelant beaucoup les grosses têtes peintes que l'on voit sur les couvercles de momies.

Tayeb! tayeb! (fort bien! fort bien!) dis-je à ce mortel expansif en me débarrassant de ses étreintes et en cherchant derrière moi mon drogman Abdallah; mais ce dernier s'était perdu dans la foule, ne se souciant pas sans doute d'être vu faisant cortége à l'ami d'un simple palefrenier. Ce musulman, gâté par les touristes d'Angleterre, ne se souvenait pas que Mahomet avait été un gardeur de chameaux.

Cependant l'Égyptien me tirait par la manche et m'entraînait dans la cour, qui était celle des haras du pacha d'Égypte, et là, au fond d'une galerie, à demi couché sur un divan de bois, je reconnais un autre de mes compagnons de voyage, un peu plus avouable dans la société, Seyd-Aga, qui venait d'accomplir la mission importante de conduire à Paris quelques chevaux *nedjis*, présent de son souverain au nôtre. Seyd-Aga me reconnaît aussi, et, quoique plus sobre en démonstrations que son subordonné, il me fait asseoir près de lui, m'offre une pipe et demande du café. Ajoutons, comme trait de mœurs, que le simple palefrenier, se jugeant digne momentanément de notre compagnie, s'assit en croisant les jambes à terre et reçut comme moi une longue pipe et une de ces petites tasses pleines d'un moka brûlant que l'on tient dans une sorte de coquetier doré pour ne pas se brûler les doigts. Un cercle ne tarda pas à se former autour de nous.

Abdallah, voyant la reconnaissance prendre une tournure plus convenable, s'était montré enfin et daignait favoriser notre conversation.

Je savais déjà Seyd-Aga un convive fort aimable, et, bien que nous n'eussions eu pendant notre commune traversée que des relations de pantomime, notre connaissance était assez avancée pour que je pusse sans indiscrétion l'entretenir de mes affaires et lui demander conseil.

— *Machallah!* s'écria-t-il tout d'abord, le cheik a bien raison, un jeune homme de votre âge devrait s'être déjà marié plusieurs fois!

— Vous savez, observai-je timidement, que dans ma religion l'on ne peut épouser qu'une femme, et il faut ensuite la garder toujours, de sorte qu'ordinairement l'on prend le temps de réfléchir, on veut choisir le mieux possible.

— Ah! je ne parle pas, dit-il en se frappant le front, de vos femmes *roumis* (européennes), elles sont à tout le monde et non à vous; ces pauvres folles créatures montrent leur visage entièrement nu, non-seulement à qui veut le voir, mais à qui ne le voudrait pas. — Imaginez-vous, ajouta-t-il en pouffant de rire et se tournant vers d'autres Turcs qui écoutaient, que toutes, dans les rues, me regardaient avec les yeux de la passion, et quelques-unes même poussaient l'impudeur jusqu'à vouloir m'embrasser.

Voyant les auditeurs scandalisés au dernier point, je crus devoir leur dire, pour l'honneur des Européennes, que Seyd-Aga confondait sans doute l'empressement intéressé de certaines femmes avec la curiosité honnête du plus grand nombre.

— Encore, ajoutait Seyd-Aga, sans répondre à mon observation, qui parut seulement dictée par l'amour-propre national, si ces belles méritaient qu'un croyant leur permît de baiser sa main! mais ce sont des plantes d'hiver, sans couleur et sans goût, des figures maladives que la famine tourmente, car elles mangent à peine, et leur corps tiendrait entre mes mains. Quant à les épouser, c'est autre chose; elles ont été élevées si mal, que ce serait la guerre et le malheur dans la maison. Chez nous, les femmes vivent ensemble et les hommes ensemble, c'est le moyen d'avoir partout la tranquillité.

— Mais ne vivez-vous pas, dis-je, au milieu de vos femmes dans vos harems?

— Dieu puissant! s'écria-t-il, qui n'aurait la tête cassée de leur babil? Ne voyez-vous pas qu'ici les hommes qui n'ont rien à faire passent leur temps à la promenade, au bain, au café, à la mosquée, ou dans les audiences ou dans les visites qu'on se fait l'un à l'autre? N'est-il pas plus agréable de causer avec des amis, d'écouter des histoires et des poèmes, ou de fumer en rêvant, que de parler à des femmes préoccupées d'intérêts grossiers, de toilette ou de médisance?

— Mais vous supportez cela nécessairement aux heures où vous prenez vos repas avec elles.

— Nullement. Elles mangent ensemble ou séparément à leur choix,

et nous tout seuls, ou avec nos parens et nos amis. Ce n'est pas qu'un petit nombre de Turcs n'en agisse autrement, mais ils sont mal vus et mènent une vie lâche et inutile. La compagnie des femmes rend l'homme avide, égoïste et cruel; elle détruit la fraternité et la charité entre nous; elle cause les querelles, les injustices et la tyrannie. Que chacun vive avec ses semblables! c'est assez que le maître à l'heure de la sieste, ou quand il rentre le soir dans son logis, trouve pour le recevoir des visages sourians, d'aimables formes richement parées, et, si des almées qu'on fait venir dansent et chantent devant lui, alors il peut rêver d'avance et se croire au troisième ciel, où sont les véritables beautés pures et sans tache, celles qui seront dignes seules d'être les épouses éternelles des vrais croyans.

Est-ce là l'opinion de tous les Turcs ou d'un certain nombre d'entre eux? On doit y voir peut-être moins le mépris de la femme qu'un certain reste du platonisme antique, qui élève l'amour pur au-dessus des objets périssables. La femme adorée n'est elle-même que le fantôme abstrait, que l'image incomplète d'une femme divine, fiancée au croyant de toute éternité.—Ce sont ces idées qui ont fait penser que les Turcs niaient l'ame des femmes; mais on sait aujourd'hui que les musulmanes vraiment pieuses ont l'espérance de voir leur idéal se réaliser dans le ciel. L'histoire religieuse des Turcs a ses saintes et ses prophétesses, et la fille de Mahomet, l'illustre Fatime, est la reine de ce paradis féminin.

Seyd-Aga avait fini par me conseiller d'embrasser le mahométisme; je le remerciai en souriant et lui promis d'y réfléchir. Me voilà cette fois plus embarrassé que jamais. Il me restait pourtant encore à aller consulter le peintre sourd de l'hôtel Domergue, comme j'en avais eu primitivement l'idée.

V. — LE MOUSKY.

Lorsqu'on a tourné la rue en laissant à gauche le bâtiment des haras, on commence à sentir l'animation de la grande ville. La chaussée qui fait le tour de la place de l'Esbekieh n'a qu'une maigre allée d'arbres pour vous protéger du soleil; mais déjà de grandes et hautes maisons de pierre découpent en zigzags les rayons poudreux qu'il projette sur un seul côté de la rue. Le lieu est d'ordinaire très frayé, très bruyant, très encombré de marchandes d'oranges, de bananes et de cannes à sucre encore vertes, dont le peuple mâche avec délice la pulpe sucrée. Il y a aussi des chanteurs, des lutteurs et des psylles qui ont de gros serpens roulés autour du cou; là enfin se produit un spectacle qui réalise certaines images des songes drôlatiques de Rabelais. Un vieillard jovial fait danser avec le genou de petites figures dont le corps est traversé d'une

ficelle comme celles que montrent nos Savoyards, mais qui se livrent à des pantomimes beaucoup moins décentes. Ce n'est pourtant pas là l'illustre Caragueuz, qui ne se produit d'ordinaire que sous forme d'ombre chinoise. Un cercle émerveillé de femmes, d'enfans et de militaires applaudit naïvement ces marionnettes éhontées. Ailleurs c'est un montreur de singes qui a dressé un énorme cynocéphale à répondre avec un bâton aux attaques des chiens errans de la ville, que les enfans excitent contre lui. Plus loin la voie se rétrécit et s'assombrit par l'élévation des édifices. Voici à gauche le couvent des derviches tourneurs, lesquels donnent publiquement une séance tous les mardis; puis une vaste porte cochère, au-dessus de laquelle on admire un grand crocodile empaillé, signale la maison d'où partent les voitures qui traversent le désert du Caire à Suez. Ce sont des voitures très légères, dont la forme rappelle celle du prosaïque coucou; les ouvertures, largement découpées, livrent tout passage au vent et à la poussière, c'est une nécessité sans doute; les roues de fer présentent un double système de rayons, partant de chaque extrémité du moyeu pour aller se rejoindre sur le cercle étroit qui remplace les jantes. Ces roues singulières coupent le sol plutôt qu'elles ne s'y posent.

Mais passons. Voici à droite un cabaret chrétien, c'est-à-dire un vaste cellier où l'on donne à boire sur des tonneaux. Devant la porte se tient habituellement un mortel à face enluminée et à longues moustaches, qui représente avec majesté le *Franc* autochtone, la race, pour mieux dire, qui appartient à l'Orient. Qui sait s'il est Maltais, Italien, Espagnol ou Marseillais d'origine? Ce qui est sûr, c'est que son dédain pour les costumes du pays et la conscience qu'il a de la supériorité des modes européennes l'ont induit en des raffinemens qui donnent une certaine originalité à sa garde-robe délabrée. Sur une redingote bleue dont les anglaises effrangées ont depuis long-temps fait divorce avec leurs boutons, il a eu l'idée d'attacher des torsades de ficelles qui se croisent comme des brandebourgs. Son pantalon rouge s'emboîte dans un reste de bottes fortes armées d'éperons. Un vaste col de chemise et un chapeau blanc bossué à retroussis verts adoucissent ce que ce costume aurait de trop martial et lui restituent son caractère civil. Quant au nerf de bœuf qu'il tient à la main, c'est encore un privilége des Francs et des Turcs qui s'exerce trop souvent aux dépens des épaules du pauvre et patient *fellah*.

Presque en face du cabaret, la vue plonge dans une impasse étroite où rampe un mendiant aux pieds et aux mains coupés; ce pauvre diable implore la charité des Anglais, qui passent à chaque instant, car l'hôtel Waghorn est situé dans cette ruelle obscure qui, de plus, conduit au théâtre du Caire et au cabinet de lecture de M. Bonhomme, annoncé par un vaste écriteau peint en lettres françaises. Tous les plaisirs de la

civilisation se résument là, et ce n'est pas de quoi causer grande envie aux Arabes. En poursuivant notre route, nous rencontrons à gauche une maison à face architecturale, sculptée et brodée d'arabesques peintes, unique réconfort jusqu'ici de l'artiste et du poète. Ensuite la rue forme un coude, et il faut lutter pendant vingt pas contre un encombrement perpétuel d'ânes, de chiens, de chameaux, de marchands de concombres et de femmes vendant du pain. Les ânes galopent, les chameaux mugissent, les chiens se maintiennent obstinément rangés en espaliers le long des portes de trois bouchers. Ce petit coin ne manquerait pas de physionomie arabe, si l'on n'apercevait en face de soi l'écriteau d'une *trattoria* remplie d'Italiens et de Maltais.

C'est qu'en face de nous voici dans tout son luxe la grande rue commerçante du quartier franc, vulgairement nommée le *Mousky*. La première partie, à moitié couverte de toiles et de planches, présente deux rangées de boutiques bien garnies, où toutes les nations européennes exposent leurs produits les plus usuels. L'Angleterre domine pour les étoffes et la vaisselle, l'Allemagne pour les draps, la France pour les modes, Marseille pour les épiceries, les viandes conservées et les menus objets d'assortiment. Je ne cite point Marseille avec la France, car dans le Levant on ne tarde pas à s'apercevoir que les Marseillais forment une nation à part; ceci soit dit dans le sens le plus favorable d'ailleurs.

Parmi les boutiques où l'industrie européenne attire de son mieux les plus riches habitans du Caire, les Turcs réformistes, ainsi que les Cophtes et les Grecs, plus facilement accessibles à nos habitudes, il y a une brasserie anglaise où l'on peut aller contrarier, à l'aide du madère, du porter ou de l'ale, l'action parfois émolliente des eaux du Nil. Un autre lieu de refuge contre la vie orientale est la pharmacie Castagnol, où très souvent les *beys*, les *muchirs* et les *nazirs* originaires de Paris viennent s'entretenir avec les voyageurs et retrouver un souvenir de la patrie. On n'est pas étonné de voir les chaises de l'officine, et même les bancs extérieurs, se garnir d'Orientaux douteux, à la poitrine chargée d'étoiles en brillans, qui causent en français et lisent les journaux, tandis que des *saïs* tiennent tout prêts à leur disposition des chevaux fringans, aux selles brodées d'or. Cette affluence s'explique aussi par le voisinage de la poste franque, située dans l'impasse qui aboutit à l'hôtel Domergue. On vient attendre tous les jours la correspondance et les nouvelles, qui arrivent de loin en loin, selon l'état des routes ou la diligence des messagers. Le bateau à vapeur anglais ne remonte le Nil qu'une fois par mois.

Je touche au but de mon itinéraire, car je rencontre à la pharmacie Castagnol mon peintre de l'hôtel français, qui fait préparer du chlorure d'or pour son daguerréotype. Il me propose de venir avec lui prendre un point de vue dans la ville; je donne donc congé au drogman, qui se

hâte d'aller s'installer dans la brasserie anglaise, ayant pris, je le crains bien, du contact de ses précédens maîtres, un goût immodéré pour la bière forte et le *whiskey*.

En acceptant la promenade proposée, je complotais une idée plus belle encore : c'était de me faire conduire au point le plus embrouillé de la ville, d'abandonner le peintre à ses travaux, et puis d'errer à l'aventure, sans interprète et sans compagnon. Voilà ce que je n'avais pu obtenir jusque-là, le drogman se prétendant indispensable, et tous les Européens que j'avais rencontrés me proposant de me faire voir « les beautés de la ville. » Il faut avoir un peu parcouru le Midi pour connaître toute la portée de cette hypocrite proposition. Vous croyez que l'aimable résident se fait guide par bonté d'ame. Détrompez-vous; il n'a rien à faire, il s'ennuie horriblement, il a besoin de vous pour l'amuser, pour le distraire, pour « lui faire la conversation; » mais il ne vous montrera rien que vous n'eussiez trouvé du premier coup : même il ne connaît point sa ville, il n'a pas d'idée de ce qui s'y passe; il cherche un but de promenade et un moyen de vous ennuyer de ses remarques et de s'amuser des vôtres. D'ailleurs, qu'est-ce qu'une belle perspective, un monument, un détail curieux, sans le hasard, sans l'imprévu?

Un préjugé des Européens du Caire, c'est de ne pouvoir faire dix pas sans monter sur un âne escorté d'un ânier. Les ânes sont fort beaux, j'en conviens, trottent et galopent à merveille; l'ânier vous sert de *cavasse* et fait écarter la foule en criant : *Ha! ha! iniglac! smalac!* ce qui veut dire *à droite! à gauche!* Les femmes ayant l'oreille ou la tête plus dure que les autres passans, l'ânier crie à tout moment : *Ia bint!* (hé! femme!) d'un ton impérieux qui fait bien sentir la supériorité du sexe masculin.

VI. — UNE AVENTURE AU BESESTAIN.

Nous chevauchions ainsi, le peintre et moi, suivis d'un âne qui portait le daguerréotype, machine compliquée et fragile qu'il s'agissait d'établir quelque part de manière à nous faire honneur. Après la rue que j'ai décrite, on rencontre un passage couvert en planches, où le commerce européen étale ses produits les plus brillans. C'est une sorte de bazar où se termine le quartier franc. Nous tournons à droite, puis à gauche, au milieu d'une foule toujours croissante; nous suivons une longue rue très irrégulière, qui offre à la curiosité, de loin en loin, des mosquées, des fontaines, un couvent de derviches, et tout un bazar de quincaillerie et de porcelaine anglaise. Puis, après mille détours, la voie devient plus silencieuse, plus poudreuse, plus déserte; les mosquées tombent en ruines, les maisons s'écroulent çà et là, le bruit et le tumulte ne se reproduisent plus que sous la forme d'une bande de chiens

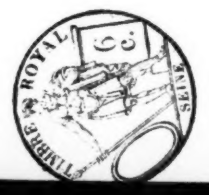
criards, acharnés après nos ânes, et poursuivant surtout nos affreux vêtemens noirs d'Europe. Heureusement nous passons sous une porte, nous changeons de quartier, et ces animaux s'arrêtent en grognant aux limites extrêmes de leurs possessions. On sait déjà que toute la ville est partagée en cinquante-trois quartiers entourés de murailles, dont plusieurs appartiennent aux nations cophte, grecque, turque, juive et française. Les chiens eux-mêmes, qui pullulent en paix dans la ville sans appartenir à personne, reconnaissent ces divisions, et ne se hasarderaient pas au-delà sans danger. Une nouvelle escorte canine remplace bientôt celle qui nous a quittés, et nous conduit jusqu'aux *casins* situés sur le bord d'un canal qui traverse le Caire, et qu'on appelle le *Calish*.

Nous voici dans une sorte de faubourg séparé par le canal des autres parties de la ville; des cafés ou casinos nombreux bordent la rive intérieure, tandis que l'autre présente un assez large boulevard égayé de quelques palmiers poudreux. L'eau du canal est verte et quelque peu stagnante; mais une longue suite de berceaux et de treillages festonnés de vignes et de lianes, servant d'arrière-salle aux cafés, présente un coup d'œil des plus rians, tandis que l'eau plate qui les cerne reflète avec amour les costumes bigarrés des fumeurs. Les flacons d'huile des lustres s'allument aux seuls feux du jour, les narguilés de cristal jettent des éclairs, et la liqueur ambrée nage dans les tasses légères que des noirs distribuent avec leurs coquetiers de filigrane dorée.

Après une courte station à l'un de ces cafés, nous nous transportons sur l'autre rive du Calish, et nous installons sur des piquets l'appareil où le dieu du jour s'exerce si agréablement au métier de paysagiste. Une mosquée en ruine au minaret curieusement sculpté, un palmier svelte s'élançant d'une touffe de lentisques, c'est, avec tout le reste, de quoi composer un tableau digne de Marilhat. Mon compagnon est dans le ravissement, et, pendant que le soleil travaille sur ses plaques fraîchement polies, je crois pouvoir entamer une conversation instructive en lui faisant au crayon des demandes auxquelles son infirmité ne l'empêche pas de répondre de vive voix.

— Ne vous mariez pas, s'écrie-t-il, et surtout ne prenez point le turban. Que vous demande-t-on? D'avoir une femme chez vous. La belle affaire! J'en fais venir tant que je veux. Ces marchandes d'oranges en tunique bleue, avec leurs bracelets et leurs colliers d'argent, sont fort belles. Elles ont exactement la forme des statues égyptiennes, la poitrine développée, les épaules et les bras superbes, la hanche peu saillante, la jambe fine et sèche. C'est de l'archéologie; il ne leur manque qu'une coiffure à tête d'épervier, des bandelettes autour du corps, et une croix ansée à la main pour représenter Isis ou Athor.

— Mais vous oubliez, dis-je, que je ne suis point artiste, et, d'ailleurs, ces femmes ont des maris ou des familles. Elles sont voilées; comment



deviner si elles sont belles? Je ne sais encore qu'un seul mot d'arabe. Comment les persuader?

— La galanterie est sévèrement défendue au Caire, mais l'amour n'est interdit nulle part. Vous rencontrez une femme dont la démarche, dont la taille, dont la grace à draper ses vêtemens, dont quelque chose qui se dérange dans le voile ou dans la coiffure indique la jeunesse ou l'envie de paraître aimable. Suivez-la seulement, et, si elle vous regarde en face au moment où elle ne se croira pas remarquée de la foule, prenez le chemin de votre maison, elle vous suivra. En fait de femmes, il ne faut se fier qu'à soi-même. Les drogmans vous adresseraient mal. Il faut payer de votre personne, c'est plus sûr.

Mais, au fait, me disais-je en quittant le peintre et le laissant à son œuvre, entouré d'une foule respectueuse qui le croyait occupé d'opérations magiques, — pourquoi donc aurais-je renoncé à plaire? Les femmes sont voilées, mais je ne le suis pas. Mon teint d'Européen peut avoir quelque charme dans le pays. Je passerais en France pour un cavalier médiocre, mais au Caire je deviens un aimable enfant du Nord. Ce costume franc, qui ameute les chiens, me vaut du moins d'être remarqué; c'est beaucoup.

En effet, j'étais rentré dans les rues populeuses, et je fendais la foule étonnée de voir un Franc à pied et sans guide dans la partie arabe de la ville. Je m'arrêtais aux portes des boutiques et des ateliers, examinant tout d'un air de flânerie inoffensive qui ne m'attirait que des sourires. On se disait : — Il a perdu son drogman, il manque peut-être d'argent pour prendre un âne; — on plaignait l'étranger fourvoyé dans l'immense cohue des bazars, dans le labyrinthe des rues. Moi, je m'étais arrêté à regarder trois forgerons au travail qui semblaient des hommes de cuivre. Ils chantaient une chanson arabe dont le rhythme les guidait dans les coups successifs qu'ils donnaient à des pièces de métal qu'un enfant apportait tour à tour sur l'enclume. Je frémissais en songeant que, si l'un d'eux eût manqué la mesure d'un demi-temps, l'enfant aurait eu la main broyée. Deux femmes s'étaient arrêtées derrière moi et riaient de ma curiosité. Je me retourne, et je vois bien à leur mantille de taffetas noir, à leur pardessus de levantine verte, qu'elles n'appartenaient pas à la classe des marchandes d'oranges du Mousky. Je m'élance au-devant d'elles, mais elles baissent leur voile et s'échappent. Je les suis, et j'arrive bientôt dans une longue rue entrecoupée de riches bazars qui traverse toute la ville. Nous nous engageons sous une voûte à l'aspect grandiose, formée de charpentes sculptées d'un style antique, où le vernis et la dorure rehaussent mille détails d'arabesques splendides. C'est là peut-être le *besestain* des Circassiens où s'est passée l'histoire racontée par le marchand cophte au sultan de Casgar. Me voilà en pleines *Mille et une Nuits*. Que ne suis-je un des jeunes mar-

chands auxquels les deux dames font déployer leurs étoffes, ainsi que faisait la fille de l'émir devant la boutique de Bedreddin! Je leur dirais comme le jeune homme de Bagdad : « Laissez-moi voir votre visage pour prix de cette étoffe à fleurs d'or, et je me trouverai payé avec usure! » Mais elles dédaignent les soieries de Beyrouth, les étoffes brochées de Damas, les *mandilles* de Brousse, que chaque vendeur étale à l'envi. Il n'y a point là de boutiques; ce sont de simples étalages dont les rayons s'élèvent jusqu'à la voûte, surmontés d'une enseigne couverte de lettres et d'attributs dorés. Le marchand, les jambes croisées, fume sa longue pipe ou son narguilé sur une estrade étroite, et les femmes passent ainsi de marchand en marchand, se contentant, après avoir fait tout déployer chez l'un, de passer à l'autre, en saluant d'un regard dédaigneux.

Mes belles rieuses veulent absolument des étoffes de Constantinople. Constantinople donne la mode au Caire. On leur fait voir d'affreuses mousselines imprimées, en criant : *Istambolda* (c'est de Stamboul)! Elles poussent des cris d'admiration. Les femmes sont les mêmes partout.

Je m'approche d'un air de connaisseur; je soulève le coin d'une étoffe jaune, à ramages lie de vin, et je m'écrie : *Tayeb* (cela est beau)! Mon observation paraît plaire; c'est à ce choix qu'on s'arrête. Le marchand aune avec une sorte de demi-mètre qui s'appelle un *pic*, et l'on charge un petit garçon de porter l'étoffe roulée.

Pour le coup, il me semble bien que l'une des jeunes dames m'a regardé en face; d'ailleurs, leur marche incertaine, les rires qu'elles étouffent en se retournant et me voyant les suivre, la mantille noire (*habbarah*) soulevée de temps en temps pour laisser voir un masque blanc, signe d'une classe supérieure, enfin toutes ces allures indécises que prend au bal de l'Opéra un domino qui veut vous séduire, semblent m'indiquer qu'on n'a pas envers moi des sentimens bien farouches. Le moment paraît donc venu de passer devant et de prendre le chemin de mon logis; mais le moyen de le retrouver? Au Caire, les rues n'ont point de noms, les maisons pas de numéros, et chaque quartier, ceint de murs, est en lui-même un labyrinthe des plus complets. Il y a dix impasses pour une rue qui aboutit. Dans le doute, je suivais toujours. Nous quittons les bazars pleins de tumulte et de lumière, où tout reluit et papillote, où le luxe des étalages fait contraste au grand caractère d'architecture et de splendeur des principales mosquées, peintes de bandes horizontales jaunes et rouges; voici maintenant des passages voûtés, des rues étroites et sombres, où surplombent les cages de fenêtres en charpente, comme dans nos rues du moyen-âge. La fraîcheur de ces voies presque souterraines est un refuge aux ardeurs du soleil d'Égypte, et donne à la population beaucoup des avantages d'une latitude tempérée. Cela explique la blancheur mate qu'un grand nombre de

femmes conservent sous leur voile, car beaucoup d'entre elles n'ont jamais quitté la ville que pour aller se réjouir sous les ombrages de Schoubrah.

Mais que penser de tant de tours et détours qu'on me fait faire? Me fuit-on en réalité, ou se guide-t-on, tout en me précédant, sur ma marche aventureuse? Nous entrons pourtant dans une rue que j'ai traversée la veille, et que je reconnais surtout à l'odeur charmante que répandent les fleurs jaunes d'un arbousier. Cet arbre aimé du soleil projette au-dessus du mur ses branches revêtues de houppes parfumées. Une fontaine basse forme encoignure, fondation pieuse destinée à désaltérer les animaux errans. Voici une maison de belle apparence, décorée d'ornemens sculptés dans le plâtre; — l'une des dames introduit dans la porte une de ces clés rustiques dont j'ai déjà l'expérience. Je m'élance à leur suite dans le couloir sombre, sans balancer, sans réfléchir, et me voilà dans une cour vaste et silencieuse, entourée de galeries, dominée par les mille dentelures des *moucharabys*.

VII. — UNE MAISON DANGEREUSE.

Les dames ont disparu dans je ne sais quel escalier sombre de l'entrée; je me retourne avec l'intention sérieuse de regagner la porte : un esclave abyssinien, grand et robuste, est en train de la refermer. Je cherche un mot pour le convaincre que je me suis trompé de maison, que je croyais rentrer chez moi; mais le mot *tayeb*, si universel qu'il soit, ne me paraît pas suffisant à exprimer toutes ces choses. Pendant ce temps, un grand bruit se fait dans le fond de la maison, des *saïs* étonnés sortent des écuries, des bonnets rouges se montrent aux terrasses du premier étage, et un Turc des plus majestueux s'avance du fond de la galerie principale.

Dans ces momens-là, le pire est de rester court. Je songe que beaucoup de Turcs entendent la langue franque, laquelle, au fond, n'est qu'un mélange de toute sorte de mots des patois méridionaux, qu'on emploie au hasard jusqu'à ce qu'on se soit fait comprendre; c'est la langue des Turcs de Molière. Je ramasse donc tout ce que je puis savoir d'italien, d'espagnol, de provençal et de grec, et je compose avec le tout un discours fort captieux. — Au demeurant, me disais-je, mes intentions sont pures; l'une au moins des femmes peut bien être sa fille ou sa sœur. J'épouse, je prends le turban; aussi bien il y a des choses qu'on ne peut éviter. Je crois au destin.

D'ailleurs, ce Turc avait l'air d'un bon diable, et sa figure bien nourrie n'annonçait pas la cruauté. Il cligna de l'œil avec quelque malice en me voyant accumuler les substantifs les plus baroques qui eussent jamais retenti dans les Échelles du Levant, et me dit, tendant vers moi une

main potelée chargée de bagues : — Mon cher monsieur, donnez-vous la peine d'entrer ici; nous causerons plus commodément.

O surprise! ce brave Turc était un Français comme moi!

Nous entrons dans une fort belle salle dont les fenêtres se découpaient sur des jardins; nous prenons place sur un riche divan. On apporte du café et des pipes. Nous causons. J'explique de mon mieux comment j'étais entré chez lui, croyant m'engager dans un des nombreux passages qui traversent au Caire les principaux massifs des maisons; mais je comprends à son sourire que mes belles inconnues avaient eu le temps de me trahir. Cela n'empêcha pas notre conversation de prendre en peu de temps un caractère d'intimité. En pays turc, la connaissance se fait vite entre compatriotes. Mon hôte voulut bien m'inviter à sa table, et, quand l'heure fut arrivée, je vis entrer deux fort belles personnes, dont l'une était sa femme, et l'autre la sœur de sa femme. C'étaient mes inconnues du bazar des Circassiens, et toutes deux Françaises : voilà ce qu'il y avait de plus humiliant. On me fit la guerre sur ma prétention à parcourir la ville sans drogman et sans ânier; on s'égaya touchant ma poursuite assidue de deux dominos douteux, qui évidemment ne révélaient aucune forme, et pouvaient cacher des vieilles ou des négresses. Ces dames ne me savaient pas le moindre gré d'un choix aussi hasardeux, où aucun de leurs charmes n'était intéressé, car il faut avouer que le *habbarah* noir, moins attrayant que le voile des simples filles fellahs, fait de toute femme un paquet sans forme, et, quand le vent s'y engouffre, lui donne l'aspect d'un ballon à demi gonflé.

Après le dîner, servi entièrement à la française, on me fit entrer dans une salle beaucoup plus riche, aux murs revêtus de porcelaines peintes, aux corniches de cèdre sculptées. Une fontaine de marbre lançait dans le milieu ses minces filets d'eau, des tapis et des glaces de Venise complétaient l'idéal du luxe arabe; mais la surprise qui m'attendait là concentra bientôt toute mon attention. C'étaient huit jeunes filles placées autour d'une table ovale, et travaillant à divers ouvrages. Elles se levèrent, me firent un salut, et les deux plus jeunes vinrent me baiser la main, cérémonie à laquelle je savais qu'on ne pouvait se refuser au Caire. Ce qui m'étonnait le plus dans cette apparition séduisante, c'est que le teint de ces jeunes personnes, vêtues à l'orientale, variait du bistre à l'olivâtre, et arrivait, chez la dernière, au chocolat le plus foncé. Il eût été inconvenant peut-être de citer devant la plus blanche le vers de Goethe:

Connais-tu la contrée — où les citrons mûrissent...

Cependant elles pouvaient passer toutes pour des beautés de race mixte. La maîtresse de la maison et sa sœur avaient pris place sur le divan en riant aux éclats de mon admiration. Les deux petites filles nous apportèrent des liqueurs et du café.

Je savais un gré infini à mon hôte de m'avoir introduit dans son *harem*, mais je me disais en moi-même qu'un Français ne ferait jamais un bon Turc, et que l'amour-propre de montrer ses maîtresses ou ses épouses devait dominer toujours la crainte de les exposer aux séductions. Je me trompais encore sur ce point. Ces charmantes fleurs aux couleurs variées étaient non pas les femmes, mais les filles de la maison. Mon hôte appartenait à cette génération militaire qui voua son existence au service de Napoléon. Plutôt que de se reconnaître sujets de la restauration, beaucoup de ces braves allèrent offrir leurs services aux souverains de l'Orient. L'Inde et l'Égypte en accueillirent un grand nombre; il y avait dans ces deux pays de beaux souvenirs de la gloire française. Quelques-uns adoptèrent la religion et les mœurs des peuples qui leur donnaient asile. Le moyen de les blâmer? La plupart, nés pendant la révolution, n'avaient guère connu de culte que celui des théophilanthropes ou des loges maçonniques. Le mahométisme, vu dans les pays où il règne, a des grandeurs qui frappent l'esprit le plus sceptique. Mon hôte s'était livré jeune encore à ces séductions d'une patrie nouvelle. Il avait obtenu le grade de bey par ses talens, par ses services; son sérail s'était recruté en partie des beautés du Sennaar, de l'Abyssinie, de l'Arabie même, car il avait concouru à délivrer des villes saintes du joug des sectaires musulmans. Plus tard, plus avancé en âge, les idées de l'Europe lui étaient revenues : il s'était marié à une aimable fille de consul, et, comme le grand Soliman épousant Roxelane, il avait congédié tout son sérail; mais les enfans lui étaient restés. C'étaient les filles que je voyais là; les garçons étudiaient dans les écoles militaires.

Au milieu de tant de filles à marier, je sentis que l'hospitalité qu'on me donnait dans cette maison présentait certaines chances dangereuses, et je n'osai trop exposer ma situation réelle avant de plus amples informations.

On me fit reconduire chez moi le soir, et j'ai emporté de toute cette aventure le plus gracieux souvenir; — mais, en vérité, ce ne serait pas la peine d'aller au Caire pour me marier dans une famille française.

Le lendemain, Abdallah vint me demander la permission d'accompagner des Anglais jusqu'à Suez. C'était l'affaire d'une semaine, et je ne voulus pas le priver de cette course lucrative. Je le soupçonnai de n'être pas très satisfait de ma conduite de la veille. Un voyageur qui se passe de drogman toute une journée, qui rôde à pied dans les rues du Caire, et dîne ensuite on ne sait où, risque de passer pour un être bien fallacieux. Abdallah me présenta, du reste, pour tenir sa place, un *barbarin* de ses amis, nommé Ibrahim. Le barbarin (c'est ici le nom des domestiques ordinaires) ne sait qu'un peu de patois maltais.

VIII. — LES MARIAGES A LA COPHTE.

Le Juif Yousef, ma connaissance du bazar aux cotons, venait tous les jours s'asseoir sur mon divan, et se perfectionner dans la conversation. « J'ai appris, me dit-il, qu'il vous fallait une femme, et je vous ai trouvé un *wékil*. — Un wékil? — Oui, cela veut dire envoyé, ambassadeur; mais, dans le cas présent, c'est un honnête homme chargé de s'entendre avec les parens des filles à marier. Il vous en amènera, ou vous conduira chez elles. — Oh! oh! mais quelles sont donc ces filles-là? — Ce sont des personnes très honnêtes, et il n'y en a que de celles-là au Caire depuis que son altesse a relégué les autres à Esné, un peu au-dessous de la première cataracte. — Je veux le croire. Eh bien! nous verrons; amenez-moi ce *wékil*. — Je l'ai amené; il est en bas.

Le *wékil* était un aveugle, que son fils, homme grand et robuste, guidait, de l'air le plus modeste. Nous montons à âne tous les quatre, et je riais beaucoup intérieurement en comparant l'aveugle à l'Amour, et son fils au dieu de l'hyménée. Le Juif, insoucieux de ces emblèmes mythologiques, m'instruisait chemin faisant.

— Vous pouvez, me disait-il, vous marier ici de quatre manières. La première, c'est d'épouser une fille cophte devant *le Turc*.

— Qu'est-ce que c'est que le Turc?

— C'est un brave santon à qui vous donnez quelque argent, qui dit une prière, vous assiste devant le cadi, et remplit les fonctions d'un prêtre : ces hommes-là sont saints dans le pays, et tout ce qu'ils font est bien fait. Ils ne s'inquiètent pas de votre religion, si vous ne songez pas à la leur; mais ce mariage-là n'est pas celui des filles très honnêtes.

— Bon, passons à un autre.

— Celui-là est un mariage sérieux. Vous êtes chrétien, et les Cophtes le sont aussi; il y a des prêtres cophtes qui vous marieront, quoique schismatique, sous la condition de consigner un douaire à la femme, pour le cas où vous divorceriez plus tard.

— C'est très raisonnable, mais quel est le douaire?...

— Oh! cela dépend des conventions. Il faut toujours donner au moins 200 piastres.

— Cinquante francs! ma foi, je me marie, et ce n'est pas cher.

— Il y a encore une autre sorte de mariage pour les personnes très scrupuleuses. Ce sont les bonnes familles. Vous êtes fiancé devant le prêtre cophte, il vous marie selon son rite, et ensuite vous ne pouvez plus divorcer.

— Oh! mais cela, c'est très grave : un instant!

— Pardon; il faut aussi, auparavant, constituer un douaire, pour le cas où vous quitteriez le pays.

— Alors la femme devient donc libre?

— Certainement, et vous aussi; mais, tant que vous restez dans le pays, vous êtes lié.

— Au fond, c'est encore assez juste; mais quelle est la quatrième sorte de mariage?

— Celle-là, je ne vous conseille pas d'y penser. On vous marie deux fois: à l'église cophte et au couvent des franciscains.

— C'est un mariage mixte?

— Un mariage très solide: si vous partez, il vous faut emmener la femme; elle peut vous suivre partout et vous mettre les enfans sur les bras.

— Alors c'est fini, on est marié sans rémission?

— Il y a bien des moyens encore de glisser des nullités dans l'acte... mais surtout gardez-vous d'une chose, c'est de vous laisser conduire devant le consul...

— Mais cela, c'est le mariage européen.

— Tout-à-fait. Vous n'avez qu'une seule ressource alors; si vous connaissez quelqu'un au consulat, c'est d'obtenir que les bans ne soient pas publiés dans votre pays.

Les connaissances de cet éleveur de vers à soie sur la question des mariages me confondaient; mais il m'apprit qu'on l'avait souvent employé dans ces sortes d'affaires. Il servait de truchement au *wékil,* qui ne savait que l'arabe. Tous ces détails du reste m'intéressaient au dernier point.

Nous étions arrivés presque à l'extrémité de la ville, dans la partie du quartier cophte qui fait retour sur la place de l'Esbekieh, du côté de Boulac. Une maison d'assez pauvre apparence au bout d'une rue encombrée de marchands d'herbes et de fritures, voilà le lieu où la présentation devait se faire. On m'avertit que ce n'était point la maison des parens, mais un terrain neutre. —Vous allez en voir deux, me dit le Juif, et, si vous n'êtes pas content, on en fera venir d'autres. — C'est parfait; mais, si elles restent voilées, je vous préviens que je n'épouse pas. — Oh! soyez tranquille, ce n'est pas ici comme chez les Turcs. — Les Turcs ont l'avantage de pouvoir se rattraper sur le nombre. — C'est en effet tout différent.

La salle basse de la maison était occupée par trois ou quatre hommes en sarrau bleu, qui semblaient dormir; pourtant, grace au voisinage de la porte de la ville et d'un corps-de-garde situé auprès, cela n'avait rien d'inquiétant. Nous montâmes par un escalier de pierre sur une terrasse intérieure. La chambre où l'on entrait ensuite donnait sur la rue, et la large fenêtre, avec tout son grillage de menuiserie, s'avançait, selon l'usage, d'un demi-mètre au dehors de la maison. — Une fois assis dans cette espèce de garde-manger, le regard plonge sur les

deux extrémités de la rue; on voit les passans à travers les dentelures latérales. C'est d'ordinaire la place des femmes, d'où, comme sous le voile, elles observent tout sans être vues. On m'y fit asseoir, tandis que le wékil, son fils et le Juif prenaient place sur les divans. Bientôt arriva une femme cophte voilée, qui, après avoir salué, releva son *borghot* noir au-dessus de sa tête, ce qui, avec le voile rejeté en arrière, composait une sorte de coiffure israélite. C'était la *khatbé*, ou *wékil* des femmes. Elle me dit que les jeunes personnes achevaient de s'habiller. Pendant ce temps, on avait apporté des pipes et du café à tout le monde. Un homme à barbe blanche, en turban noir, avait aussi augmenté notre compagnie. C'était le prêtre cophte. Deux femmes voilées, les mères sans doute, restaient debout à la porte.

La chose prenait du sérieux, et mon attente était, je l'avoue, mêlée de quelque anxiété. Enfin deux jeunes filles entrèrent, et successivement vinrent me baiser la main. Je les engageai par signes à prendre place auprès de moi. — Laissez-les debout, me dit le Juif, ce sont vos servantes. — Mais j'étais encore trop Français pour ne pas insister. Le Juif parla et fit comprendre sans doute que c'était une coutume bizarre des Européens de faire asseoir les femmes devant eux. Elles prirent enfin place à mes côtés.

Elles étaient vêtues d'habits de taffetas à fleurs et de mousseline brodée. C'était fort printanier. La coiffure, composée du tarbouch rouge entortillé de gazillons, laissait échapper un fouillis de rubans et de tresses de soie; des grappes de petites pièces d'or et d'argent, probablement fausses, cachaient entièrement les cheveux. Pourtant il était aisé de reconnaître que l'une était brune et l'autre blonde; on avait prévu toute objection. La première « était svelte comme un palmier et avait l'œil noir d'une gazelle, » avec un teint légèrement bistré; l'autre, plus délicate, plus riche de contours, et d'une blancheur qui m'étonnait en raison de la latitude, avait la mine et le port d'une jeune reine éclose au pays du matin.

Cette dernière me séduisait particulièrement, et je lui faisais dire toute sorte de douceurs sans cependant négliger entièrement sa compagne. Toutefois le temps se passait sans que j'abordasse la question principale; alors la khatbé les fit lever et leur découvrit les épaules qu'elle frappa de la main pour en montrer la fermeté. Un instant, je craignis que l'exhibition n'allât trop loin, et j'étais moi-même un peu embarrassé devant ces pauvres filles, dont les mains recouvraient de gaze leurs charmes à demi trahis. Enfin le Juif me dit : « Quelle est votre pensée? — Il y en a une qui me plaît beaucoup, mais je voudrais réfléchir : on ne s'enflamme pas tout d'un coup; nous les reviendrons voir. » Les assistans auraient certainement voulu quelque réponse plus précise. La khatbé et le prêtre cophte me firent presser de prendre une

décision. Je finis par me lever en promettant de revenir, mais je sentais qu'on n'avait pas grande confiance.

Les deux jeunes filles étaient sorties pendant cette négociation. Quand je traversai la terrasse pour gagner l'escalier, celle que j'avais remarquée particulièrement semblait occupée à arranger des arbustes. Elle se retourna en souriant, et, faisant tomber son tarbouch, elle secoua sur ses épaules de magnifiques tresses dorées, auxquelles le soleil donnait un vif reflet rougeâtre. Ce dernier effort d'une coquetterie d'ailleurs bien légitime triompha presque de ma prudence, et je fis dire à la famille que j'enverrais certainement des présens.

« Ma foi, dis-je en sortant au complaisant israélite, j'épouserais bien celle-là devant le Turc. — La mère ne voudrait pas; elles tiennent au prêtre cophte. C'est une famille d'écrivains : le père est mort; la jeune fille que vous avez préférée n'a encore été mariée qu'une fois, et pourtant elle a seize ans. — Comment! elle est veuve? — Non, divorcée. — Oh! mais cela change la question! » J'envoyai toujours une petite pièce d'étoffe comme présent.

L'aveugle et son fils se remirent en quête, et me trouvèrent d'autres fiancées. C'étaient toujours à peu près les mêmes cérémonies; mais je prenais goût à cette revue du beau sexe cophte, et moyennant quelques étoffes et menus bijoux l'on ne se formalisait pas trop de mes incertitudes. Il y eut une mère qui amena sa fille dans mon logis : je crois bien que celle-là aurait volontiers célébré l'hymen devant le Turc; mais, tout bien considéré, cette fille était d'âge à avoir été déjà épousée plus que de raison.

IX. — LE JARDIN DE ROSETTE.

Le *barbarin* qu'Abdallah avait mis à sa place, un peu jaloux peut-être de l'assiduité du Juif et de son wékil, m'amena un jour un jeune homme fort bien vêtu, parlant italien et nommé Mahomet, qui avait à me proposer un mariage tout-à-fait relevé.—Pour celui-là, me dit-il, c'est devant le consul. Ce sont des gens riches, et la fille n'a que douze ans. — Elle est un peu jeune pour moi; mais il paraît qu'ici c'est le seul âge où l'on ne risque pas de les trouver veuves ou divorcées. — *Signor è vero*, ils sont très impatiens de vous voir, car vous occupez une maison où il y a eu des Anglais; on a donc une bonne opinion de votre rang. J'ai dit que vous étiez un général. — Mais je ne suis pas un général. — Allons donc! vous n'êtes pas un ouvrier, ni un négociant (*cavadja*). Vous ne faites rien? — Pas grand'chose. — Eh bien! cela représente ici au moins le grade d'un *myrlivoix* (général).

Je savais déjà qu'en effet au Caire, comme en Russie, l'on classait

toutes les positions d'après les grades militaires. Il est à Paris des écrivains pour qui c'eût été une mince distinction que d'être assimilés à un général égyptien; moi, je ne pouvais voir là qu'une amplification orientale. Nous montons sur des ânes, et nous nous dirigeons vers le Mousky. Mahomet frappe à une maison d'assez bonne apparence. Une négresse ouvre la porte et pousse des cris de joie; une autre esclave noire se penche avec curiosité sur la balustrade de l'escalier, frappe des mains en riant très haut, et j'entends retentir des conversations où je devinais seulement qu'il était question du *myrlivoix* annoncé.

Au premier étage je trouve un personnage proprement vêtu, ayant un turban de cachemire, qui me fait asseoir et me présente un grand jeune homme comme son fils. C'était le père. Dans le même instant entre une femme d'une trentaine d'années encore jolie; on apporte du café et des pipes, et j'apprends par l'interprète qu'ils étaient de la haute Égypte, ce qui donnait au père le droit d'avoir un turban blanc. Un instant après, la jeune fille arrive suivie des négresses, qui se tiennent en dehors de la porte; elle leur prend des mains un plateau, et nous sert des confitures dans un pot de cristal où l'on puise avec des cuillers de vermeil. Elle était si petite et si mignonne, que je ne pouvais concevoir qu'on songeât à la marier. Ses traits n'étaient pas encore bien formés; mais elle ressemblait tellement à sa mère, qu'on pouvait se rendre compte, d'après la figure de cette dernière, du caractère futur de sa beauté. On l'envoyait aux écoles du quartier franc, et elle savait déjà quelques mots d'italien. Toute cette famille me paraissait si respectable, que je regrettais de m'y être présenté sans intentions tout-à-fait sérieuses. Ils me firent mille honnêtetés, et je les quittai en promettant une réponse prompte. Il y avait de quoi mûrement réfléchir.

Le surlendemain était le jour de la pâque juive, qui correspond à notre dimanche des rameaux. Au lieu de buis, comme en Europe, tous les chrétiens portaient le rameau biblique, et les rues étaient pleines d'enfans qui se partageaient la dépouille des palmiers. Je traversais, pour me rendre au quartier franc, le jardin de Rosette, qui est la plus charmante promenade du Caire. C'est une verte oasis au milieu des maisons poudreuses, sur la limite du quartier cophte et du Mousky. Deux maisons de consuls et celle du docteur Clot-Bey ceignent un côté de cette retraite; les maisons franques qui bordent l'impasse Waghorn s'étendent à l'autre extrémité; l'intervalle est assez considérable pour présenter à l'œil un horizon touffu de dattiers, d'orangers et de sycomores.

Il n'est pas facile de trouver le chemin de cet éden mystérieux, qui n'a point de porte publique. On traverse la maison du consul de Sardaigne en donnant à ses gens quelques paras, et l'on se trouve au milieu de vergers et de parterres dépendant des maisons voisines. Un sentier qui les divise aboutit à une sorte de petite ferme entourée de

grillages où se promènent plusieurs girafes que le docteur Clot-Bey fait élever par des Nubiens. Un bois d'orangers fort épais s'étend plus loin à gauche de la route; à droite sont plantés des mûriers entre lesquels on cultive du maïs. Ensuite le chemin tourne, et le vaste espace qu'on aperçoit de ce côté se termine par un rideau de palmiers entremêlés de bananiers, avec leurs longues feuilles d'un vert éclatant. Il y a là un pavillon soutenu par de hauts piliers, qui recouvre un bassin profond autour duquel des compagnies de femmes viennent souvent se reposer et chercher la fraîcheur. Le vendredi, ce sont des musulmanes, toujours voilées le plus possible; le samedi, des Juives; le dimanche, des chrétiennes. Ces deux derniers jours, les voiles sont beaucoup moins discrets; beaucoup de femmes font étendre des tapis près du bassin par leurs esclaves, et se font servir des fruits et des pâtisseries. Le passant peut s'asseoir dans le pavillon même sans qu'une retraite farouche l'avertisse de son indiscrétion, ce qui arrive quelquefois le vendredi, jour des Turques.

Je passais près de là, lorsqu'un garçon de bonne mine vient à moi d'un air joyeux; je reconnais le frère de ma dernière prétendue. J'étais seul. Il me fait quelques signes que je ne comprends pas, et finit par m'engager, au moyen d'une pantomime plus claire, à l'attendre dans le pavillon. Dix minutes après, la porte de l'un des petits jardins bordant les maisons s'ouvre et donne passage à deux femmes que le jeune homme amène, et qui viennent prendre place près du bassin en levant leurs voiles. C'étaient sa mère et sa sœur. — Leur maison donnait sur la promenade du côté opposé à celui où j'y étais entré l'avant-veille. Après les premiers saluts affectueux, nous voilà à nous regarder et à prononcer des mots au hasard et souriant de notre mutuelle ignorance. La petite fille ne disait rien, sans doute par réserve; mais, me souvenant qu'elle apprenait l'italien, j'essaie quelques mots de cette langue, auxquels elle répond avec l'accent guttural des Arabes, ce qui rendait l'entretien fort peu clair.

Je tâchais d'exprimer ce qu'il y avait de singulier dans la ressemblance des deux femmes. L'une était la miniature de l'autre. Les traits vagues encore de l'enfant se dessinaient mieux chez la mère; on pouvait prévoir entre ces deux âges une saison charmante qu'il serait doux de voir fleurir. — Il y avait près de nous un tronc de palmier renversé depuis peu de jours par le vent, et dont les rameaux trempaient dans l'extrémité du bassin. Je le montrai du doigt en disant : *Oggi è il giorno delle palme.* Or, les fêtes cophtes, se réglant sur le calendrier primitif de l'église, ne tombent pas en même temps que les nôtres. Toutefois la petite fille alla cueillir un rameau qu'elle garda à la main, et dit : *Io cosi sono « Roumi. »* — Moi, comme cela, je suis Romaine!

Au point de vue des Égyptiens, tous les Francs sont des *Romains.* Je

pouvais donc prendre cela pour un compliment et pour une allusion au futur mariage. O hymen, hyménée! je t'ai vu ce jour-là de bien près! Tu ne dois être sans doute, selon nos idées européennes, qu'un frère puîné de l'amour. Pourtant ne serait-il pas charmant de voir grandir et se développer près de soi l'épouse que l'on s'est choisie, de remplacer quelque temps le père avant d'être l'amant?..... Mais, pour le mari, quel danger! — En sortant du jardin, je sentais le besoin de consulter mes amis du Caire. J'allai voir Seyd-Aga. « Mariez-vous donc de par Dieu! » me dit-il, comme Pantagruel à Panurge. J'allai de là chez le peintre de l'hôtel Domergue, qui me cria de toute sa voix de sourd: « Si c'est devant le consul... ne vous mariez pas! » Il y a, quoi qu'on fasse, un certain préjugé religieux qui domine l'Européen en Orient, du moins dans les circonstances graves. Faire un mariage *à la cophte*, comme on dit au Caire, ce n'est rien que de fort simple; mais avec une toute jeune enfant, qu'on vous livre pour ainsi dire, et qui contracte un lien illusoire pour vous-même, c'est une grave responsabilité morale assurément.

Comme je m'abandonnais à ces sentimens délicats, je vis arriver Abdallah revenu de Suez; j'exposai ma situation.—Je m'étais bien douté, s'écria-t-il, qu'on profiterait de mon absence pour vous faire faire des sottises. Je connais la famille. Vous êtes-vous inquiété de la dot? — Oh! peu m'importe; je sais qu'ici ce doit être peu de chose. — On parle de vingt mille piastres. — Eh bien! c'est toujours cela (cinq mille fr.). — Comment donc? mais c'est vous qui devez les payer.— Ah! c'est bien différent... Ainsi il faut que j'apporte une dot, au lieu d'en recevoir? — Naturellement. Ignorez-vous que c'est l'usage ici? — Comme on parlait d'un mariage à l'européenne... — Le mariage, oui; mais la somme se paie toujours. C'est un petit dédommagement pour la famille.

Je comprenais dès-lors l'empressement des parens dans ce pays à marier les petites filles. Rien n'est plus juste d'ailleurs, à mon avis, que de reconnaître, en payant, la peine que de braves gens se sont donnée de mettre au monde et d'élever pour vous une jeune enfant gracieuse et bien faite. — Il paraît que la dot, ou pour mieux dire le douaire, dont j'ai indiqué plus haut le minimum, croît en raison de la beauté de l'épouse et de la position des parens. Ajoutez à cela les frais de la noce, et vous verrez qu'un mariage à la cophte devient encore une formalité assez coûteuse. J'ai regretté que le dernier qui m'était proposé fût en ce moment-là au-dessus de mes moyens. Du reste, l'opinion d'Abdallah était que pour le même prix on pouvait acquérir tout un sérail au Bazar des esclaves.

GÉRARD DE NERVAL.

ÉCRIVAINS CRITIQUES

ET

HISTORIENS LITTÉRAIRES

DE LA FRANCE.

XV.[1]

CHARLES LABITTE.

> « La mort a dépouillé ma jeunesse en pleine récolte... J'étais au comble de la muse et de l'âge en fleur, — hélas! et voilà que je suis entré tout savant dans la tombe, tout jeune dans l'Érèbe! »
> (Épigramme de l'*Anthologie*, édit. Palat., VII, 558.)

Le moment est venu de rendre ce que nous devons à la mémoire du plus regretté de nos amis littéraires et du plus sensiblement absent de nos collaborateurs. Sa perte cruelle a été si imprévue et si soudaine, qu'elle a porté, avant tout, de l'étonnement jusque dans notre douleur, bien loin de nous laisser la liberté d'un jugement. Et aujourd'hui même que le premier trouble a eu le temps de s'éclaircir et que rien ne voile plus l'étendue du vide, ce n'est pas un jugement régulier que nous viendrons essayer de porter sur celui qui nous manque tellement cha-

(1) Des erreurs de chiffres se sont souvent glissées dans les indications de cette série; le précédent portrait qui s'y rapporte, *M. Saint-Marc Girardin*, devait porter le chiffre XIV. L'avant-dernier, le XIII[e], était celui de *M. Daunou*.

que jour et dont le nom revient en toute occasion à notre pensée. Le public lui-même a perdu en M. Charles Labitte plus que ceux qui en sont le mieux assurés ne sauraient le lui dire. Les personnes qui, sans connaître notre ami, l'ont lu pendant dix années et l'ont suivi dans ses productions fréquentes et diverses, qui l'ont trouvé si facile et souvent si gracieux de plume, si riche de textes, si abondant et presque surabondant d'érudition, qui ont goûté son aisance heureuse à travers cette variété de sujets, ceux même auxquels il est arrivé d'avoir à le contredire et à le combattre, peuvent-ils apprendre sans surprise et sans un vrai mouvement de sympathie que cet écrivain si fécond, si activement présent, si ancien déjà, ce semble, dans leur esprit et dans leur souvenir, est mort avant d'avoir ses vingt-neuf ans accomplis? Il était à peine mûr de la veille; il était à cette plénitude de la jeunesse où la saison des fruits commence à peine d'hier et où quelques tours de soleil achèveront, où l'on n'a plus enfin qu'à produire pour tous ce qu'on a mis tant de labeur et de veilles à acquérir pour soi. Il s'était perfectionné, depuis les trois dernières années, de la manière la plus sensible pour qui le suivait de près. Le jugement qu'il avait toujours eu net et prompt s'affermissait de jour en jour; il avait acquis la solidité sous l'abondance, et cette solidité même, qui eût amené la sobriété, tournait à l'agrément. Il n'y aurait qu'à retrancher et à resserrer un peu pour que l'étude sur *Marie-Joseph Chénier* devînt un morceau de critique biographique achevé de forme autant qu'il est complet de fond. L'article sur *Varron* est un modèle parfait de ce genre d'érudition et de doctrine encore grave, et déjà ménagé à l'usage des lecteurs du monde et des gens de goût; l'étude sur *Lucile* également; et nous pourrions citer vingt autres articles gracieux et sensés, et finement railleurs, qui attestaient une plume faite, et si nombreux que de sa part, sur la fin, on ne les comptait plus. Mais, encore un coup, il n'avait pas vingt-neuf ans, et, si mourir jeune est beau pour un poète, s'il y a dans les premiers chants nés du cœur quelque chose d'une fois trouvé et comme d'irrésistible qui suffit par aventure à forcer les temps et à perpétuer la mémoire, il n'en est pas de même du prosateur et de l'érudit. La poésie est proprement le génie de la jeunesse; la critique est le produit de l'âge mûr. Poète ou penseur, on peut être rayé bien avant l'heure et ne pas disparaître tout entier. Cependant, parmi les noms les plus habituellement cités de ces victimes triomphantes, n'oublions pas que Vauvenargues avait trente-deux ans, qu'Étienne de La Boétie en avait trente-trois : ces deux ou trois années de grace accordées par la nature sont tout à cet âge. Mais un critique, un érudit, mourir à vingt-neuf ans! Qu'on cherche dans l'histoire des lettres à appliquer cette loi sévère aux hommes les plus honorés et qui, en avançant, ont conquis l'autorité la plus considérable comme organes du goût ou comme truchemans spirituels de

l'érudition, aux La Harpe, aux Daunou, aux Fontenelle, à Bayle lui-même! Que ceci du moins demeure présent, non pour commander l'indulgence, mais pour maintenir la simple équité, quand il s'agit d'un écrivain si précoce, si laborieux, si continuellement en progrès, et qui, au milieu de tant de fruits, tous de bonne nature, en a produit quelques-uns d'excellens.

Charles Labitte était né le 2 décembre 1816 à Château-Thierry. Son père, qui y remplissait les fonctions de procureur du roi, passa peu après en cette même qualité au tribunal d'Abbeville, où il s'est vu depuis fixé comme juge. Le jeune enfant fut ainsi ramené dès son bas âge dans le Ponthieu, patrie de sa mère, et c'est là qu'il fut élevé sous l'aile des plus tendres parens et dans une éducation à demi domestique. Il suivait ses classes au collége d'Abbeville; il passait une partie des étés à la campagne de Blangermont près Saint-Pol, et, durant cette adolescence si peu assujettie, il apprenait beaucoup, il apprenait surtout de lui-même. Je ne puis m'empêcher de remarquer que cette libre éducation, si peu semblable à la discipline de plus en plus stricte d'aujourd'hui, sous laquelle on surcharge uniformément de jeunes intelligences, est peut-être celle qui a fourni de tout temps aux lettres le plus d'hommes distingués : l'esprit, à qui la bride est laissée un peu flottante, a le temps de relever la tête et de s'échapper çà et là à ses vocations naturelles. L'érudition de Charles Labitte y gagna un air d'agrément et presque de gaieté qui manque trop souvent à d'autres jeunes éruditions très estimables, mais de bonne heure contraintes et comme attristées. Au reste, s'il lisait déjà beaucoup et toutes sortes de livres, il ne se croyait pas encore voué à un rôle de critique; il eut là de premiers printemps qui sentaient plutôt la poésie, et j'ai sous les yeux une suite de lettres écrites par lui dans l'intimité durant les années 1832-1836, c'est-à-dire depuis l'âge de seize ans jusqu'à celui de vingt, dans lesquelles les rêveries aimables et les vers tiennent la plus grande place. Ces lettres sont adressées à l'un de ses plus tendres amis, M. Jules Macqueron, qui faisait lui-même d'agréables vers; Labitte lui rend confidences pour confidences, et il y mêle d'utiles conseils littéraires : l'instinct du futur critique se retrouverait par ce coin-là. Nous ne citerons rien des vers mêmes : ils sont faciles et sensibles, de l'école de Lamartine; mais c'est plutôt l'ensemble de cette fraîche floraison qui m'a frappé, comme d'une de ces prairies émaillées au printemps où aucune fleur en particulier ne se détache au regard, et où toutes font un riant accord. Il y a aussi des surabondances de larmes que je ne saurais comparer qu'à celles des sources en avril. Les journées n'étaient pas rares pour lui où il pouvait écrire à son ami, après des pages toutes remplies d'effusions : « Je suis dans un jour où je vois tout idéalement et douloureusement, et enfin, s'il m'est possible de m'exprimer ainsi, *lamartinement*. » Fai-

sant allusion à quelque projet de poème ou d'élégie, où il s'agissait de peindre un souvenir qui datait de l'âge de douze ans (ils en avaient seize), il écrivait à la date de juin 1832 :

« Mais revenons au souvenir. Cette idée seule d'une tendresse enfan-« tine (dont tu ris maintenant avec raison, et qui cependant pourrait « servir de matière à de jolis vers) est gracieuse et vraie. Les souvenirs « les plus doux de la vie sont en effet les souvenirs du cœur. Quand on « ramène sa pensée à ses premières années et qu'on veut revenir sur les « traces que l'on a déjà parcourues, il n'y a rien qui éclaire davantage « ces époques flottantes et vagues qu'un amour d'enfant venu avant l'âge « des sens. C'est un point lumineux dans ce demi-jour des premières « années où tout est confondu, plaisirs, espérances, regrets, et où les « souvenirs sont brouillés et incertains, parce qu'aucune pensée ne les a « gravés dans la mémoire; amour charmant qui ne sait pas ce qu'il « veut, qui se prend aux yeux bleus d'une fille comme le papillon aux « roses du jardin par un instinct de nature, par une attraction dont il « ne sait point les causes et dont il n'entrevoit pas la portée; innocent « besoin d'aimer, qui plus tard se changera en un désir intéressé de « plaire et de se voir aimé; passion douce et sans violence, rêve en « l'air; première épreuve d'une sensibilité qui se développera plus tard « ou qui plutôt s'éteindra dans des passions plus sérieuses; petite inquié-« tude de cœur qui tourmente souvent un jeune écolier, un de ces « enfans aux joues roses que vous croyez si insouciant, mais qui déjà « éprouve des agitations inconnues, qui étouffe, qui languit, qui se sent « monter au front des rougeurs auxquelles la conscience n'a point « part. » — La grace facile où se jouera si souvent la plume de Charles Labitte se dessine déjà dans cette page délicate où je n'ai pas changé un mot.

Un caractère digne d'être noté honore en mille endroits ces premiers épanchemens d'une vie naturelle et pure : ce sont les sentimens de croyance et de moralité, si familiers, ce semble, à toute jeunesse qu'on ne devrait point avoir à les relever, mais si rares (nous assure-t-on) chez les générations venues depuis Juillet qu'elles sont vraiment ici un trait distinctif. Charles Labitte, à cet âge heureux, les possédait dans toute leur sève. Lui, dont plus tard les convictions politiques ou philosophiques n'eurent guère d'occasion bien directe de se produire et semblaient plutôt ondoyer parfois d'un air de scepticisme sous le couvert de l'érudition, il croyait vivement à l'amour, surtout à l'amitié, à l'immortalité volontiers, à la liberté toujours, à la patrie, à la grandeur de la France, à toutes ces choses idéales qu'il est trop ordinaire de voir par degrés pâlir autour de soi et dans son cœur, mais qu'il est impossible de sauver, même en débris, après trente ans, lorsqu'on ne les a pas aimées passionnément à vingt.

Il achevait sa philosophie à Abbeville en 1834, et faisait un premier voyage à Paris dans l'été de cette même année, pour y prendre son grade de bachelier-ès-lettres. Après un court séjour, il y revenait à l'entrée de l'hiver, sous prétexte d'y faire son droit, mais en réalité pour y tenter la fortune littéraire. Il arrivait cette fois pourvu de vers et de prose, de canevas de romans et de poèmes, de comédies, d'odes, que sais-je ? de toute cette superfluité première dont il s'échappait de temps en temps quelque chose dans *le Mémorial d'Abbeville*, mais de plus muni d'articles de *haute* critique comme il disait en plaisantant, et surtout du fonds qui était capable de les produire. C'est dès-lors que je le connus. Ce jeune homme de dix-huit ans, élancé de taille, et dont la tête penchait volontiers comme légèrement lassée, blond, rougissant, se montrait d'une timidité extrême; après une visite où il avait écouté longtemps, parlé peu, il vous écrivait des lettres pleines de naturel et d'abandon : plume en main, il triomphait de sa rougeur. Il vit beaucoup dans ces premiers temps Mme Tastu, à laquelle il adressa des vers. Il voyait aussi plus que tout autre son excellent parent et son patron naturel, M. de Pongerville, dont il était neveu à la mode de Bretagne, et qu'il se plaisait à nommer son *oncle*. Dans une visite qu'il fit à Londres dans l'automne de 1835, il lui adressait, comme au prochain traducteur du *Paradis Perdu*, une pièce de vers datée de Westminster et intitulée *le Tombeau de Milton*.

Mais c'était la critique qui le partageait déjà et qui allait l'enlever tout entier. Il s'était fort lié avec son compatriote M. Charles Louandre, fils du savant bibliothécaire d'Abbeville, et les deux amis avaient projeté de concert une *Histoire des Prédicateurs du Moyen-âge*. Cette seule idée était déjà d'une vue pénétrante : c'était comprendre qu'une telle histoire présenterait beaucoup plus d'intérêt qu'on ne pouvait se le figurer au premier abord. La prédication, en ces âges fervens, représentait et résumait à certains égards le genre d'influence qu'on a vue en d'autres temps se diviser entre la presse et la tribune. Les deux amis poussèrent vivement les préparatifs de leur commune entreprise; ils lurent tout ce qui était imprimé en fait de vieux sermonnaires, ils abordèrent les manuscrits, et, même lorsque l'idée d'une rédaction définitive eut été abandonnée, ils durent à cette courageuse invasion au cœur d'une rude et forte époque de connaître les sources et les accès de l'érudition, d'en manier les appareils comme en se jouant, et d'avoir un grand fonds par devers eux, un vaste réservoir où ils purent ensuite puiser pour maint usage. Vers le même moment, Charles Labitte concevait, seul, un autre projet plus riant et qui eût été pour lui comme le délassement de l'autre, un livre sur le règne de Louis XIII et où devaient figurer Voiture, Balzac, Chapelain, l'hôtel Rambouillet, etc.; une grande partie des matériaux amassés ont paru depuis en articles dans la *Revue de Paris* et ail-

leurs. Tout ce confluent d'études se pressait dans les premiers mois de 1836 et avant que notre ami eût accompli ses vingt ans. Il avait à cette heure renoncé définitivement aux vers, et sa voie de curiosité critique était trouvée. En échangeant une veine pour l'autre, il porta aussitôt dans cette dernière une ardeur, un sentiment passionné et presque douloureux, qu'on n'est pas accoutumé à y introduire à ce degré. Il semblait étudier non pas pour connaître seulement et pour apprendre, mais pour échapper à un dégoût de la vie. Ce dégoût n'était-il que l'effet même et le contre-coup d'une excessive étude, n'était-il que cette satiété, cette lassitude incurable qui sort de toute chose humaine où l'on a touché le fond, quelque chose de pareil au *medio de fonte leporum*, admirable cri de ce Lucrèce tant aimé de notre ami ? Quelle qu'en fût la cause, l'étude passionnée à laquelle se livrait Charles Labitte et d'où il tirait pour nous tant d'agréables productions, lui était à la fois un plaisir et une source de mort. Il étudiait sans trève, à perte d'haleine, jusqu'à extinction de force vitale et jusqu'à évanouissement. Ses yeux, qui lui refusaient souvent le service, ne faisaient qu'accuser alors l'épuisement des centres intérieurs et crier grace, en quelque sorte, pour le dedans. Il en résulta de bonne heure des crises fréquentes, passagères, que recouvraient vite les apparences de la santé et les couleurs de la jeunesse; mais lui ne s'y trompait pas : « Je n'ai pas deux jours de bons sur dix, (écrivait-il de Paris à M. Jules Macqueron, le 30 décembre 1835); mon pauvre ami, ma santé est à peu près perdue, et il est fort probable, du moins d'après les données de l'art, que mon pèlerinage sera court. Je dirais tant mieux, si je n'avais ni amis ni parens. Ne crois pas que je me drape ici en *poitrinaire* ou en *malade languissant*. J'ai ma conviction làdessus, et il est bien rare que ces sortes de convictions trompent. Il y a ici pendant que je t'écris, vis-à-vis de moi, un jeune homme de Savoie, docteur en médecine, qui me donne tous ses soins. Si nous nous trouvons un jour réunis tous à Paris, j'espère te le faire connaître. » — Une telle tristesse était certainement disproportionnée aux causes appréciables; la science elle-même n'aurait pu trouver de quoi justifier ces pressentimens; c'était la lassitude de la vie qui parlait en lui.

Le premier article de quelque étendue par lequel il débuta véritablement dans les lettres est celui de *Gabriel Naudé*, qui parut dans la *Revue des Deux Mondes* le 15 août 1836. Il ne faisait là dès l'abord que se placer sous l'invocation de son véritable patron. Gabriel Naudé est bien le patron, en effet, de ceux qui avant tout lisent et dévorent, qui parlent de tout ce qu'ils ont lu, et chez qui l'idée ne se présente que de biais en quelque sorte, ne se faufile qu'à la faveur et sous le couvert des citations. L'article que Charles Labitte lui consacrait, et qui n'offrait encore ni l'ordre ni même toute l'exactitude auxquels il atteindra plus tard, ressaisissait du moins et rendait vivement la physionomie du mo-

dèle; le vieil esprit gaulois y débordait en jeune sève. On sentait que ce débutant d'hier s'était abouché de longue main avec ces hommes d'autrefois dont il parlait : il avait reçu d'eux le souffle, il avait la tradition.

La tradition! chose essentielle et vraiment sacrée en littérature, et qui serait en danger de se perdre chez nous, si quelques-uns, comme élus et fidèles, n'y veillaient sans cesse et ne s'appliquaient à la maintenir! Qu'arrive-t-il en effet, et que voyons-nous de plus en plus dans la foule *écriveuse* qui nous entoure? On aborde inconsidérément les époques, on brouille les personnages, on confond les nuances en les bigarrant. A quoi bon tant de soins? Pourquoi ceux qui ne se font de la littérature qu'un instrument, et qui ne l'aiment pas en elle-même, y regarderaient-ils de si près? Et quant à ceux qui sont dignes de l'aimer et qui lui feraient honneur par de vrais talens, l'orgueil trop souvent les entête du premier jour; sauf deux ou trois grands noms qu'ils mettent en avant par forme et où ils se mirent, les voilà qui se comportent comme si tout était né avec eux et comme s'ils allaient inaugurer les âges futurs. Il y aurait profit à se le rappeler toutefois; penser beaucoup et sérieusement au passé en telle matière et le bien comprendre, c'est véritablement penser à l'avenir : ces deux termes se lient étroitement et correspondent entre eux comme deux phares. Pour moi, ce me semble, il n'est qu'une manière un peu précise de songer à la postérité quand on est homme de lettres, c'est de se reporter en idée aux anciens illustres, à ceux qu'on préfère, qu'on admire avec prédilection, et de se demander : « Que diraient-ils de moi? à quel degré daigneraient-ils m'admettre? s'ils me connaissaient, m'ouvriraient-ils leur cercle, me reconnaîtraient-ils comme un des leurs, comme le dernier des leurs, le plus humble? » Voilà ma vue *rétrospective* de postérité, et celle-là en vaut bien une autre (1). C'est une manière de se représenter cette postérité vague et fuyante sous des traits connus et augustes, de se la figurer dans la majesté reconnaissable des ancêtres. On a l'air de tourner le dos à la postérité, et on agit plus sûrement en vue d'elle que si on la voulait anticiper directement et en saisir le fantôme. Celui de tous les peuples qui a le plus songé à la gloire et qu'elle a le moins trompé, celui de tous les poètes qu'elle a couronné comme le plus divin, les Grecs et Homère, appelaient la postérité et les générations de l'avenir ce qui est *derrière* (λαὸς ὀπίσσω), comme s'ils avaient réellement tourné le dos à l'avenir, et du passé ils disaient ce qui est *devant*.

(1) Il faut voir la même idée rendue comme les anciens savaient faire, c'est-à-dire en des termes magnifiques, au XII[e] chapitre du *Traité du Sublime* qui a pour titre : « Suppose-toi en présence des plus éminens écrivains. » Longin (ou l'auteur, quel qu'il soit) y fait admirablement sentir, et par une gradation majestueuse, le rapport qui unit le tribunal de la postérité à celui des grands prédécesseurs. — Ne pas s'en tenir à la traduction de Boileau.

Notre ami avait toujours ce grand passé littéraire devant les yeux; il aimait ces choses désintéressées en elles-mêmes et s'y absorbait avec oubli. Nous ne le suivrons point ici pas à pas dans la série d'articles qu'il laissa échapper durant les premières années, et qui n'étaient que le trop plein de ses études constantes. Son fonds acquis sur les sermonnaires du moyen-âge lui fournit matière à de piquantes appréciations de Michel Menot et des autres prédicateurs dits *macaroniques*. Il donna nombre de morceaux sur l'époque Louis XIII. En même temps, par ses portraits de M. Raynouard et de Népomucène Lemercier, il abordait avec bonheur ce genre délicat de la biographie contemporaine, et contribuait pour sa part à l'élargir.

Autrefois il existait deux sortes de notices littéraires : l'une toute sèche et positive, sans aucun effort de rhétorique et sans étincelle de talent, la notice à la façon de Goujet et de Niceron, aussi peu agréable que possible et purement utile; elle gisait reléguée dans les répertoires tout au fond des bibliothèques : et puis il y avait sur le devant de la scène et à l'usage du beau monde la notice élégante, académique et fleurie, l'*éloge;* ici les renseignemens positifs étaient rares et discrets, les détails matériels se faisaient vagues et s'ennoblissaient à qui mieux mieux, les dates surtout osaient se montrer à peine : on aurait cru déroger. J'indique seulement les deux extrémités, et je n'oublie pas que dans l'intervalle, entre le Niceron et le Thomas, il y avait place pour l'exquis mélange à la Fontenelle. Pourtant, chez celui-ci même, l'extrême sobriété faisait loi. On a tâché de nos jours (et M. Villemain le premier) de fondre et de combiner les deux genres, d'animer la sécheresse du fait et du document, de préciser et de ramener au réel le panégyrique. Ce genre, ainsi développé et déterminé, a parcouru en peu d'années ses divers degrés de croissance, et Charles Labitte, on peut le dire, l'a poussé au dernier terme du complet dans une ou deux de ses biographies, dans celle sur *Marie-Joseph Chénier* particulièrement. Il était infatigable à féconder un champ qui, en soi, a l'air si peu étendu, et à en tirer jusqu'à la dernière moisson. Il ne se bornait pas aux simples faits principaux ni à l'analyse des ouvrages, ni même à la peinture de la physionomie et du caractère; il voulait tout savoir, renouer tous les rapports du personnage avec ses contemporains, le montrer en action, dans ses amitiés, dans ses rivalités, dans ses querelles; il visait surtout à ajouter par quelque page inédite de l'auteur à ce qu'on en possédait auparavant. Qu'il n'ait pas été quelquefois entraîné ainsi au-delà du but et n'ait pas un peu trop disséminé ses recherches, au point d'avoir peine ensuite à les resserrer et à les ressaisir dans son récit, je n'essaierai nullement de le nier; mais il n'a pas moins poussé sa trace originale et vive, il n'a laissé à la paresse de ses successeurs aucune excuse, et il ne sera plus permis après lui de faire les notices écourtées et sèches

que quand on le voudra bien. Pour montrer cependant à quel point dans son esprit tout cela se rapportait à des cadres élevés, et quel ensemble il en serait résulté avec le temps, je veux donner ici, tel qu'on le trouve dans ses papiers, le plan d'un ouvrage en deux volumes, où seraient entrés, moyennant corrections, plusieurs des morceaux déjà publiés. Le critique supérieur se fait sentir dans ce simple tracé où les détails ne masquent rien. Nous livrons le brillant programme à remplir à quelques-uns de nos jeunes vivans; mais nul, on peut l'affirmer, ne saura exploiter dans toute leur abondance les ressources que Charles Labitte y embrassait déjà.

LES POÈTES DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE.

PREMIER VOLUME.

I. — Introduction. — Situation des Lettres sous Louis XVI. — De la Poésie léguée à la génération de 89 par le XVIII[e] siècle, ou *les Jardins* de Delille, les *Odes* de Le Brun et les *Élégies* de Parny. — Vue générale des Lettres pendant la Révolution et sous Bonaparte. — Influence réciproque des événemens et des écrits.

II. — BEAUMARCHAIS, ou la transition de Voltaire à la Révolution. (Fragmens inédits de *Figaro*. — Lettres autographes de Beaumarchais, etc.)

III. — MARIE-JOSEPH CHÉNIER, ou l'école de Voltaire en présence de la Révolution et de l'Empereur. (Lettres inédites, etc.)

IV. — MICHAUD, ou l'influence de Delille et le royalisme dans la presse. (Berchoux et *la Quotidienne*.)

V. — ANDRIEUX, ou la Comédie et le Conte pendant la Révolution. (Lettres inédites.) — Il y faudrait faire entrer Picard, Colin d'Harleville.

VI. — ÉTIENNE, ou la Comédie sous l'Empire. — Origine du Libéralisme de la Restauration. (Lettres inédites.)

SECOND VOLUME.

VII. — RAYNOUARD, ou la Tragédie nationale aboutissant à l'érudition, — *les Templiers* et les Troubadours. (Documens inédits. — Extraits de ses Mémoires autographes. — Vers manuscrits.)

VIII. — DUCIS, ou l'initiation au théâtre étranger. (Ducis grand épistolaire. — Ses poésies annoncent Lamartine.) Originalité d'*Abufar*. — Shakspeare et les romantiques. (Lettres inédites.)

IX. — LEMERCIER, ou le précurseur des innovations. — Il est le prédécesseur de Victor Hugo, son successeur à l'Académie. (Pièces de théâtre inédites de sa jeunesse et du temps de la Révolution; lettres autographes.)

X. — ANDRÉ CHÉNIER, ou retour à l'antiquité. — Influence sur l'école nouvelle par l'édition de 1819. (Vers inédits. — Documens nouveaux.)

XI. — MILLEVOYE, ou la transition à Lamartine. (D'après les manuscrits et papiers de sa famille.)

XII. — GEOFFROY, ou la Critique pendant la Révolution et sous l'Empire. — Histoire du *Journal des Débats*.

CONCLUSION.

Résumé sur l'ensemble de cette époque littéraire. — Bernardin de Saint-Pierre, Mme de Staël et Chateaubriand. — Les *Méditations* de Lamartine et *l'Indifférence* de Lamennais. — Les deux Poésies en présence.

Après avoir été chargé quelque temps d'un cours d'histoire au collége de Charlemagne et à celui d'Henri IV, Charles Labitte avait été envoyé à la faculté de Rennes par M. Cousin (avril 1840), pour y remplir, provisoirement d'abord, la chaire de littérature étrangère, dont il devint plus tard titulaire. Ses études, déjà si étendues, durent à l'instant s'élargir encore; il fallut suffire en peu de semaines à ces nouvelles fonctions, et faire face à un enseignement imprévu. Ces brusques et vigoureuses expéditions, où l'on pousse à toute bride la pensée, sont comme la guerre, et elles dévorent aussi bien des esprits. Le jeune professeur partit pour Rennes, non sans s'être auparavant muni des conseils et des bons secours de M. Fauriel, le maître et le guide par excellence en ces domaines étrangers. Du premier jour, il aborda résolument son sujet par les hauteurs et par les sources, c'est-à-dire par Dante et par les origines de la *Divine Comédie*. On a le résultat de ces leçons dans un curieux travail (*la Divine Comédie avant Dante* (1)), où il expose toutes les visions mystiques analogues, tirées des légendaires et agiographes les plus obscurs. M. Ozanam et lui semblaient s'être piqués d'émulation pour creuser et épuiser la veine étrange. On a dit de cette spirituelle dissertation, devenue l'une des préfaces naturelles du pèlerinage dantesque, que c'était *une histoire complète de l'infini* tel qu'on se le figurait en ces âges crépusculaires : « Hélas! (2) trois ans à peine s'étaient écoulés, et lui-même allait être initié à ces secrets de la mort, où il semble que, par un triste pressentiment, il s'était plu à s'arrêter avec une curiosité mélancolique. » Il allait savoir le dernier mot (s'il est permis!) de la vie terrestre, de cette sorte de vision aussi qu'on a non moins justement appelée *le songe incompréhensible*.

Obligé, d'après les conditions universitaires, d'obtenir le grade de docteur ès-lettres, Charles Labitte prit pour sujet de thèse une période fameuse de notre histoire politique, qui s'étendit aussitôt sous sa plume jusqu'à former le volume intitulé : *De la Démocratie chez les Prédicateurs de la Ligue* (1841). En s'arrêtant à ce choix ingénieux et qui n'était pas sans à-propos dans le voisinage de la Sorbonne, l'auteur ne faisait qu'isoler et développer une des branches de cet ancien premier travail, resté inachevé, sur les sermonnaires. C'en était peut-être le plus piquant épi-

(1) *Revue des Deux Mondes*, livraison du 1er septembre 1842.

(2) J'emprunte ici les paroles de M. Charles Louandre, dans son article du *Journal d'Abbeville* (30 septembre 1845).

sode, et notre ami l'a élevé aux proportions d'un ouvrage dont il sera tenu compte dorénavant par les historiens. L'esprit de la ligue, pour être parfaitement saisi dans toute sa complication, et démêlé dans ses directions diverses, avait besoin de s'éclairer du jour rétrospectif qu'y jette la révolution de 89; il ne s'agit que de ne pas abuser des rapprochemens. Si jamais la chaire s'est vue réellement l'unique ou du moins le principal foyer de ce qui a depuis alimenté la presse et la tribune aux époques révolutionnaires, ce fut bien alors en effet; c'est de la chaire que partait le mot d'ordre, que se prônait et se commentait, au gré de la politique, le bulletin des victoires ou des défaites; quand il fallut faire accepter aux Parisiens la désastreuse nouvelle d'Ivry, le moine Christin, prêchant à deux jours de là, en fut chargé, et il joua sa farce mieux que n'aurait pu le plus habile et le plus effronté des *Moniteurs*. Il réussit bien mieux qu'aucun article du *Moniteur* n'a jamais fait, il laissa son public tout enflammé et résolu à mourir. Suivre les phases diverses de la chaire à travers la ligue, c'est comme qui dirait écrire l'histoire des clubs ou des journaux pendant la révolution française, c'est à chaque moment tâter le pouls à cette révolution le long de sa plus brûlante artère. Charles Labitte comprit dans toute leur étendue les ressources de son sujet, et, s'il y avait une critique à lui adresser à cet endroit, ce serait de les avoir épuisées. Que de lectures ingrates, fastidieuses, monotones, il lui fallut dévorer pour nous en rapporter quelque parcelle! De tous les genres littéraires qui sont tous capables d'un si énorme ennui, le plus ennuyeux assurément est le genre *parénétique,* autrement dit le *sermon;* il trouve moyen d'ennuyer, même lorsqu'il est bon; ici il était relevé par les passions politiques, mais elles n'y ajoutaient le plus souvent qu'un surcroît de dégoût et des vomissemens de grossièretés. Combien de fois, à propos de ce déluge d'oraisons, d'homélies, de controverses, sur lesquelles il opérait, et qui remontaient de toutes parts sous sa plume, l'auteur dut ressentir et étouffer en lui ce sentiment de trop plein qu'il ne peut contenir à l'occasion des cent cinquante-neuf ouvrages du curé Benoît (de Saint-Eustache) : *C'est l'ennui même!* Ce sont là de ces cris du cœur qui échappent parfois à l'érudit. Eh bien! l'esprit vif et léger de notre ami triompha le plus habituellement de l'épaisseur du milieu. Les vues neuves et perspicaces, les choses bien saisies et bien dites, abondent et viennent égayer le courant du détail à travers la juste direction de l'ensemble. Quelques assertions trop rapides et par-ci par-là contestables (1) n'affectent point cette justesse générale du sens. On a, de nos jours, fort raisonné théo-

(1) Celle-ci par exemple : « Il avait fallu répondre à la ligue par de gros livres, comme le *de Regno* de Barclay; il suffit au contraire, pour désarçonner la fronde, des plaisanteries érudites de Naudé dans le *Mascurat.* » Le gros pamphlet de Naudé put être utile à Mazarin auprès de quelques hommes de cabinet et de quelques esprits

riquement de la ligue, et ç'a été une mode, chez plus d'un historien paradoxal comme chez nos jeunes catholiques cavaliers, ou chez nos jacobins néo-catholiques, de se déclarer subitement ligueurs. Que vous dirai-je? on est ligueur en théorie, et on trouve les idylles de Fontenelle très poétiques, comme on a la barbe en pointe; il ne faut pas disputer des goûts ni des dilettantismes. Charles Labitte, qui était un esprit resté naturel parmi les jeunes (qualité des plus rares aujourd'hui), dans le livre utile où il apporte toutes sortes de preuves nouvelles en aide à la saine tradition, fait justice de ces travers en sens opposé. Il ressort clairement de ce renfort de pièces à l'appui que, si la ligue recélait à certains égards quelques idées d'avenir, elle en représentait encore plus de fixement stupides et d'irrévocablement passées; que, si, dans ses hardiesses de doctrine, elle anticipait quelques articles du catéchisme de 1793, elle en reproduisait encore plus de la théocratie du XIIe siècle; qu'enfin elle était fanatique en religion autant qu'anti-nationale en politique. La conclusion de Charles Labitte ne diffère donc en rien de la solution pratique qui a prévalu, de celle de la *Satyre Ménippée*, et des honnêtes gens d'alors, parlementaires et bourgeois; il donne franchement dans cette religion *politique* des L'Hôpital et des Pithou, qu'on peut bien se lasser à la longue de trouver toujours juste comme Aristide, mais qui n'en reste pas moins juste pour cela. Je veux citer le passage excellent où il la définit le mieux :

« Cette sage honnêteté, dit-il (1), cette modération, dont les politiques se piquaient, remontait jusqu'à Érasme, mais à *Érasme modifié par L'Hôpital.* L'illustre chancelier fut, en effet, par conscience et par supériorité, on l'a très bien dit, ce que l'auteur des *Colloques* avait été par circonspection et par finesse d'esprit. Le bon sens d'Érasme, la probité de L'Hôpital, ce fut là le double programme de ces politiques d'abord raillés par tout le monde, de ce *tiers-parti* « auquel, dit D'Aubigné, les réformés croyoient aussi peu qu'au troisième lieu « qui est le purgatoire. » Mais laissez faire le temps, laissez les passions s'amortir, laissez l'esprit français, avec sa logique droite, se retrouver dans ce pêle-mêle, et ce parti grandira, et on saura les noms des magistrats intègres qui l'appuient : Tronson, Édouard Molé, De Thou, Pasquier, Le Maistre, Guy Coquille, Pithou, Loisel, Montholon, Lestoile, De La Guesle, Harlay, Séguier, Du Vair, Nicolaï; on devinera les auteurs de la *Ménippée*, Pierre Le Roy, Passerat, Gillot, Rapin, Florent Chrestien, Gilles Durant, honnêtes représentans de la bourgeoisie parisienne. Les ligueurs modérés, comme Villeroy et Jeannin, se rangeront même un jour sous ce drapeau qui deviendra celui de Henri IV et de Sully. »

réfléchis; mais, si la fronde n'avait jamais reçu d'autre coup de lance, elle aurait tenu long-temps la campagne. — La plume de l'auteur, en ce passage et dans quelques autres, a couru plus vite que la pensée.

(1) Page 105.

Voilà le vrai, le sens commun en pareille matière, et Charles Labitte l'a su rafraîchir de toutes sortes de raisons neuves et revêtir de textes peu connus. Cet honorable ouvrage, et la préface qu'il mit depuis à la publication de la *Satyre Ménippée* (1), lui valurent des attaques, parmi lesquelles je ne m'arrêterai qu'à la plus sérieuse, à celle qui touche un point d'histoire saillant et délicat.

Pendant que Charles Labitte écrivait son volume sur la ligue, le gouvernement faisait imprimer pour la première fois (dans la collection des Documens historiques) les *Procès-verbaux des États-généraux*, réputés séditieux, *de* 1593; cette publication, confiée à M. Auguste Bernard, déjà connu par ses recherches sur les *D'Urfé*, fut exécutée avec beaucoup de soin, d'exactitude et de conscience, qualités qui distinguent cet investigateur laborieux. Notre ami, toujours bienveillant et en éveil, s'était empressé à l'avance, dans une note de son volume, de signaler la prochaine publication de M. Bernard : « Elle comblera, avait-il dit (2), une lacune fâcheuse dans les annales de nos grandes assemblées. L'histoire politique n'aurait pas seule à profiter de cette publication; ce serait la meilleure pièce justificative de la *Satyre Ménippée.* » Mais le recueil des *Procès-verbaux* ne répondit pas, du moins dans la pensée de l'éditeur, à cette dernière promesse. Selon M. Auguste Bernard, en effet, ces registres, qui paraissaient si tardivement au jour et qui encore ne paraissaient que mutilés, loin de venir comme pièce à l'appui de la *Ménippée,* en étaient bien plutôt une sorte de réfutation et de démenti perpétuel. M. Bernard accordait à ces pauvres États tant conspués beaucoup plus de crédit qu'on n'avait fait jusqu'alors, et il y avait dans ce penchant de sa part autre chose que de la prévention d'éditeur : il s'y mêlait des vues plus réfléchies. Une note de sa préface (3) recommandait expressément le pamphlet du *Maheustre et du Manant*, testament de la ligue à l'agonie et dernier mot du parti des *Seize*. Ce pesant écrit était bien en tout le contrepied de la *Satyre Ménippée;* des deux pamphlets, c'était le rival et le vaincu dans ce combat du frelon et de l'abeille. Mais M. Bernard y voyait, non sans raison, un précis historique très net de la naissance, des progrès et des différentes péripéties de la ligue; il y voyait, d'un coup d'œil moins juste à mon sens, la ligne principale et comme la grande route de l'histoire à ce moment; ce n'en était plus au contraire qu'un sentier escarpé et perdu, qui menait au précipice. En général, l'éditeur des *Procès-verbaux de* 1593 accordait à l'assemblée des États de la ligue un caractère *national* et *incontesté* fait pour surprendre ceux qui avaient été nourris de la vieille tradition

(1) Dans l'édition de la Bibliothèque-Charpentier, 1841.
(2) Page 158.
(3) Page XXXIV.

française. Les accusations de vénalité, qui sont restées attachées aux noms des principaux meneurs, lui paraissaient *sans base*, faute apparemment d'être consignées aux procès-verbaux. Ces opinions de l'éditeur, qui se décelaient déjà dans l'introduction mise en tête du Recueil, éclatèrent surtout dans un article critique fort rude qu'il lança peu après (1) contre la *Satyre Ménippée* et contre la *Notice* qu'y avait jointe Charles Labitte.

Ce dernier, sans répondre à ce qui lui était personnel, reprit en main la discussion et la mena vigoureusement dans un article de cette *Revue*, intitulé : *Une Assemblée parlementaire en* 1593 (2). Moi-même, long-temps préoccupé de cette question de la *Ménippée*, j'ai besoin d'ajouter ici, dans l'intérêt de notre ami, quelques raisons subsidiaires qu'il eût pu donner pour se défendre. Le cas que je fais de M. Auguste Bernard et l'autorité qu'il s'est acquise sur le sujet me serviront d'excuse, si je me prends directement à son opinion, qui rallierait au besoin plus d'un partisan. Et puis il s'agit de la *Ménippée*, du *roi des pamphlets*, comme on l'a nommée; il s'agit de savoir si ce brillant exploit de l'esprit français a usurpé son renom et sa victoire.

Je ne puis m'empêcher d'abord de remarquer l'espèce de superstition ou de pédanterie (on l'appellera comme on voudra) qui devient une des manies de ce temps-ci : c'est de vouloir tout traiter et tout remettre en question à l'aide de pièces dites positives, de documens et de procès-verbaux. En réalité pourtant, on a beau chercher à se le dissimuler, plus on s'éloigne des choses, et moins on en a connaissance, j'entends la connaissance intime et vive; tous ces *je ne sais quoi* que les contemporains possédaient et qui composaient la vraie physionomie s'évanouissent; on perd la tradition pour la lettre écrite. On se met alors à attacher une importance extrême, disproportionnée, à certaines pièces matérielles que le hasard fait retrouver, à y croire d'une foi robuste, à en tirer parti et à les étaler avec une sorte de pédanterie (c'est bien le mot); moins on en sait désormais, et plus on a la prétention d'y mieux voir. Je prie qu'on veuille bien ne pas se méprendre sur ma pensée et n'y rien lire de plus que je ne dis : ce ne sont pas le moins du monde les estimables recherches en elles-mêmes que je viens blâmer; personne au contraire ne les prise plus que moi quand l'esprit s'y contient à son objet; je parle simplement des conclusions exagérées qu'on y rattache. Or, il n'y a qu'une manière de se tenir en garde contre l'abus, c'est de faire toujours entrer la tradition pour une grande part dans ses considérations, et de ne pas la supprimer d'un trait sous prétexte qu'on n'a plus de moyen direct et matériel d'en vérifier tous les élémens. L'édi–

(1) Dans la *Revue de la Province et de Paris*, 30 septembre 1842.
(2) Livraison du 15 octobre 1842.

teur des *Procès-verbaux de* 1593 s'étonne de ne pas les trouver d'accord avec la parodie de la *Satyre Ménippée:* s'il s'attendait à cette conformité dans le sens réel et *légal,* il avait là une prévention par trop naïve. La *Satyre Ménippée* nous rend l'*esprit* même des États, leur rôle turbulent et burlesque; elle simule une sorte de séance *idéale* qui les résume tout entiers. Certainement cette séance-là, qu'Aristophane aurait volontiers signée comme greffier, n'a pu être relatée au procès-verbal; il n'y a donc rien de surprenant qu'on ne l'y trouve pas. Pour des séances plus précises et définies, ne sait-on pas d'ailleurs combien les procès-verbaux, en leur enregistrement authentique et sous leur sérieux impassible, ont une manière d'être inexacts et, dans un certain sens, de mentir? Assistez à telle séance de la chambre des députés, ou écoutez celui qui en sort tout animé de l'esprit des orateurs et vous en exprimant l'émotion, les péripéties, les jeux de scène, et puis lisez le lendemain le procès-verbal de cette séance : cela fait-il l'effet d'être la même chose? lequel des deux a menti?

Mais la *Satyre Ménippée* ne vint qu'après les États; elle ne parut (sauf la petite brochure du *Catholicon* qu'on met en tête et qui a précédé en date), elle ne parut, objecte-t-on, qu'aussitôt après l'entrée de Henri IV à Paris, après le 22 mars 1594; on achevait de l'imprimer à Tours quand cette entrée eut lieu, elle partit sur le temps; ce fut une pièce du *lendemain,* les hommes de la *Ménippée* sont des hommes du *lendemain.* Que dirait-on de quelqu'un qui viendrait confondre *la Parisienne* avec *la Marseillaise?* Et voilà ce qu'on a fait pourtant au profit du trop célèbre pamphlet, lorsqu'on a complaisamment répété la phrase du président Hénault : « Peut-être la *Satyre Ménippée* ne fut guère moins utile à Henri IV que la bataille d'Ivry; le ridicule a plus de force qu'on ne croit. »

Je résume les objections que M. Auguste Bernard opposait à Charles Labitte. Sans entrer ici dans une discussion de dates qui avait déjà été très bien éclaircie par Vigneul-Marville, et que semblent avoir réglée définitivement MM. Leber et Brunet, on peut répondre sans hésiter : Non, les hommes de la *Satyre Ménippée* n'étaient point des hommes du lendemain, et cette œuvre de leur part ne fut point une attaque tardive, ni le coup de pied à ce qui était à terre. Et d'abord il paraît constant, nonobstant chicanes, que le premier petit écrit dont se compose cette satyre farcie (l'écrit intitulé : *la Vertu du Catholicon*) fut imprimé réellement en 1593, avant la chute de la ligue; il n'est pas moins certain, pour peu qu'on veuille réfléchir, que tous ces quatrains railleurs, ces *plaisantes rimes*, épîtres et complaintes, que la *Ménippée* porte avec elle, coururent imprimées ou manuscrites, et durent être placardées, colportées au temps même des événemens qui y sont tournés en ridicule. La *Satyre Ménippée* ne fit que ramasser et enchâsser ces petites pièces

qui étaient en circulation; elle rallia en un gros ces troupes légères qui avaient donné séparément.

Il y a plus : je me suis amusé à parcourir les historiens contemporains et auteurs de mémoires, de Thou, D'Aubigné, Cheverny, Le Grain (1); tous, au moment où ils parlent de la tenue des États de 1593 et durant cette tenue même, mentionnent la *gaie satyre* et *farce piquante* qu'en firent ces *bons et gentils esprits* et ces *plumes gaillardes*, l'honneur de la France. Je n'irai pas jusqu'à conjecturer d'après cette entière concordance qu'il y eut dès-lors, et dans les derniers mois de 1593, des copies manuscrites qui coururent (ce qui n'aurait rien d'ailleurs que d'assez vraisemblable); j'admets tout-à-fait que de la part de ces historiens si bien informés, c'est là un léger anachronisme résultant d'une association d'idées involontaire. Qu'en conclure? Si, quand l'imprimé parut, tout le monde se récria de la sorte avec transport et adopta par acclamation l'amusante parodie comme vérité, en l'antidatant légèrement et lui attribuant un effet rétroactif, c'est que les honnêtes gens étaient si las de ces horreurs et de ces calamités prolongées, étaient si heureux de retrouver exprimé avec éclat et vigueur ce qu'ils pensaient et se disaient à l'oreille depuis long-temps, qu'ils se prirent à n'en faire qu'un seul écho, en le reportant tant soit peu en arrière par une confusion irrésistible : glorieux et légitime anachronisme, qui prouve d'autant plus pour l'effet moral de la *Ménippée*. Les contemporains eux-mêmes antidatent et font la faute : quel plus bel hommage! Tout atteste que l'action de l'heureux pamphlet fut immense sur l'opinion à travers la France encore soulevée. Si, de nos jours, à propos d'un autre pamphlet royaliste bien différent, qui n'exprimait que l'étincelante colère et les représailles d'un écrivain de génie, un moment homme de parti, avant d'être l'homme de la France, — si Louis XVIII pourtant a pu dire de la brochure intitulée : *De Buonaparte et des Bourbons*, apparue sur la fin de mars 1814, qu'elle lui avait valu une armée, Henri IV n'aurait-il pas pu dire plus justement la même chose de sa bonne satyre nationale? La phrase du président Hénault ne signifie que cela; c'est un de ces mots spirituels qui rendent avec vivacité un résultat et qui font aisément fortune en France. On ne prend de tels mots au pied de la lettre que quand on y met peu de bonne volonté. En résumé, tous les procès-verbaux du monde publiés ou inédits ne prouveront jamais : 1° que les États de 1593 n'aient pas été la *cour du roi Petaud;* 2° que la *Satyre Ménippée* n'ait pas été bien et dûment comparée (toute proportion gardée) à la bataille d'Ivry, non pas si vous voulez à la troupe

(1) Voir De Thou, *Histoire*, livre CV, année 1593; — D'Aubigné, *Histoire universelle*, tome III, livre III, chapitre 13; — Cheverny, *Mémoires d'État*, à l'année 1593; — Le Grain, *Décade*, même année.

d'avant-garde, mais à cette cavalerie qui, survenant toute fraîche le soir d'une victoire, achève l'ennemi qui fuyait.

Au moment où Henri IV fit son entrée en ce Paris long-temps rebelle, à ce beau jour du printemps de 1594, il y eut un essaim de grosses abeilles qui sortit on ne sait pas bien d'où, et peut-être, comme on croit, d'un coin de la Cité, d'auprès le jardin de M. le premier président; elles marchaient et voletaient devant les lis (1), donnant au visage et dans les yeux des ligueurs fuyards : ce fut la *Ménippée* même. Les lis alors étaient d'accord avec l'honneur et avec l'espoir de la France. Depuis, quand ils méritèrent d'être rejetés, un autre gros d'abeilles se vit, qui piqua en sens inverse et les harcela long-temps avec gloire : à deux siècles de distance, le rôle national est le même; la *Ménippée* et la chanson de Béranger sont deux sœurs.

Viendra-t-on maintenant nous préconiser le *Dialogue du Maheustre et du Manant*, l'opposer *rationnellement*, comme on dit, à la *Ménippée*, lui surbordonner celle-ci, en insinuant qu'elle ne devrait reparaître qu'à la suite et dans le cortége de l'autre? En France, tant qu'il y aura du bon sens, de telles énormités ne se sauraient souffrir. Ce pamphlet du *Maheustre* et du *Manant* (2), très curieux à titre de renseignement historique, est lourd, assommant, sans aucun sel. Le *Manant* est un ergoteur, un procureur fanatique comme Crucé; ce *Manant* n'a rien du véritable esprit français, rien de notre paysan, de notre *Jacques Bonhomme*, ni de notre *badaud* de Paris malin et mobile. Il raisonne avec une idée fixe, avec cette logique opiniâtre qui mène à l'absurde, qui aboutirait en deux temps à l'inquisition et à 93. Il n'est, après tout, que l'organe des Seize; ce pamphlet a tout l'air d'une vengeance sournoise décochée par les Seize *in extremis* contre les faux frères du parti et contre Mayenne. C'est comme qui dirait une apologie de la portion la plus exagérée et la plus *pure* de la Commune de Paris, qui aurait paru à la veille du 9 thermidor. En ce qui est du sentiment démocratique avancé dont on serait tenté par momens de faire honneur à l'auteur et à sa faction, prenez bien garde toutefois et ne vous y fiez guère : il y a quelque chose qui falsifie à tout instant cette inspiration de bon sens démocra-

(1) Et si l'on trouvait que je vais bien loin, en appliquant cette gracieuse image à une production quelque peu rabelaisienne, qu'on se rappelle, entre autres, ce riant et beau passage : « Le Roi que nous demandons est déjà fait par la nature, né au vrai parterre des fleurs de lis de France, rejeton droit et verdoyant du tige de saint Louis. Ceux qui parlent d'en faire un autre se trompent et ne sauroient en venir à bout : on peut faire des sceptres et des couronnes, mais non pas des rois pour les porter; on peut faire une maison, non pas un arbre ou un rameau verd... »

(2) Le *maheustre*, ainsi nommé par une sorte de sobriquet, représente l'homme d'armes ou le noble sans conviction bien profonde et passé sous les drapeaux du roi de Navarre; le *manant* représente le franc paroissien de Paris, le ligueur-*ultrà*, et qui serait, au besoin, plus catholique que le pape.

tique, qui le renfonce dans le passé et qui l'opprime, c'est l'idée catholique fanatique, l'idée romaine-espagnole (1). Non, dans l'ordre naturel, la *Satyre Ménippée* ne saurait venir (comme paraît le désirer M. Bernard) à la queue du *Maheustre* et du *Manant;* ce *Manant* reste une excentricité par rapport à l'esprit de la France, tandis que la *Ménippée* est bien au cœur de cet esprit : c'est elle qui mène le triomphe.

Quant aux noms des auteurs anonymes du généreux pamphlet, M. Bernard ne chercha pas moins querelle à notre ami, qui n'était coupable que d'avoir suivi, dans le partage des rôles, les données constamment transmises, et de s'y être joué, comme on fait en lieu sûr, avec quelque complaisance. — Mais qui nous prouve que Pithou a réellement écrit la harangue de D'Aubray, que Passerat et Nicolas Rapin ont fait les vers, que Florent Chrestien...? Oh! pour le coup, il y a le témoignage universel, la tradition consacrée. Que si M. Auguste Bernard exige absolument qu'on lui produise, après plus de deux siècles, un acte notarié et un procès-verbal authentique en faveur de ces noms, il peut se flatter d'avoir gain de cause; mais, faute de ce certificat, auprès de tous ceux qui entendent le mot pour rire, et qui savent encore saisir au vol la voix de la Renommée, cette chose jadis réputée divine et légère, la gloire de Pithou, de Rapin et de Passerat, n'y perdra rien.

C'est assez insister sur ce principal épisode de la vie littéraire de notre ami. Ainsi Charles Labitte trouvait moyen vers le même temps de faire excursion jusque par-delà les sources mystiques de Dante, et de se rabattre en pleine Beauce, au cœur de nos glèbes gauloises. Pourtant cette vie de Rennes, loin de Paris, et malgré tous les dédommagemens des amitiés qu'il s'était formées, coûtait à ses goûts; il ne tarda pas à désirer de nous revenir. Je trouve dans une lettre de lui, datée des derniers temps de son séjour à Rennes (fin de février 1842) et adressée à ce même ami d'enfance, M. Jules Macqueron, un touchant tableau de sa disposition intérieure. On en aimera la sincérité parfaite du ton, rien d'exagéré, une tristesse tempérée, si j'ose dire, de bonne humeur et de résignation : à vingt-six ans, cette tristesse-là compte plus que bien des violens désespoirs à vingt. On n'y sera pas moins frappé des nobles croyances qui subsistaient debout en lui, même en ses jours d'abattement :

« Quelques indulgentes et illustres amitiés qui me restent fidèles, écrivait-il à son ami en songeant sans doute à MM. Villemain et Cousin qui lui témoignaient un attachement véritable, — un peu de persévérance et d'amour des let-

(1) Voir notamment les pages 556, 557 (au tome III, édition de la *Ménippée* de Le Duchat, 1709), dans lesquelles quelques bonnes vérités sur la noblesse sont contre-pesées tout à côté par les plus serviles soumissions au clergé; les unes ne s'y peuvent séparer des autres.

tres, voilà les élémens de mon mince avenir. Quoi qu'il arrive d'ailleurs, mon cher Jules, mon ambition ne sera jamais déçue. Ce que j'en ai n'est pour moi qu'un moyen factice d'occuper les heures et de distraire le dégoût de toutes choses par l'activité. Il y a un mot de Bossuet qui dit : « L'homme *s'agite*, et Dieu le mène. » Tout le secret de la vie est là; il faut s'étourdir par l'action. De jour en jour, d'ailleurs, j'ai moins la peur d'être détrompé, et ma philosophie se fait toute seule. Je me suis aperçu que le bonheur, comme il faut l'entendre, n'est autre chose, quand on n'en est plus aux idylles, que le parti pris de s'attendre à tout et de croire tout possible. La vie n'est qu'une auberge où il faut toujours avoir sa malle prête. Cette théorie, qui est triste au fond, n'altère en rien ma bonne humeur. Elle me donne le droit de ne plus croire qu'à très peu de choses, de me fier aux idées plutôt qu'aux hommes, de rire des sots, de mépriser les fripons de toute nuance, de me réfugier plus que jamais dans l'idéale sphère du vrai, du beau, du bien, et d'avoir à cœur encore les bonnes, les vieilles, les excellentes amitiés de quelques fidèles. La beauté dans l'art, la moralité en politique, l'idéalisme en philosophie, l'affection au foyer... il n'y a rien après. Je ne donnerais pas une panse d'*a* de tout le reste. »

On voit qu'en faisant bon marché de bien des choses et en jetant à la mer une partie de son bagage, au moment où il entrait dans ce détroit de la seconde jeunesse, la noble nature de notre ami ne se dépouillait pourtant qu'autant qu'il le fallait : il savait garder au moral le plus essentiel du viatique.

M. Tissot, qui avait connu Charles Labitte chez M. de Pongerville et qui, sans préjugé d'école, sachant aimer le talent et la jeunesse, avait été gagné à cette vivacité gracieuse, lui ménagea un honorable motif de retour et de séjour à Paris, en l'adoptant pour son suppléant au Collége de France. C'est dans cette position que Charles Labitte a passé les deux ou trois dernières années. Des fonctions si nouvelles le rejetèrent à l'instant dans l'étude de l'antiquité, et comme il ne faisait rien à demi, comme il portait en toute veine son insatiable besoin de recherches et de lectures complètes, il devint en très peu de temps un érudit classique des plus distingués; mais s'étonnera-t-on que la vie se consume à cette succession rapide de coups de collier imprévus, à ces entrées en campagne avant l'heure et à ces marches forcées de l'intelligence?

Que sera-ce si l'on ajoute qu'une fois présent à Paris, il redevint le plus utile et le plus fréquent à cette *Revue*, la ressource habituelle en toute rencontre, d'une plume toujours prête à chaque à-propos, innocemment malicieuse, et tout égayée et légère au sortir des doctes élucubrations?

Son ardeur d'application à l'antiquité et à la poésie latine marque l'heure de la maturité de son talent, et elle contribua sans nul doute à la déterminer. Le génie romain en particulier, grave et sobre, était

bien propre, par son commerce, à perfectionner cette heureuse nature, à l'affermir et à la contenir, à lui communiquer quelque chose de sa trempe, et à lui imprimer de sa discipline. Dans les derniers temps de son enseignement, Charles Labitte avait fini par triompher d'une certaine timidité qui lui restait en présence du public, et le succès, de plus en plus sensible, qu'il recueillait autour de lui, l'excitait dans cette voie où le conviaient d'ailleurs tant de sérieux attraits. On a imprimé plusieurs des discours d'ouverture prononcés par lui, et dans lesquels, pour le tour des idées et la forme de l'érudition, il semblait d'abord marcher sur la trace de cet autre agréable maître M. Patin; puis, bientôt, par des articles approfondis sur des auteurs de son choix, il dégagea sa propre originalité, il la porta dans ces sujets anciens, en combinant, autant qu'il était possible à cette distance, la biographie et la critique, en poussant l'une en mille sens à travers l'autre. Les érudits, en définitive, étaient satisfaits, les gens instruits trouvaient à y apprendre, et tout esprit sérieux avait de quoi s'y plaire; la conciliation était à point. Les deux articles sur *Varron* et sur *Lucile* (1) résolvaient entièrement la question du genre; l'auteur n'avait plus qu'à poursuivre et à en varier les applications. Et que n'eût-il pas fait en peu d'années à travers ce fonds toujours renaissant, que n'en eût-il pas tiré avec son talent dispos, sa facilité d'excursion et son abondance d'aperçus? Ses papiers nous révèlent l'étendue de ses plans; les titres seuls en sont ingénieux, et attestent l'invention critique : il avait préparé un article sur *les Femmes de la Comédie latine*, particulièrement sur celles de *Térence*, et un autre intitulé *la Tristesse de Lucrèce*. Ce dernier projet nous touche surtout, en ce que notre ami s'y montre à nous comme ayant sondé plus avant qu'il ne lui semblait habituel les dégoûts amers de la vie et le problème de la mort. Il voyait dans le poète romain, non pas un aride représentant de l'épicuréjsme, mais une victime superbe de l'anxiété : «Fièvre du génie, disait-il, désordonnée, mais géométrique; ne vous y fiez pas : sous ces lignes sévères, il y a du trouble.» Il disait encore : « C'est le dernier cri de la poésie du passé. A la veille du Calvaire, elle prophétise le *oui* par le *non;* elle prouve le trouble, l'attente, le désir d'une solution. C'est un Colomb qui se noie avant d'arriver, ou plutôt qui s'en retourne. — Ajax en révolte s'écriait : *Je me sauverai malgré les Dieux;* et Lucrèce : *Je m'abîmerai à l'insu des Dieux.* » Il s'attachait, dans la lecture du livre, à dessiner l'ame du poète, à ressaisir les plaintes émues que le philosophe mettait dans la bouche des adversaires, et qui trahissaient peut-être ses sentimens propres; il relevait avec soin les affections et les expressions modernes, cet ennui qui revient souvent, ce *veternus*, qui sera plus tard l'*acedia* des solitaires chrétiens, le même

(1) Livraisons de la *Revue* du 1er août et du 1er octobre 1845.



qui engendrera, à certain jour, l'*être invisible* après lequel courra Hamlet, et qui deviendra enfin la *mélancolie* de René. Ce suicide final qu'on raconte de Lucrèce ne lui semblait peut-être qu'un retour d'accès d'un mal ancien : « L'air d'autorité, écrivait-il, ne suffit pas à déguiser ses terreurs; voyez, il s'en revient pâle comme Dante; l'armure déguise mal l'émotion du guerrier. » Il croyait discerner, sous cet athéisme dogmatique, comme sous la foi de Pascal, le démon de la *peur*. Je n'oserais affirmer que toutes ces vues soient parfaitement exactes et conformes à la réalité; en général, on est tenté de s'exagérer les angoisses des philosophes qui se passent des croyances que nous avons; on les plaint souvent bien plus qu'ils ne sont malheureux. Quiconque a traversé, dans son existence intellectuelle, l'une de ces phases d'incrédulité stoïque et d'épicuréisme élevé, sait à quoi s'en tenir sur ces monstres que de loin on s'en figure. Si Lucrèce nous rend avec une saveur amère les angoisses des mortels, nul aussi n'a peint plus fermement et plus fièrement que lui la majesté sacrée de la nature, le calme et la sérénité du sage; à ce titre auguste, le pieux Virgile lui-même, en un passage célèbre, le proclame heureux : *Felix qui potuit rerum*, etc... Quoi qu'il en soit cependant de l'énigme que le poète nous propose, et si tant est qu'il y ait vraiment énigme dans son œuvre, c'était aux expressions de trouble et de douleur que s'attachait surtout notre ami; le livre III, où il est traité à fond de l'ame humaine et de la mort, avait attiré particulièrement son attention; dans son exemplaire, chaque trait saillant des admirables peintures de la fin est surchargé de coups de crayon et de notes marginales, et il s'arrêtait avec réflexion sur cette dernière et fatale pensée, comme devant l'inévitable perspective : « Que nous ayons vécu peu de jours, ou que nous ayons poussé au-delà d'un siècle, une fois morts, nous n'en sommes pas moins morts pour une éternité, et celui-là ne sera pas couché moins long-temps désormais, qui a terminé sa vie aujourd'hui même, et celui qui est tombé depuis bien des mois et bien des ans :

Mors æterna tamen nihilominus illa manebit;
Nec minus ille diu jam non erit, ex hodierno
Lumine qui finem vitaï fecit, et ille
Mensibus atque annis qui multis occidit ante. »

Notre ami était donc en train d'attacher ses travaux à des sujets et à des noms déjà éprouvés, et les moins périssables de tous sur cette terre fragile; il voguait à plein courant dans la vie de l'intelligence; des pensées plus douces de cœur et d'avenir s'y ajoutaient tout bas, lorsque tout d'un coup il fut saisi d'une indisposition violente, sans siége local bien déterminé, et c'est alors, durant une fièvre orageuse, qu'en deux jours, sans que la science et l'amitié consternées pussent se rendre

compte ni avoir prévu, sans aucune cause appréciable suffisante, la vie subitement lui fit faute, et le vendredi, 19 septembre 1845, vers six heures du soir, il était mort quand il ne semblait qu'endormi.

« Il est mort, s'écriait Pline en pleurant un de ses jeunes amis (1), et « ce qui n'est pas seulement triste, mais lamentable, il est mort loin « d'un frère bien-aimé, loin d'une mère, loin des siens... *procul a fratre « amantissimo, procul a matre...* Que n'eût-il pas atteint si ses qualités « heureuses eussent achevé de mûrir! De quel amour ne brûlait-il pas « pour les lettres! que n'avait-il pas lu! combien n'a-t-il pas écrit! *Quo « ille studiorum amore flagrabat! quantum legit! quantum etiam scripsit!* » Toutes ces paroles ne sont que rigoureusement justes appliquées à Charles Labitte, et celles-ci le sont encore (2), que je détourne à peine : « Fidèle à la tradition, reconnaissant des aînés et même des maîtres « (pour mieux le devenir à son tour), qu'il ressemblait peu à nos autres « jeunes gens! Ceux-ci savent tout du premier jour, ils ne reconnaissent « personne, ils sont à eux-mêmes leur propre autorité : *statim sapiunt, « statim sciunt omnia,... ipsi sibi exempla sunt;* tel n'était point Avi- « tus... » Nous pourrions continuer ainsi avec les paroles du plus ingénieux des anciens bien mieux qu'avec les nôtres, montrer cette ambition honorable que poursuivait notre ami, non point l'*édilité* comme Julius Avitus, mais la pure gloire littéraire qu'il avait tout fait pour mériter, et dont il était sur le point d'être investi... *et honor quem meruit tantum.* Pourtant nous nous garderions d'ajouter que tous ces fruits de tant d'espérance s'en sont allés avec lui, *quæ nunc omnia cum ipso sine fructu posteritatis aruerunt.* Non, tout de lui ne périra point; quelques-uns de ses écrits laisseront trace et marqueront son passage. Oh! que du moins les lettres qu'il a tant aimées le sauvent! Et tâchons nous-mêmes, nous qui l'avons si bien connu, de les cultiver assez pour mériter d'arriver jusqu'au rivage, et pour y déposer en lieu sûr ce que nous portons de plus cher avec nous, la mémoire de l'ami mort dans la traversée et enseveli à bord du navire!

SAINTE-BEUVE.

(1) Lettre IX du livre V.
(2) Lettre XXIII du livre VIII.

LES DESTINÉES

DE

LA PHILOSOPHIE ANTIQUE.

I. — *ESSAI SUR LA MÉTAPHYSIQUE D'ARISTOTE*,
Par M. Félix Ravaisson. — Tome II.

II. — *HISTOIRE DE L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE*,
Par M. Jules Simon. — Tome II.

Athènes fut la patrie de la liberté, de l'éloquence et de la philosophie. Elle ébaucha la première, elle brilla dans la seconde, et, dans la science comme dans l'art de la pensée, elle est encore aujourd'hui la maîtresse du genre humain. Sur cette terre que la mer baigne de deux côtés et qu'un éclatant soleil éclaire, la science eut un entier épanouissement. Il semble que devant la mer, cette image de l'infini, et sous un ciel resplendissant d'une aimable et vive lumière, ceux qui cherchaient la raison des choses sentirent en eux les dons de l'esprit s'accroître et s'embellir. Heureuse Athènes! Ceux qui l'habitaient trouvaient, à quelques stades de ses murs et de son Agora, des écoles, des jardins où s'enseignait la sagesse. Au pied d'une colline qu'arrosait le Céphise, Platon vivait à Colone. Les jardins du Lycée s'étendaient sur les rives de l'Ilissus. Plus tard, la retraite d'Épicure et de ses successeurs eut une célébrité dont nous sont garans Cicéron et Sénèque. La campagne d'Athènes donnait à la philosophie une riante hospitalité; les laboureurs connaissaient le nom et le visage d'Aristote et de Théophraste.

Associée aux prospérités d'Athènes, la philosophie dut aussi en par-

tager les revers. Quand aux portes de la cité de Minerve la guerre venait brûler les moissons et les oliviers, elle n'épargnait pas les asiles de la sagesse. On les rouvrait, on faisait disparaître les ravages des armes sitôt que la paix était revenue. On eût dit que pour les Athéniens ces asiles étaient des temples que leur piété ne devait pas se lasser de relever. Comme pour expier les violences de Sylla, les plus illustres successeurs d'Auguste montrèrent pour Athènes une vénération généreuse. Adrien y fonda une bibliothèque dont la magnificence était encore rehaussée par des statues et des tableaux; Antonin et Marc-Aurèle dotèrent richement l'enseignement de la philosophie, et ils voulurent que cet enseignement embrassât les quatre systèmes de Platon, d'Aristote, d'Épicure et de Zénon : derniers beaux jours auxquels succédèrent des épreuves cruelles et des persécutions que l'histoire n'avait pas encore connues. On vit la philosophie non plus troublée dans ses paisibles travaux par un conquérant qui sévit en passant, mais proscrite sans retour par une croyance qui se proclamait en possession de toute vérité.

Justinien était sur le trône, lorsqu'en 529 on apprit à Athènes qu'un décret impérial fermait les écoles où la philosophie était enseignée. Ainsi le dernier coup était porté à la civilisation antique, qui depuis le règne si court de l'empereur Julien n'avait guère traversé que des disgraces. Les temples étaient envahis par les moines, qui souvent excitaient la populace à jeter bas les plus belles merveilles de l'architecture. Eunape nous a raconté la destruction du temple de Serapis à Alexandrie; il nous a montré les moines campant sur la place du Serapéum, renversant les images et les statues, objets d'une vénération séculaire, et offrant à l'adoration publique les têtes sales des martyrs chrétiens, *ces nouveaux dieux de la terre*, comme les appelle dans l'amertume de sa douleur le biographe païen. Les violences des chrétiens ne s'exerçaient pas seulement sur des statues; elles arrachèrent un jour la belle et savante Hypathie de son char, et l'immolèrent sur le parvis d'une église. Un autre fois c'était Hieroclès, le commentateur de Pythagore, qu'on battait de verges pour le punir de ses opinions, de son courage de philosophe, et qui jetait son sang à la face du juge en lui criant : « Tiens, cyclope, bois ce vin, puisque tu manges de la chair humaine (1). » N'était-ce pas parler et souffrir en héros?

Sous le règne de Néron, un homme était entré dans Athènes pour y annoncer un dieu nouveau. Des stoïciens et des épicuriens avaient conféré avec lui et l'avaient conduit à l'aréopage, où il exposa sa doctrine, qui excita les railleries des uns, la curiosité des autres. Quelques siècles après, au nom de cette doctrine, les successeurs des philosophes qui avaient reçu Paul à Athènes étaient proscrits. Quand le décret de Justi-

(1) Suidas, *Hieroclès*.

nien fut promulgué, Athènes avait dans ses murs une élite d'hommes éminens restés fidèles à ses traditions philosophiques et littéraires. Damascius de Syrie, Simplicius de Cilicie, Eulalius le Phrygien, Priscius de Lydie, Hermias et Diogène de Phénicie, Isidore de Gaza (1), cultivaient la science avec une ferveur et une union qu'augmentait tous les jours le sentiment des périls qui les environnaient. Ils vivaient à Athènes sous l'œil irrité d'une religion triomphante qui considérait leurs opinions et leurs doctrines comme autant d'attentats. Néanmoins ils persévéraient dans leurs travaux, dans leurs efforts, pour ne pas laisser mourir le flambeau de la science antique. Damascius continuait l'enseignement de Proclus; Isidore portait dans la spéculation un enthousiasme qui lui inspirait pour l'érudition et l'histoire ce mépris que Malebranche devait aussi éprouver plus tard; Simplicius interprétait les Catégories ainsi que la Physique d'Aristote dans les livres qui nous sont parvenus, et il nous a laissé sur le stoïcisme d'Épictète des commentaires où il parle du devoir et de Dieu avec une élévation qu'aucun chrétien n'a surpassée. Arrivé à la fin de ses commentaires, Simplicius s'exprimait ainsi : « Voilà ce que j'ai pu fournir selon mes forces à ceux qui lisent Épictète; dans des temps où la tyrannie nous opprime, j'ai trouvé que l'occasion était bonne pour commenter d'aussi admirables discours, et j'en ai profité avec une sorte de joie. » Enfin Simplicius terminait par une invocation à Dieu, maître de toutes choses, père et guide de la raison humaine. Il le suppliait de toujours inspirer à l'homme de hautes pensées et le courage de fouler aux pieds ses passions. Il allait jusqu'à lui demander le salut de l'ame, en le conjurant de dissiper les ténèbres qui obscurcissent notre intelligence, afin que nous puissions distinguer, comme dit Homère, et l'homme et Dieu (2). Voilà de ces paroles qui arrachaient à saint Jérôme cet aveu : Les stoïciens s'accordent avec notre dogme dans la plupart des choses; *stoici nostro dogmati in plerisque concordant*. Cependant, puisque la tyrannie dont parlait Simplicius ne se contentait plus d'effrayer la liberté de la pensée, de la gêner, mais l'étouffait, puisqu'elle imposait un silence absolu aux représentans de la philosophie, ils préférèrent s'exiler plutôt que de rester dans Athènes muets et avilis. Triste moment dans l'histoire des idées que le jour où le soleil de l'Attique éclaira la fuite de ces hommes à la fois si constans et si paisibles! Il faut croire, pour la dignité de la nature humaine, qu'ils laissèrent derrière eux quelques regrets, quelques amitiés, que le despotisme du maître de Constantinople n'avait pas glacé toutes les ames, et que quelques jeunes Athéniens s'indignèrent

(1) Isidore de Gaza vivait tantôt à Athènes, tantôt à Alexandrie. C'est d'Alexandrie qu'il est parti pour aller en Perse.

(2) *Simplicii Commentarius*, etc., tome Ier, pages 525, 526; Lipsiæ, 1800.

de perdre ainsi leurs maîtres et les leçons d'une sagesse qui pendant des siècles avait instruit et vivifié le monde.

Parmi les souverains qui régnaient au VI[e] siècle, le prince qui gouvernait la Perse avait une grande célébrité. Non-seulement Chosroès ou Nouschirvan passait pour un politique habile et pour le plus juste des rois (1), mais il avait encore la réputation d'avoir lu dans des traductions savantes les chefs-d'œuvre de la littérature grecque et d'être un philosophe accompli. Le continuateur de Procope, Agathias (2), qui était le contemporain de Chosroès, rapporte tout ce qui se racontait à sa gloire. On disait que l'adversaire de Justinien possédait plus complètement Aristote que jamais Démosthène ne posséda Thucydide. Chosroès avait aussi pénétré toutes les profondeurs du *Timée*, et le *Parménide* n'avait pas de mystères pour lui. Ces bruits merveilleux vinrent aux oreilles de nos philosophes d'Athènes au moment où ils se demandaient vers quelle contrée ils porteraient leurs pas. Si le malheur est souvent défiant, d'autres fois il est crédule. Sur la foi du génie philosophique de Chosroès, les exilés se dirigèrent vers la Perse; mais, hélas! au lieu de quelque Platon sur le trône, ils ne trouvèrent qu'un discoureur superficiel et vain, brouillant toutes les questions, et débitant dans sa présomptueuse ignorance les plus lourdes erreurs. Nos sages furent aussi choqués des mœurs, des désordres des Perses, et d'autant plus vivement qu'ils s'étaient représenté la monarchie persane comme une sorte de république idéale où régnaient la vertu et le bonheur. Cette vertueuse félicité était un autre rêve, comme la science philosophique de Chosroès. En Perse, il y avait beaucoup de voleurs dont les méfaits restaient souvent impunis; à la cour, les vices s'épargnaient le travail de l'hypocrisie, la galanterie portait dans les lois du mariage un ravage effréné, et les grands traitaient les petits avec une insupportable insolence. Ce spectacle mit le comble au mécontentement des exilés, et ils reprirent le bâton de voyage. Chosroès, qui était bon et généreux, voulut les retenir, mais ils furent inébranlables dans leur résolution de quitter la Perse. Un traité se concluait alors entre la monarchie d'Iran et Constantinople; Chosroès y fit mettre un article par lequel il était stipulé que les philosophes grecs pourraient retourner dans leur patrie sans craindre d'être inquiétés pour leur fidélité à Aristote et à Platon. Le monarque persan ne permit jamais qu'on supprimât cet article ou qu'il ne fût pas exécuté; nous transcrivons ici le témoignage formel d'Agathias. Chosroès n'entendait pas le *Timée*, mais c'était un roi.

Où moururent Simplicius, Hermias et leurs amis? Dans quel coin de la Grèce ou de l'Asie s'éteignirent avec ces vénérables vieillards les

(1) *Bibliothèque orientale* de D'Herbelot, verbo *Nouschirvan*.
(2) Lib. II.

dernières lueurs de la sagesse antique? Pas un contemporain n'a eu soin de nous en instruire. Il est des momens où l'histoire, s'associant à toutes les passions, à l'enivrement des vainqueurs, n'a plus pour les causes malheureuses et pour ceux qui succombent avec elles qu'une indifférence impie. Un seul fait subsiste, c'est qu'avec la vingt-neuvième année du VI[e] siècle commença pour la philosophie un oubli qui s'annonçait comme éternel : on avait jeté sur la statue de Minerve un voile que le temps, disait-on, ne devait plus soulever.

L'humanité est à la fois perfectible et faible. Souvent un amour sincère pour une vérité qu'elle estime nouvelle la rend injuste et aveugle à l'égard d'institutions et d'idées qui, sous d'autres formes et dans des conditions différentes, contenaient la même vérité. Nous sommes les dupes du temps et de l'espace, hors desquels nous ne saurions vivre. Au moment où la république des Scipions disparaissait sous la dictature de César et d'Auguste, au moment où le compétiteur de ce dernier se perdait en affichant des mœurs orientales et des vices qui n'étaient pas romains (1), une évolution nouvelle se préparait dans les idées, dans les croyances, et les symptômes s'en montraient partout, à Rome, à Athènes, à Jérusalem, à Alexandrie. Le polythéisme ne satisfaisait plus personne, pas même les esprits voluptueux et délicats qui étaient fatigués de l'olympe, de ses dieux avec leurs amours tant de fois racontées. Quant aux ames fermes, aux intelligences graves et fortes, elles se demandaient si l'humanité n'aurait jamais d'autre théologie que de pareilles fables, et s'il n'était pas temps de déclarer la guerre à ce congrès anarchique de divinités bizarres ou impures.

Au milieu de cette disposition générale des esprits, s'il était un peuple qui dès son origine et à travers des aventures, des révolutions nombreuses, se fût constamment rallié au principe de l'unité, ce peuple n'était-il pas appelé à jouer un rôle important et à exercer sur d'autres nations, non pas l'empire de la force, mais la puissance des idées? Le moment était venu où le peuple juif, qui jusqu'alors s'était maintenu dans une sorte d'isolement avec un sauvage orgueil, devait travailler à se faire des autres peuples, non pas des sujets ou des alliés, mais des prosélytes. La mesure d'idées et de croyances à répandre sur le monde était pleine. Non-seulement la Judée avait les inspirations de son propre génie, mais elle était riche encore des doctrines que lui avaient fournies la Chaldée, l'Égypte et la Perse, sans toutefois que ces emprunts eussent altéré son originalité. Souvent, au contraire, l'Orient subit l'influence morale de la Judée. La ville fondée par Alexandre fut aussi un centre célèbre de relations philosophiques et littéraires entre l'Orient, la Judée, la Grèce et le monde romain. Enfin, au temps où Vespasien

(1) *Externos mores, vitia non romana*. L. Annæi Senecæ Epistol., 83.

fut envoyé par Néron pour faire la guerre aux Juifs, l'Orient était rempli d'une rumeur prophétique qui annonçait l'avénement d'un homme, d'une révolution, d'un nouvel empire. On disait que de la Judée sortirait un jour le maître du monde, et cet oracle ne contribua pas peu à frayer la route du trône à Vespasien et à Titus, qui se trouvaient alors devant Jérusalem, dont les murs tombèrent au moment où les idées, où les croyances juives et orientales commençaient à envahir le monde. C'est ainsi qu'après la bataille d'Ægos-Potamos, les murailles d'Athènes étaient démolies par Lysandre dans le temps même où Socrate fondait l'empire de la philosophie grecque. Les enveloppes de pierre s'écroulent, mais les pensées de l'homme peuvent germer sur leurs ruines.

Dans le monde romain et grec, on semblait avoir la conscience de quelque grande révolution morale, et des intelligences supérieures s'employaient à y préparer les esprits. Cicéron écrit sur la nature des dieux, et il fait de l'olympe une critique dont l'ironie est d'autant plus redoutable qu'elle est plus tempérée. Ce n'est pas la franche moquerie, la raillerie impitoyable que Lucien devait déployer deux siècles après : Cicéron s'y prend avec plus de douceur, et il est lui-même la dupe de ses ménagemens. En effet, ce républicain conservateur, qui préféra Pompée à César, ne s'aperçoit pas qu'il ébranle les fondemens de la vieille société romaine en analysant si spirituellement ses dieux. Point de violence, pas de grossière impiété. L'ingénieux écrivain introduit trois philosophes disputant sur la nature des dieux; il fait parler d'abord Velleius qui développe la doctrine de son maître Épicure. Velleius est réfuté par Cotta, qui représente l'académie. Balbus vient ensuite exposer les opinions du portique, et Cotta reprend la parole pour critiquer la théologie du stoïcisme. Cotta déclare qu'en voyant les erreurs des stoïciens, il n'a plus tant de dédain pour l'ignorance du vulgaire et pour ses divinités. Il est vrai que les Syriens adorent un poisson, les Égyptiens ont divinisé presque toutes les bêtes, et les Grecs ont fait des dieux avec des hommes, *ex hominibus deos*. Maintenant vous, philosophes, qu'avez-vous trouvé de mieux? Pour vous, le monde est Dieu, soit; mais alors pourquoi y ajoutez-vous plusieurs autres dieux? Quelle foule remplit votre olympe! Vous avez bien des dieux, ce me semble; *mihi quidem sane multi videntur!* N'est-ce pas dans cette phrase que Corneille aurait pris l'idée de ce vers si profondément comique :

> Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux.

Cotta entame un malicieux dénombrement de toutes les divinités dont les stoïciens avaient parsemé leur panthéisme. Quand on divinise le soleil et la lune, il faut bien que l'étoile du matin et les autres planètes jouissent du même privilége. Puis vient l'arc-en-ciel, les nuées ont aussi leurs prétentions. Quant aux hommes déifiés, le nombre en est infini,

puisque pour le même rôle il y a plusieurs personnages, puisqu'il y a trois Jupiters, quatre Apollons et non moins de Vulcains. Le plus sérieux grief de Cotta contre le portique, c'est que les stoïciens, loin de réfuter ces fables, les confirment par des interprétations qu'ils tirent de leur doctrine. La conversation se termine sans que Balbus défende l'école à laquelle il appartient, et il remet sa réponse à un autre jour. Au reste, Cotta, qui n'est ici que l'interprète du scepticisme académique de Cicéron, avait fini en protestant que, s'il avait ainsi disserté sur la nature des dieux, ce n'était pas pour la détruire, mais pour faire comprendre combien elle était obscure et difficile à expliquer, *quam obscura, quam difficiles explicatus haberet* (1). Il est des explications au bout desquelles les choses qui en ont été l'objet se trouvent anéanties.

Dès la fin de la république, il devait s'élever au sein même de Rome une protestation plus éclatante contre le polythéisme. A l'indépendance du philosophe Cicéron mêlait les tempéramens de l'homme politique : voici un génie tout-à-fait libre qui répand sans crainte comme sans mesure les vérités nouvelles dont il se croit le dépositaire. Ce n'est ni un philosophe, ni un orateur, mais un poète qui s'est épris pour les dogmes d'Épicure d'un enthousiasme sincère. La chose dut paraître étrange aux contemporains de Lucrèce, mais ils ne purent méconnaître la richesse de son imagination, la verve à la fois puissante et sombre avec laquelle il enseigna le mépris des dieux et la divinité de la nature. Quelle pitié éloquente et chagrine les maux de l'humanité arrachent au poète! Dès ce grand début, la muse latine exhale une tristesse amère et hautaine comparable à la plus noire mélancolie des modernes. De nos jours, Byron a appelé l'homme « un pauvre enfant du Doute et de la Mort, dont les espérances sont fondées sur des roseaux. »

Poor child of Doubt and Death, vhose hope is built on reeds (2).

Il y a dix-huit cents ans, Lucrèce s'écriait :

O miseras hominum mentes! o pectora cœca!
Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periclis
Degitur hoc œvi quodcumque est!.....

Les religions ont chacune leur tour, dit Byron; où régnait Jupiter règne aujourd'hui Mahomet, et d'autres croyances naîtront avec d'autres siècles, jusqu'à ce que l'homme apprenne qu'en vain il encense les autels, qu'en vain il les arrose de sang (3). Avec quelle compassion insultante Lucrèce montre l'homme rempli d'effroi par les scènes terribles de la nature, et se courbant en tremblant sous le joug des dieux,

(1) *De Natura Deorum*, lib. III, cap. XV, — cap. XL.
(2) *Childe Harold's Pilgrimage*, canto 2.
(3) *Ibid.*

dont il ne comprend pas l'imperturbable indifférence pour tout ce qui se passe sur la terre! Toujours l'homme retombe dans les vieilles superstitions, toujours le malheureux fait intervenir des maîtres terribles qui, dans son imagination, peuvent tout, parce qu'il ignore ce qui est possible, ce qui ne l'est pas :

Rursus in antiquas referuntur relligiones,
Et dominos acres adsciscunt, omnia posse
Quos miseri credunt, ignari quid queat esse
Quid nequeat...... (1).

Qui est le plus sceptique de Lucrèce ou de Byron? A qui donnerons-nous la palme de l'incrédulité? Avec quelle implacable énergie l'ami de Memmius transporte dans la vie les maux et les tourmens qu'on disait le partage des enfers! Tantale glacé d'effroi sous son rocher, c'est l'homme qui, sur cette terre, est rempli de la crainte des dieux; ce Tityus déchiré par des vautours sur les bords de l'Achéron, n'est-ce pas l'infortuné qu'un amour insensé dévore? Enfin Sisyphe est toujours devant nos yeux; c'est l'ambitieux qui ne se lasse pas de demander au peuple les haches et les faisceaux, et qui emporte toujours du Forum des refus et une amère tristesse. Oui, toujours briguer un pouvoir qui n'est rien, et ne jamais l'obtenir, et, pour cela, s'épuiser en cruels efforts, c'est là pousser vers le haut d'un mont un rocher qui retombe, et roule au loin dans la plaine (2). C'est avec cette éloquence que Lucrèce met l'enfer dans la vie, et ne laisse plus à l'homme que l'espoir du néant, *d'une mort éternelle*. Quelle atteinte portée à la religion nationale! quel ébranlement donné aux croyances populaires! Quand César, opinant dans le sénat, disait que la mort n'était pas, à vrai dire, un supplice, parce qu'elle finissait tous les maux, c'était de sa part une réminiscence de Lucrèce, et ce souvenir témoigne jusqu'à quel point le poète s'était emparé des plus grands esprits.

Cependant la philosophie d'Épicure ne pouvait long-temps satisfaire les ames ni les soutenir. Heureusement pour la dignité des Romains, l'inépuisable Grèce leur offrit une autre doctrine plus virile, et dont l'austérité convenait à leur courage. Rome fut la véritable école de Zénon. Là le stoïcisme a des représentans dans tous les genres et dans toutes les conditions : il inspire des hommes politiques comme Thraseas, des écrivains comme Sénèque; plus tard, il aura pour disciples de grands empereurs comme Antonin et Marc-Aurèle, ou des esclaves comme Épictète. Mais, pour les sectateurs du portique, qu'importe de vivre dans les fers ou dans la pourpre! Deux idées fondamentales con-

(1) *De Rerum naturâ*, lib. VI.
(2) *Ibid.*, lib. III.

stituent le stoïcisme, l'identité de Dieu avec la nature, et la déification morale de l'homme. D'un côté, Dieu, cette raison suprême des choses, ne se manifeste à nous que par la vie universelle, par le monde, qui est son corps, et, d'un autre côté, la fin de l'homme est de s'identifier avec cette raison suprême par sa raison propre. Voilà ce que nous enseignent sous toutes les formes Zénon et ses successeurs, voilà ce que nous trouvons si éloquemment exprimé dans Sénèque, surtout dans ses lettres, où se pressent tant de pensées profondes, tant d'aperçus précieux et nouveaux encore aujourd'hui. N'était-ce pas là un grand changement au sein du polythéisme que la popularité de cette théologie et de cette morale? Les stoïciens mettaient leur orgueil à supporter la vie, à accepter la mort avec un calme que rien ne devait troubler, et qui était pour eux l'apogée de la perfection humaine. Marc-Aurèle enseigne expressément que l'ame doit toujours être prête à quitter la terre, en vertu de ses propres méditations, non pas avec une fougue désordonnée, *comme les chrétiens*, ὡς οἱ χριστιανοὶ, mais avec jugement et gravité, *sans tragédie*, ἀτραγῴδως (1). Les agitations des chrétiens, leurs élancemens vers le ciel, la pétulance avec laquelle ils s'offraient au martyre, avaient, aux yeux des stoïciens, quelque chose de tumultueux et de théâtral que la véritable sagesse devait condamner.

La philosophie poussa plus loin sa rivalité avec le christianisme, car elle voulut ressembler tout-à-fait à une religion, et c'est là le fond du néo-platonisme. On voit à ce moment de l'histoire le génie philosophique, comme saisi d'une fureur divine, changer l'école en sanctuaire et le sage en hiérophante. Mais, avant d'apprécier le néo-platonisme, nous ne pouvons nous défendre d'une réflexion.

N'y avait-il donc pas, entre l'hébraïsme qui renouvelait, qui généralisait son génie, pour attirer à lui d'autres hommes que les Juifs, et la philosophie grecque qui se régénérait, une alliance possible, naturelle? Oui, pour le fond des choses. Des deux côtés, à vrai dire, on avait les mêmes désirs, les mêmes pensées de spiritualisme, et de pareilles analogies auraient dû, dans la confrontation des doctrines, l'emporter sur certaines différences d'origine et de méthode. Voilà ce que demandait la raison; on sait comme elle fut méconnue. De part et d'autre, on se détesta d'autant plus qu'on se voyait soit à la poursuite, soit en possession des mêmes vérités. Les sectateurs de l'hébraïsme, les chrétiens fiers d'avoir à répandre dans le monde la doctrine de l'unité de Dieu, et de pouvoir l'enseigner aux enfans, aux femmes, aux esclaves, se mirent à insulter la philosophie, à en nier les services et la grandeur. Tertullien ouvrit avec une virulence singulière une polémique qui devait durer trois siècles. Les philosophes crurent être le jouet d'un rêve,

(1) Pugillaria Imperatoris M. A. Antonini. *De Morte*, cap. XXXIV, § 51.

quand ils entendirent qu'on leur offrait comme des vérités jusqu'alors inconnues les doctrines de l'unité divine, de l'immortalité de l'ame et de l'égalité des hommes entre eux. Ils commencèrent par mépriser ces prétentions, qui leur paraissaient folles; plus tard, ils reconnurent qu'elles étaient pour eux plus menaçantes qu'ils ne l'avaient pensé. Les chrétiens étaient violens; les philosophes répondirent par le sarcasme et le mépris. De l'école d'Épicure sortit un écrivain ingénieux qui s'arma contre les doctrines chrétiennes d'une raillerie redoutable; les miracles, les mystères, les dogmes nouveaux, ne furent pas épargnés. Celse exerça contre l'hébraïsme toutes les représailles que put lui fournir l'esprit grec. La polémique de Celse eut un long retentissement, puisqu'un siècle après Origène crut nécessaire d'y répondre. Encore un siècle après, les mêmes questions débattues entre Celse et Origène furent reprises entre l'empereur Julien et saint Cyrille; mais alors tout était bien changé. On n'était plus dans les premiers momens de cette grande lutte; on touchait presque au dénouement. Les représentans du génie grec n'avaient plus cet enjouement épicurien qui avait inspiré Celse dans ses mordantes critiques; ils étaient alors graves jusqu'à la tristesse, tant à cause de la profondeur de leurs convictions qu'en raison des malheurs qu'ils enduraient. Peu d'hommes furent aussi sincères que l'empereur Julien dans leurs actes et leurs écrits. Il avait l'intelligence trop pénétrante pour ne pas comprendre dans quels périls il s'engageait en essayant de rendre l'empire à une religion, à une philosophie que Constantin avait proscrites; mais il était animé d'un amour ardent pour la civilisation de Phidias et de Platon, et il lui était impossible de comprendre que les affaires et les idées humaines pussent se conduire et se développer sous d'autres inspirations que celles de l'esprit grec. Un historien de l'église, Théodoret, a mis un mot dramatique dans la bouche de Julien mourant sous la flèche d'un Perse : *Galiléen, tu as vaincu!* se serait écrié Julien. Dite ou inventée, cette parole résumait l'état des affaires : le Galiléen avait vaincu. Quelles marques de son passage, de sa puissance, Julien pouvait-il laisser en mourant à trente-deux ans, après un règne qui avait duré vingt mois à peine? Constantin, qui mit la religion chrétienne sur le trône, avait régné trente et un ans : il avait eu plus d'un quart de siècle pour mûrir ses desseins et les mener jusqu'au bout; Julien n'a fait qu'essayer la pourpre. Il y a des momens dans l'histoire où tout, pour les vieilles causes, devient disgrace et revers. Dans ses écrits, Julien nous a donné d'irrécusables témoignages de son adoration pour le génie grec : il élève Platon au-dessus de Moïse; il préfère Phocylide et Théogène à Salomon. Il demande ironiquement aux chrétiens pourquoi ils étudient dans les écoles des Grecs, si leurs Écritures, qu'ils appellent divines, leur suffi-

sent. Saint Cyrille se chargea spécialement de réfuter l'empereur philosophe. Dans les livres contre Julien qu'il a dédiés à l'empereur Théodose, l'ardent patriarche d'Alexandrie répondit que, comme il est bon de tout savoir, les chrétiens voulaient s'instruire des opinions des païens; que si, en lisant les livres des Grecs, ils en louaient les beautés de langage, ils en rejetaient les sentimens pour s'attacher aux Écritures, où brille la vérité. Julien avait exalté Platon, saint Cyrille le dénigre et soutient qu'il s'est souvent contredit lui-même. C'est Moïse qui est la source de toute vérité, et, si Platon et Pythagore ont quelquefois émis sur Dieu et sur le monde des opinions plus justes que celles d'autres philosophes, c'est qu'en Égypte ils avaient entendu parler de Moïse et de ses dogmes. Ainsi les chrétiens refusaient à l'esprit grec la puissance d'arriver à la vérité, comme Julien la déniait à l'hébraïsme. Des deux côtés, même injustice, même intolérance. Athènes et Jérusalem n'avaient l'une pour l'autre que des paroles de haine et de malédiction, et cependant toutes deux ont contribué à l'éducation du genre humain. Permettrons-nous aujourd'hui à ces débats passionnés de nous obscurcir la vue de l'unité philosophique de l'histoire?

Pour revenir au néo-platonisme, les deux moyens qu'il sut employer, afin d'investir la philosophie d'une puissance plus grande, n'étaient pas nouveaux : il revint aux sources de la sagesse orientale, et il concilia les deux doctrines d'Aristote et de Platon dans un seul et vaste système qui devait résumer tout ce que l'homme sur cette terre peut posséder de science et de vérité. Déjà cette conciliation avait été l'objet des efforts de plusieurs philosophes; déjà aussi quelques pythagoriciens, à la tête desquels il faut mettre Apollonius de Thyane, avaient demandé aux croyances de la Chaldée et de l'Inde une vertu par laquelle ils espéraient donner à la philosophie grecque le prestige d'une religion. Le néo-platonisme usa de ces deux moyens avec une autorité qu'il dut à la persévérance, au génie, à l'accord de ses représentans.

Tout en gardant les uns envers les autres cette indépendance sans laquelle il n'y a pas de penseurs, les néo-platoniciens semblèrent dans leurs travaux suivre un ordre indiqué. Ammonius pose les bases de l'œuvre en conciliant Zénon, Aristote et Platon, et en établissant trois principes : l'ame du monde, l'intelligence, l'unité absolue. Il avait été chrétien, et il avait abandonné la religion nouvelle pour la philosophie, qu'il eut l'ambition de régénérer. Disciple d'Ammonius, qui parlait sans écrire, Plotin eut naturellement la mission de consigner dans des livres nombreux les doctrines de l'école. Il l'accrut en la reproduisant : il la vivifia en la pénétrant d'un amour de Dieu insatiable, infini, amour qui lui mérita quatre fois dans sa vie la pleine vision de Dieu, sans l'intermédiaire d'une forme, d'une idée, mais au-delà même de l'intelli-

gence et de l'intelligible; nous traduisons Porphyre (1). L'originalité de Plotin est d'avoir été mystique sans avoir été chrétien. Il montrait qu'on pouvait aller à Dieu par d'autres routes que les croyances de l'hébraïsme et de l'Évangile, et il mourut en prononçant cette parole : « Qu'il s'efforçait de ramener ce qu'il y avait de divin en lui à ce qu'il y a de divin dans le grand tout. » Comme Platon, il avait inspiré à ses contemporains le respect de sa majesté morale, et dans l'école on l'appelait ὁ μέγας, le grand. Porphyre se sentait glorieux du monument élevé par son maître; aussi, tout orgueilleux de pouvoir montrer dans les *Ennéades* de Plotin un ensemble de vérités qu'il estimait bien supérieures aux doctrines de l'hébraïsme, il dirigea contre les chrétiens une polémique qui fut puissante, à en juger par les fureurs qu'elle souleva. Cette colère nous est attestée par un décret de Constantin, qui statue que, Porphyre ayant rendu son nom odieux par les livres qu'il a composés contre la religion chrétienne, Arius et ses successeurs seront appelés à l'avenir *porphyriens*, afin qu'ils soient déshonorés par le nom de celui dont ils ont imité l'impiété (2). Les quinze livres de Porphyre contre le christianisme ne nous sont pas plus parvenus que l'ouvrage de Celse. Les chrétiens mirent un soin tout particulier à les détruire. Nous en connaissons à peine quelques traits par des témoignages d'Eusèbe et de saint Augustin. Ce dernier, dans la *Cité de Dieu* (3), se montre également irrité de l'hommage rendu par Porphyre aux vertus de Jésus-Christ, et de la censure qu'il adresse aux chrétiens. Voici la proposition de Porphyre : Jésus-Christ est un sage qui jouira de l'immortalité comme les autres justes, mais les chrétiens qui l'adorent comme un dieu sont le jouet de l'erreur : *errore implicatos*. Nous dirions volontiers que Porphyre fut le raisonneur de l'école qui l'avait appelé particulièrement *le philosophe*. Avec Jamblique, nommé *le divin*, ὁ θεῖος, nous entrons dans un autre ordre d'idées, dans les régions de la théurgie. Cette fois tous les degrés sont franchis, toutes les différences tombent, et la philosophie s'absorbe tout-à-fait dans la religion. A la science est substituée la théurgie, qui, par la vertu de certains rites, de certaines formules symboliques, fait entrer l'homme en commerce direct avec les dieux, qui enfin par la vraie prière *réunit la lumière qui est en nous à la lumière divine*. Ce sont les termes même de Proclus, qui sut, sans contredire Jamblique, rendre aux doctrines néo-platoniciennes un caractère plus scientifique. Proclus fut le conciliateur par excellence : nous trouvons associés dans son système et dans sa vie Platon et Aristote, la théologie chaldéenne et l'égyptianisme, les rites

(1) *Vie de Plotin.*
(2) Socrate, *Histoire de l'Église*, lib. I, cap. IX.
(3) Lib. XIX, cap. XXIII.

du polythéisme grec et les mœurs pythagoriciennes. Il se proclama lui-même le prêtre de toutes les religions, parce qu'il était dans son génie de s'élever à travers toutes les formes extérieures, à travers tous les degrés de la science et tous les états de l'ame à l'ineffable unité.

Les efforts d'intelligence, les combinaisons d'idées, les théories, les doctrines par lesquelles le néo-platonisme sut marcher à son but, composent un des plus curieux chapitres de l'histoire de l'esprit humain. Nous ne sommes pas surpris que des écrivains philosophes en aient fait l'objet de patientes et ingénieuses recherches. Deux remarquables ouvrages nous offrent aujourd'hui l'histoire du néo-platonisme dans des points de vue différens. M. Jules Simon vient de terminer son *Histoire de l'École d'Alexandrie*, et, dans le second volume de son *Essai sur la Métaphysique d'Aristote*, M. Félix Ravaisson a donné une grande place aux néo-platoniciens. Tout en appartenant à la même génération philosophique, ces deux écrivains ont porté dans leur sujet une méthode et des opinions différentes, et cette diversité montre combien les mêmes faits sont inépuisables en aperçus variés, quand on les soumet à une observation attentive, pénétrante et fine.

La première partie du travail de M. Jules Simon a été habilement appréciée dans ce recueil (1) : nous n'y reviendrons pas. Le second volume s'ouvre par une exposition des travaux de Porphyre, qui nous montre sous toutes ses faces le génie du disciple de Plotin. Théologie, métaphysique, morale, psychologie, le véhément adversaire des chrétiens sut tout embrasser et approfondir avec une réelle puissance. Il ne s'écarta pas des points les plus importans du dogmatisme de Plotin : il reconnut le même Dieu en trois hypostases, ame universelle, esprit, unité pure. Au-dessus de cette trinité, il plaçait les dieux et les génies du polythéisme, et, en les admettant, il ne croyait pas altérer le dogme de l'unité divine. Toutefois, suivant Eunape, cité par M. Jules Simon, Porphyre, devenu vieux, tomba dans des contradictions. Loin de démentir Eunape, M. Jules Simon lui donne raison en montrant comment dans le siècle de Porphyre la raison la plus ferme pouvait aller tour à tour du scepticisme à une puérile crédulité. Toutefois l'historien de l'école d'Alexandrie reconnaît qu'au milieu de ses erreurs Porphyre est pourtant le dernier défenseur de la philosophie et du sens commun. Avec Jamblique, nous sommes dans les miracles : comme Apollonius de Thyane, Jamblique prétendait à un pouvoir surnaturel. Quant à sa doctrine, on est presque réduit à des conjectures; ce qui est d'autant plus regrettable, comme le remarque M. Jules Simon, qu'il est constaté que sa philosophie différait sur beaucoup de points de celle de Porphyre. Dans son *Essai*, M. Félix Ravaisson a voulu suppléer, par le livre des

(1) Article de M. Saisset, *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre 1844.

Mystères des Égyptiens, à la lacune que laisse dans l'histoire de la philosophie la destruction ou la perte de la plupart des ouvrages de Jamblique. On ne croit plus aujourd'hui, en dépit du témoignage de Proclus, que les *Mystères des Égyptiens* soient de Jamblique; mais le livre n'en a pas moins été écrit par un partisan enthousiaste de la théurgie, et il est permis de s'en servir pour apprécier toutes les différences qui séparent la philosophie de Plotin et de Porphyre d'un symbolisme où se trouvent associées les pratiques de l'idolâtrie et les subtilités de la métaphysique.

Les pages que M. Jules Simon a consacrées à l'empereur Julien sont un des meilleurs endroits de son histoire. Dans le XVIIIe siècle, on jugeait Julien avec une faveur extraordinaire. Voltaire, le grand Frédéric, le marquis d'Argens, semblaient animés, à l'égard du neveu de Constantin, du même engouement que les philosophes d'Athènes et d'Alexandrie. Montesquieu lui-même, qui d'ordinaire garde dans ses jugemens une si ingénieuse mesure, s'est échauffé jusqu'à dire qu'il n'y a point eu après Julien de prince plus digne de gouverner les hommes. Cela est excessif. Nous n'avons pas besoin aujourd'hui de ces exagérations : nous n'estimons pas nécessaire de répondre aux clameurs dont les historiens de l'église ont poursuivi Julien par des louanges hyperboliques. Il nous suffit de rester dans les limites du vrai et de maintenir les droits de l'histoire. Julien n'a été ni le plus grand ni le plus scélérat des princes; il a usé du droit qui appartient à chaque homme de donner un libre cours à ses opinions, à ses sentimens : il préférait Platon à Moïse, Athènes à Jérusalem, et il l'a dit ouvertement. S'il eût payé d'hypocrisie, l'estimerait-on davantage? Julien a eu de la franchise, du courage, de l'enthousiasme, de l'imagination, de la grandeur dans l'ame, un esprit léger et un caractère incomplet. La cause des idées et de la philosophie ne doit à Julien aucune prédilection; elle ne lui doit, comme à ses adversaires, que la plus stricte impartialité. C'est ce qu'a eu le mérite de comprendre M. Jules Simon; la lutte de Julien contre les chrétiens comme empereur et comme philosophe, sa conduite, sa doctrine, ses écrits, sont appréciés avec une équité pénétrante, avec une décision d'esprit qui cette fois élèvent la manière de l'auteur à toute la plénitude de la gravité historique.

Se placer avec une sage hardiesse au milieu de tous les faits, accepter tout ce que le sujet qu'on traite a de vaste et de compliqué, est un procédé sûr pour arriver à une composition vivante et forte. Dans son remarquable morceau sur Julien, M. Jules Simon en a fait l'expérience. On peut regretter que dans les autres parties de son livre il n'ait pas toujours eu la même allure et le même bonheur. Il a considéré avec raison que, comme historien de l'école d'Alexandrie, son principal devoir était de nous faire connaître à fond les deux grands systèmes de

Plotin et de Proclus. Il s'est acquitté de cette tâche avec une érudition, avec une sagacité métaphysique exercées et mûries par les travaux du professorat. Néanmoins l'explication si fidèle, si détaillée qu'elle soit, de la doctrine grecque, ne suffit point. N'y avait-il pas dans Alexandrie des Juifs, des chrétiens, avec leurs écoles et leurs théories? L'école judaïque d'Alexandrie, dont Philon fut le représentant le plus illustre, n'a-t-elle pas exercé, tant sur la philosophie grecque que sur le christianisme naissant, une influence profonde? Pour ce qui concerne le christianisme, de savans interprètes du Nouveau-Testament, dans le dernier siècle et dans le nôtre, ont signalé de nombreuses ressemblances entre le style de saint Paul et la façon d'écrire des Juifs d'Alexandrie. De leur côté, avec quelle émulation les chrétiens se mirent, dès les premiers momens, à puiser dans tous les trésors de l'intelligence grecque pour mieux défendre leurs croyances nouvelles! Ils ne débutèrent pas par réprouver la philosophie, mais par s'en servir; le langage de saint Clément d'Alexandrie est bien différent de celui de saint Cyrille ou de saint Augustin. Entre Plotin et Proclus se place la grande lutte d'Arius et d'Athanase. Nous eussions voulu trouver dans le livre de M. Jules Simon une résurrection savante de tous les élémens au milieu desquels les figures et les systèmes des grands platoniciens eussent eu encore plus de relief. Si les historiens des idées veulent qu'on reconnaisse toute l'importance de la métaphysique, il faut qu'ils sachent l'encadrer dans la réalité même, et la placer avec vigueur au centre des affaires et des révolutions humaines. Pourquoi n'y aurait-il pas aussi dans une histoire de l'école d'Alexandrie des pages consacrées avec une sobriété judicieuse aux sciences et aux arts, aux travaux de l'histoire, de la critique littéraire, de l'astronomie, de la médecine? Pourquoi un rayon de la poésie de Callimaque et d'Apollonius ne répandrait-il pas une douce lumière sur la sévère étendue de cet immense sujet? Enfin ne sommes-nous pas dans une ville célèbre entre toutes les cités de l'antiquité par la pétulance de son peuple, sa curiosité insatiable, sa vanité, son amour du plaisir, des spectacles et de toutes les choses nouvelles, par sa mobilité toujours prête à dégénérer en violence et en fureur? Quelle impression vraie, profonde, eût produite l'écrivain, si de temps à autre il eût laissé monter jusqu'au lecteur méditant avec lui sur les plus ardus problèmes le bruit du flot populaire!

Dans cet ensemble, l'historien de l'école d'Alexandrie n'eût pas seulement trouvé des effets littéraires, mais l'heureuse nécessité d'approfondir des points essentiels. Parvenu à la conclusion de son ouvrage, M. Jules Simon indique l'importante question de l'influence mutuelle du christianisme sur l'école d'Alexandrie, et de l'école d'Alexandrie sur le christianisme; malheureusement il ne la traite pas. « Les miracles que les alexandrins s'attribuent, dit M. Jules Simon, tiennent sans doute

aux superstitions du temps; mais n'est-il pas vraisemblable aussi que les miracles de Jésus-Christ et des apôtres excitent l'admiration des philosophes? D'où vient à Porphyre tant d'indignation contre les idoles? Pourquoi prescrit-il l'usage de la prière? Où Julien a-t-il appris la nécessité d'un culte extérieur?... Que dire de l'abstinence de Porphyre? » Tout cela est d'une critique bien légère. Si M. Jules Simon se fût engagé dans l'étude de l'école juive d'Alexandrie, dans la recherche des idées et des mœurs orientales, dont la trace était si visible dans cette cité, il n'eût pas procédé, à la fin de son ouvrage, par ces interrogations vagues; il eût été en mesure de nous livrer des résultats positifs, ou du moins des conjectures puissantes. Les miracles, l'usage de la prière, l'abstinence, le jeûne, l'importance d'un culte extérieur, toutes ces choses sont-elles donc particulièrement chrétiennes, comme semble le penser l'historien de l'école d'Alexandrie? On serait plus près du vrai en y voyant des emprunts aux croyances et aux idées des Orientaux et des Grecs. Pour n'indiquer qu'un point, l'abstinence de certaines viandes et le jeûne sont des pratiques égyptiennes qu'avaient adoptées les Juifs, et qui même avaient passé chez les Romains. Ne trouvons-nous pas dans une des satires d'Horace (1) la preuve qu'on jeûnait à Rome en l'honneur de Jupiter?

Illo
Mane die, quo tu indicis jejunia....

Quand le christianisme se produisit, il trouva des amas de traditions, de coutumes et de croyances parmi lesquelles il put choisir, pour donner à sa doctrine tout l'appareil d'une religion. Il vaut la peine d'étudier attentivement l'assimilation industrieuse par laquelle le spiritualisme prêché par Jésus-Christ et par saint Paul sut marier à sa propre originalité des parties importantes de la théologie et de la théurgie orientales.

Une juste préoccupation de toutes ces questions intéressantes eût inspiré, nous n'en doutons pas, à M. Jules Simon, une autre manière d'apprécier les choses que le jugement final par lequel il termine son ouvrage. « Ammonius, dit-il, Plotin, tous leurs successeurs, semblent surtout occupés de concilier Platon et Aristote, *et tout le reste ne vient ensuite que comme accessoire;* qu'on ne s'y trompe pas, *Platon et Aristote, c'est la raison et l'expérience.* Concilier la raison et l'expérience dans une unité puissante, voilà en effet toute l'œuvre de la philosophie.» Ici c'est le professeur éclectique de la Sorbonne qui parle beaucoup plus que l'historien impartial des idées. Pour les alexandrins, la conciliation de Platon et d'Aristote n'était pas le but suprême, elle n'était qu'un moyen; le but était ce que M. Jules Simon relègue dans l'acces-

(1) Lib. II, satir. III.

soire, une doctrine assez puissante, assez profonde pour être acceptée par les sages comme la vérité, par la foule comme une religion préférable au culte nouveau sorti de l'hébraïsme. Ce fait incontestable, nous n'avons pas la prétention de l'apprendre à M. Jules Simon; dans son premier volume, dès le début de la préface, il déclare que l'éclectisme de l'école d'Alexandrie n'est qu'une circonstance extérieure de son histoire, et que la gloire de cette école est dans son mysticisme et son panthéisme. Voilà le vrai : il fallait s'y tenir. Comment aussi un écrivain philosophe aussi distingué que M. Jules Simon a-t-il pu écrire ce lieu commun : *Platon et Aristote, c'est la raison et l'expérience?* Comme s'il n'y avait pas de raison dans Aristote, comme s'il n'y avait trace d'observation, d'expérience dans Platon! N'insistons pas sur une assertion aussi fausse que vulgaire à laquelle l'historien de l'école d'Alexandrie s'est trop facilement laissé entraîner, et signalons plutôt une appréciation ingénieuse et juste du génie de Platon. En voici quelques traits: « On a dit que Platon n'était pas un esprit dogmatique, et c'est une erreur, mais il est vrai que ce n'est pas un esprit systématique. Il affirme énergiquement ce qu'il affirme; mais, s'il voit ses conclusions marcher l'une contre l'autre, sans les abandonner, sans reculer, il s'arrête. Sa philosophie est très dogmatique, très compréhensive; tout y est, sauf l'unité, le système, de là dans l'histoire la double postérité de Platon, la nouvelle académie, l'école d'Alexandrie, etc. » Cette vue du dogmatisme très peu systématique de Platon donne la raison des interprétations nombreuses dont a été l'objet la doctrine de l'illustre Athénien. De tous les écrivains anciens et modernes, Platon est celui qui a eu la gloire et l'inconvénient de provoquer le plus de spéculations et de rêveries.

L'*Histoire de l'École d'Alexandrie* est le résultat d'un cours savamment professé pendant plusieurs années; si on l'ignorait, on pourrait s'en apercevoir à la lecture, à ces longs développemens, à ces analyses détaillées qui sont un des devoirs de l'enseignement. La manière d'écrire de M. Jules Simon est toujours élégante, elle a parfois de l'éclat, parfois aussi un peu de diffusion. Il semble, dans certains endroits, que l'historien de l'école d'Alexandrie, qui, comme professeur, connaît à fond les idées qu'il expose, ne s'est pas donné le temps nécessaire, comme écrivain, pour les revêtir d'une expression assez précise, assez lumineuse. Qui mieux que M. Jules Simon peut connaître les difficultés du style philosophique? Il faut à la fois ne rien sacrifier de la vérité des pensées, et la rendre accessible à chacun, rester profond, tout en devenant intelligible, même, s'il est possible, agréable et populaire, car enfin l'écrivain ne s'adresse pas tant à ceux qui savent les choses qu'il sait qu'à ceux auxquels il désire les apprendre. Après des critiques que notre franchise et notre estime pour le talent de M. Jules Simon n'ont voulu ni dissimuler ni amoindrir, nous avons bien le droit de signaler

dans l'*Histoire de l'École d'Alexandrie* une composition solide et forte, remarquable dans plusieurs parties, excellente dans quelques-unes; il y a peu de livres où les deux grandes questions du mysticisme et du panthéisme aient été si bien touchées, et qui fassent un aussi réel honneur à l'Université de Paris.

C'est en dehors des préoccupations du professorat que M. Félix Ravaisson a conçu son livre. En 1835, l'Académie des Sciences morales et politiques couronna un mémoire sur la métaphysique d'Aristote. Le jeune auteur de ce mémoire, animé par les suffrages de l'Académie et aussi par la grandeur du sujet, résolut de donner à son travail de nouveaux développemens, et il publia en 1838 le premier volume d'un *Essai sur la Méthaphysique d'Aristote*, dont à cette époque nous avons entretenu nos lecteurs (1). Alors M. Félix Ravaisson annonçait que, dans un second et dernier volume, il tracerait l'histoire de l'influence de la métaphysique péripatéticienne sur l'esprit humain, qu'il raconterait les fortunes qu'elle a subies, et qu'enfin il essaierait d'apprécier la valeur intrinsèque de cette grande doctrine. Aujourd'hui, après un long intervalle, M. Ravaisson publie un second volume, qui, loin d'être le dernier, doit être suivi de deux autres. Nous voilà bien loin du mémoire couronné par l'Institut.

La méditation a reculé aux yeux de l'auteur de l'*Essai* les limites de son sujet, et au milieu de ses études il a conçu le dessein de faire d'Aristote le centre d'une histoire de la métaphysique. Une fois ce projet arrêté, l'écrivain s'est donné tout l'espace nécessaire à l'exécution; il a consacré le second volume qu'il nous livre aujourd'hui à l'exposition des différens systèmes depuis les successeurs immédiats d'Aristote jusqu'à la fin de la philosophie ancienne. Un troisième volume comprendra l'histoire de la métaphysique dans le judaïsme, le christianisme et l'islamisme en Orient et en Occident jusqu'à la fin du moyen-âge. Un quatrième contiendra l'histoire de la métaphysique dans les temps modernes et la conclusion de tout l'ouvrage. Un pareil plan a de la grandeur et des écueils. Nous comprenons que M. Ravaisson ait été noblement séduit par l'ambition d'écrire une histoire du péripatétisme. Ce sujet, si vaste qu'il soit, a de l'unité. Il n'est pas, depuis vingt siècles, un système dans lequel on ne trouve des traces de la pensée d'Aristote, objet tour à tour de commentaires profonds, de singulières méprises, d'un enthousiasme sans limites, d'une répulsion non moins passionnée. Voilà l'unité, voilà le fil conducteur. Maintenant on peut se perdre dans les replis, ou du moins embarrasser sa marche dans les sinuosités du labyrinthe. A chaque pas, une histoire du péripatétisme peut dégénérer en

(1) *Métaphysique et Logique d'Aristote*, *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre 1838. L'année précédente, nous avions, dans la *Revue*, publié une étude sur la *Politique* d'Aristote.

une histoire générale de la philosophie, danger grave, car l'écrivain se trouverait ainsi sortir des conditions de son plan sans remplir celles de l'autre sujet. Ces difficultés n'ont pu échapper à M. Ravaisson, et il se croit sans doute en état d'en triompher, puisqu'il entre aujourd'hui dans une carrière nouvelle qu'il n'avait pas mesurée il y a quelques années. L'esprit de M. Ravaisson a besoin de recueillement et de calme; c'est par une réflexion soutenue qu'il s'anime et se fortifie. S'il continue avec lenteur son *Essai sur la Métaphysique d'Aristote*, loin d'être stérile, cette lenteur agrandit l'œuvre commencée. D'ailleurs, tout écrivain consciencieux peut dire comme Alceste, mais dans un autre sens :

. . . . . . Le temps ne fait rien à l'affaire.

Les divisions simples et naturelles du premier volume de l'*Essai* ont permis à M. Ravaisson de changer de plan sans rien détruire ou regretter de ce qu'il avait fait. Le premier volume se termine par une restitution dogmatique des théories métaphysiques d'Aristote, et c'est seulement avec le second que l'histoire des successeurs du rival de Platon devait commencer. Dès les premières pages de ce second volume, la fermeté avec laquelle l'écrivain s'établit au centre des questions qui doivent y être développées témoigne qu'il en est entièrement maître. « L'école d'Aristote, dit M. Ravaisson, abandonne peu à peu l'idée caractéristique de sa métaphysique, l'acte pur de la pensée absolue. L'épicurisme retranche toute idée d'action et de puissance, et réduit tout à une matière inerte. Le stoïcisme fait redescendre dans la matière la pensée, dans la puissance l'action, et la métaphysique dans une physique nouvelle. Enfin on cherche à une hauteur supérieure à celle même de la métaphysique péripatéticienne et dans l'idée de l'absolue unité l'origine commune de la puissance et de l'acte, de la nature et de la pensée; c'est le néo-platonisme, dernier et insuffisant effort de la philosophie grecque. » M. Ravaisson n'a pas dévié de ces lignes principales si bien tracées. Les développemens qu'il donne à sa pensée, à ses recherches, les digressions qu'il se permet, ne l'égarent pas : il marche à son but d'un pas égal, et, parvenu au terme, il se trouve avoir exécuté ce qu'il avait promis.

Il y a de la vérité dans l'appréciation des successeurs immédiats d'Aristote qui délaissèrent le principe hyper-physique de l'acte et de la pensée pure, fondement de la *philosophie première* de leur maître; ils frayèrent ainsi le chemin aux doctrines d'Épicure et de Zénon. Il faut tenir aussi compte de la disposition générale des esprits à viser en toute chose à la pratique, et à faire du souverain bien de l'homme la principale fin de la philosophie. M. Ravaisson a indiqué avec sagacité les concessions que fit en morale le stoïcisme au péripatétisme. Ses pages sur le stoïcisme sont éloquentes. Avant d'arriver au néo-platonisme,

M. Ravaisson consacre quelques pages à l'influence réciproque de la pensée juive et de la pensée grecque l'une sur l'autre, ainsi qu'à un intéressant aperçu des doctrines de Philon : il a bien compris la nécessité d'un semblable parallèle, dût le parallèle être un peu écourté. L'auteur de l'*Essai* a écrit l'histoire du néo-platonisme sous l'inspiration dirigeante d'une pensée qui lui a permis de resserrer son exposition sans toutefois omettre de points essentiels. Il a un dessein principal de retrouver Aristote dans Plotin, dans Proclus; il s'attache à prouver que la doctrine fondamentale des *Ennéades* n'est autre que celle de la Métaphysique, et, quant à Proclus, il se complaît à le montrer flottant entre Platon et Aristote, entre deux sortes d'unité et de causalité entièrement opposées. La conciliation conçue par le néo-platonisme se trouve finalement condamnée, elle n'a eu d'autre résultat que de faire descendre la philosophie dans les plus ténébreuses régions du naturalisme païen. Aussi, quand le néo-platonisme se dissout et s'écroule, l'aristotélisme reparaît, affermi, épuré, réservé à des destinées nouvelles au milieu des doctrines, des idées et de la civilisation du christianisme. Telle est la conclusion dernière à laquelle M. Ravaisson arrive aujourd'hui.

Pour mieux apprécier ce jugement final, il faut remonter aux raisons premières par lesquelles l'auteur de l'*Essai* l'a préparé et motivé dès le début. Voici, en substance, la pensée fondamentale de l'écrivain philosophe. Entre la pluralité des choses sensibles et l'unité absolue Pythagore avait interposé le nombre, Platon interposa l'idée. Aristote, au contraire, reconnut, pour le véritable être, la réalité, c'est-à-dire l'acte, c'est-à-dire la pensée; il expliqua tout par l'acte et la puissance dans leur opposition et leur rapport, l'acte qui est la forme des choses, leur cause motrice et leur fin, la puissance qui en est la matière. Or, quand le néo-platonisme voulut concilier Aristote et Platon, il arriva qu'après s'être élevé avec Aristote de la simple existence à la vie, de la vie à la pensée, c'est-à-dire du plus imparfait au plus parfait, il voulut poursuivre au-delà de l'intelligence même *l'un* absolu comme plus simple encore, et qu'après avoir traversé pour ainsi dire la région de l'amour, il se perdit dans l'absolu néant. Le néo-platonisme crut dépasser la métaphysique, et il retomba au-dessous même de la physique primitive. Il rentra dans le cercle borné de la nature que la métaphysique seule d'Aristote avait franchi. Voilà où il a été conduit par les illusions de la dialectique platonicienne. Ainsi, avec Platon l'erreur, et du côté d'Aristote la vérité.

C'est peut-être la première fois qu'au nom du spiritualisme on a si vivement instruit le procès de l'auteur du *Phédon;* mais dans Platon n'y a-t-il donc que des formules logiques? n'y trouvons-nous pas l'expression la plus haute de la vie morale? Au surplus, pour répondre à des accusations plus ingénieuses que fondées, nous n'avons pas besoin de

nous engager pour notre compte dans une contre-exposition du platonisme; nous pouvons opposer à M. Ravaisson le jugement contraire et plus vrai de l'historien de l'école d'Alexandrie. M. Jules Simon, dont nous avons déjà signalé l'excellente appréciation de l'esprit général de Platon, rappelle avec raison à la fin de son livre que, si dans le *Parménide* l'unité absolue apparaît comme la première des hypothèses métaphysiques, dans le *Timée* Platon nous représente le souverain Dieu comme un ouvrier excellent, attentif à son œuvre, et charmé de l'avoir produite, et que là il n'a omis aucun des principes qui constituent la divine Providence. M. Félix Ravaisson s'est uniquement attaché à relever, dans le disciple de Socrate, pour les condamner, ce qu'on pourrait appeler ses tendances mathématiques; mais il y a autre chose dans Platon, dont le génie avait plus d'étendue que de rigueur.

Dans le premier volume de son *Essai*, M. Ravaisson a exposé les principes métaphysiques du péripatétisme avec une pénétration, avec une fermeté et une liberté d'esprit dignes des plus grands éloges. Il nous donnait alors la pensée d'Aristote dans toute sa naïveté, s'il est permis de parler ainsi. Aujourd'hui il y a dans son esprit et dans son travail des traces visibles de certaines préoccupations; on dirait qu'à l'exemple des néo-platoniciens il ne s'occupe d'Aristote que dans des desseins arrêtés d'avance. N'aurait-il pas l'intention, le désir de marier le spiritualisme d'Aristote au spiritualisme chrétien, en refusant à Platon une influence vraiment puissante sur le christianisme et la philosophie? Nous n'affirmons pas, puisque la suite de l'œuvre peut seule nous éclaircir ce point, qu'un pareil parti ait été pris par M. Ravaisson d'une manière définitive, irrévocable; nous disons seulement qu'une lecture attentive et scrupuleuse de son deuxième volume suggère et autorise la conjecture que nous venons d'exprimer.

Assurément la métaphysique d'Aristote a pour caractère fondamental un spiritualisme profond et infini, mais ce spiritualisme n'a pas avec le christianisme ces analogies décisives qui permettent l'alliance ou la confusion de deux doctrines. Le dieu d'Aristote est, il est vrai, un principe actif, mais il ne descend pas à gouverner les choses. Nous sommes loin de la Providence des chrétiens. Sans cesse le mal, d'après Aristote, est vaincu par le bien, et le monde, tel qu'il est, est le meilleur des mondes possibles. Cet optimisme concorde-t-il avec les traditions chrétiennes? Aux yeux du Stagyrite, l'ame est distincte du corps, mais sans le corps elle ne peut pas être. Quant à l'entendement, lié à l'ame comme l'ame au corps, il se multiplie avec les individus et périt avec eux. La pure intelligence laisse retomber les ames avec les corps dans le néant, d'où ils sortirent ensemble; seule, elle subsiste toujours la même, immortelle, inaltérable. Que devient, avec cette doctrine, l'immortalité de l'ame enseignée par le christianisme? Tout au contraire, nous voyons

dans Platon la création et le gouvernement du monde par Dieu, la foi à l'immortalité de l'ame, et c'est pourquoi le platonisme, non pas celui du *Parménide*, mais celui du *Timée*, du *Phédon* et de la *République*, a des affinités réelles avec les croyances chrétiennes.

Nous n'oublions pas qu'au moyen-âge il a été dépensé beaucoup d'intelligence et de subtilité pour expliquer les dogmes de la théodicée chrétienne par les principes de l'aristotélisme; toutefois les efforts et les raffinemens de la scholastique, si curieux qu'ils soient, comme témoignage de ce que peut l'industrie de l'esprit humain, n'ont réussi qu'à fabriquer un faux Aristote. Il est vrai encore que les jésuites ont fait pendant long-temps d'Aristote un philosophe chrétien; mais quelles métamorphoses sont impossibles aux jésuites? Nous en croirons plutôt l'instinct des chrétiens les plus illustres, des grands hommes qui, dans des situations différentes, servirent avec amour et puissance la doctrine de Jésus-Christ et de saint Paul. Saint Bernard se défiait d'Aristote comme d'un ennemi de l'Évangile; aux yeux de Luther, Aristote était un véritable épicurien, car, disait le docteur de Wittemberg, son Dieu ne se mêle pas des affaires humaines; il gouverne le monde comme une servante endormie berce un enfant. Enfin ne retrouvons-nous pas dans les panthéistes modernes, dans Giordano Bruno, dans Spinoza, plusieurs principes de la métaphysique d'Aristote? Si Leibnitz s'est montré philosophe chrétien, ce n'est pas en raison, mais à côté de son péripatétisme.

A l'égard d'un talent qui a déjà donné de sa force de notables preuves et qui a un long avenir pour en fournir de nouvelles, nous aurions eu tort d'être avare de critiques et d'avertissemens. L'histoire du péripatétisme est une œuvre d'une difficulté infinie, et nous croyons beaucoup louer M. Ravaisson en ne l'estimant pas trop téméraire de l'avoir entreprise. Il a des aptitudes, des qualités éminentes pour l'intelligence et l'exposition des problèmes métaphysiques. Il s'est montré dans son second volume doué d'une puissance de concentration, fruit d'un travail patient qui lui permet de mettre un grand ordre dans des questions nombreuses et complexes, et d'y répandre la lumière. Son style n'est pas moins ferme que sa méthode, et, sans rien retrancher de la rigueur scientifique, il a une clarté qui plaît au lecteur et l'attache. L'écrivain se trouve ainsi récompensé de ses longues heures de méditation, car il est parvenu à transformer heureusement les choses les plus enveloppées. De temps à autre, M. Ravaisson rencontre des images, des comparaisons non moins brillantes que justes. Pour faire comprendre les déviations qu'il reproche au néo-platonisme, il s'exprime ainsi : « Comme le moment où la planète qui gravite autour du soleil arrive le plus près de lui est celui même où elle est emportée avec le plus de force et de vitesse vers son aphélie, de même le néo-platonisme ne semble se rapprocher, dans sa marche, du centre ardent et lumineux de la pensée chrétienne, que

pour aller s'enfoncer aussi avant que jamais dans les plus ténébreuses régions du naturalisme païen. » L'érudition de M. Ravaisson est puisée aux sources non-seulement avec la pénétration d'un métaphysicien, mais avec le goût d'un homme qui aime l'antiquité et la connaît bien. La variété de cette érudition répand avec discernement dans un sujet austère d'intéressantes citations d'historiens et de poètes. A la compétence philosophique M. Ravaisson joint une véritable distinction littéraire. Avec de tels avantages, il peut marcher avec courage au but qu'il s'est proposé : seulement il doit être en garde contre certains penchans de son esprit. S'il est bon d'être systématique, il ne faut pas vouloir tout soumettre à une symétrie, à une uniformité qui n'admet ni divergences, ni exceptions. Il est sans doute pour tous les faits de l'ordre moral et physique une explication légitime que l'esprit de l'homme trouve tôt ou tard; mais il ne faut pas vouloir tout expliquer avec la même idée, tout ouvrir avec la même clé. Ces réflexions nous sont suggérées par le désir sincère qui nous anime, que dans quelques années les efforts persévérans de M. Ravaisson soient récompensés par un grand résultat : nous aurions tant de plaisir à en voir sortir une belle et véridique histoire du péripatétisme! Magnifique sujet où tous les intérêts se rencontrent, les intérêts de la philosophie, comme ceux de la religion, comme ceux des sciences, où toutes les civilisations viennent comparaître, où les sectateurs de Moïse et de Mahomet se joignent aux chrétiens pour commenter cet Aristote qui siége encore en maître aujourd'hui entre Cuvier et Hegel!

Elle n'a donc pas disparu du monde cette philosophie antique qu'une injuste proscription avait bannie d'Athènes. Elle a reparu la veille du jour où la pensée moderne devait, au XVIe siècle, commencer péniblement à se connaître, à s'affranchir; elle a reparu pour lui être non pas un obstacle, mais un aiguillon. Devant les restes mutilés de la sculpture antique, de ces statues arrachées, après des siècles, aux entrailles du sol romain, Michel-Ange sentait grandir son génie : les penseurs modernes devaient recevoir de la philosophie antique de non moins fécondes inspirations. D'abord ce furent les érudits qui accueillirent l'illustre exilée. Que de joie, que de nobles plaisirs dans Rome et dans Florence! On y lit avec ravissement, avec transport, ce que les langues grecque et latine ont produit de plus beau, de plus aimable. Platon et Cicéron y deviennent presque des dieux. Dans cette antiquité interrogée avidement, chacun choisit, exalte et défend avec ardeur l'objet de son culte. Le stoïcisme trouve un historien dans Juste Lipse, le péripatétisme, non plus celui du moyen-âge, un courageux propagateur dans Pierre Pomponace. Plus tard Gassendi ressuscite Épicure, et Leibnitz s'empare d'Aristote. Si, dans l'enivrement de lui-même, le XVIIIe siècle n'accorde à la philosophie antique qu'une attention légère,

nous réparons aujourd'hui cette négligence. L'Europe savante travaille depuis cinquante ans à se mettre en possession de la pensée philosophique des anciens dans toutes ses profondeurs et dans tous ses détails. Aujourd'hui la philosophie antique est en présence du christianisme, qui n'existait pas quand elle produisit ses plus grands systèmes; elle est aussi en présence du judaïsme, qui n'est pas mort, de cet ancien hébraïsme qui n'a pas voulu suivre les nouveautés de saint Paul; elle est en face également des doctrines mieux connues de l'Orient, qui s'ouvre de plus en plus chaque jour à la curiosité et aux armes de l'Europe; enfin elle comparaît devant le génie moderne, qui la juge avec une complète indépendance. Tous ces élémens exercent les uns sur les autres une réelle influence, et ce travail prépare lentement des modifications profondes dans les croyances et les idées religieuses. Quand on se fie à cette inévitable puissance du temps, on est peu touché par certaines polémiques de notre époque, avec leur bruyante stérilité. C'est en dehors de ces mesquines agitations que les choses nécessaires et bonnes s'accomplissent. Il y a seize siècles que Tertullien s'écriait, en accusant la philosophie antique d'avoir enfanté toutes les hérésies qui menaçaient l'église naissante : « Qu'y a-t-il de commun entre Athènes et Jérusalem, entre l'académie et l'église, entre les hérétiques et les chrétiens? Nous avons été élevés, nous, dans le portique de Salomon, qui nous a enseigné à chercher Dieu dans la simplicité du cœur. A quoi songeaient donc ceux qui ont voulu nous composer un christianisme stoïcien, platonicien, dialecticien (1)? » Tertullien demande ce qu'il y a de commun entre Athènes et Jérusalem : il y a l'esprit humain. Depuis Tertullien, la question s'est déplacée, elle s'est étendue. Sans méconnaître les différences des systèmes tant religieux que philosophiques, la science européenne constate leurs analogies fondamentales. Dans tous les climats, à tous les momens de l'histoire, l'homme poursuit deux choses, le bonheur et la vérité. Si partout l'ambition est la même, pourquoi le résultat est-il si divers? De cette diversité, de cette anarchie, il faut accuser l'espace, le temps et le tempérament de l'homme. Cependant la nature morale suffit non-seulement pour tenir l'équilibre, mais pour emporter la balance : elle maintient l'unité de la race humaine dans ses passions, dans ses croyances, dans ses pensées. Appuyer sur cette unité ses recherches scientifiques et ses convictions religieuses, c'est être vraiment spiritualiste.

LERMINIER.

(1) « Quid ergo Athenis et Hierosolymis? quid academiæ et ecclesiæ? quid hæreticis et christianis? Nostra institutio de porticu Salomonis est, qui et ipse tradiderat Dominum in simplicitate cordis esse quærendum. Viderint qui et stoicum, et platonicum, et dialecticum christianismum protulerunt. » — Tertulliani de præscriptionibus adversus hæreticos. (Cap. VII.)

CORRESPONDANCE DIPLOMATIQUE

DU

COMTE DE MALMESBURY.

SA MISSION EN FRANCE.

Diaries and Correspondence of James Harris, first earl of Malmesbury. — Londres, 1845.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

Il y eut rarement un négociateur plus spirituel, il n'y en eut jamais peut-être un plus malheureux que lord Malmesbury. Toutes les missions dont il fut chargé se terminèrent par des échecs complets. Nous l'avons vu à Saint-Pétersbourg dépensant pendant plusieurs années beaucoup d'intelligence, de zèle, d'activité, pour aboutir à une déception. Nous le verrons, dans ses deux missions à Paris et à Lille, recueillir, pour autant de peines, aussi peu de succès que par le passé.

Les négociations furent ouvertes deux fois, la première fois à Paris en 1796, la deuxième à Lille en 1797. Bien qu'elles n'aient eu aucun résultat positif, elles sont cependant intéressantes à suivre. C'est comme une rentrée de la France de la révolution dans le monde des gouver-

(1) Voyez la première partie dans le nº du 15 janvier.

nemens officiels. La France était à cette époque, pour le reste de l'Europe, à peu près comme la Chine; les étonnans bouleversemens qui en avaient changé la face en faisaient un monde nouveau et inconnu, dans lequel on pénétrait pour la première fois; et, par la correspondance de lord Malmesbury, on peut voir de combien de questions il était accablé sur le nouvel état social établi par la révolution, et quelle curiosité cette grande et mystérieuse merveille inspirait au monde.

Le trait le plus saillant qui ressorte aussi de cette correspondance, celui qui intéresse le plus l'histoire et la politique générales, c'est assurément la preuve convaincante, irréfragable, qu'on y rencontre à chaque moment, du sincère désir de l'Angleterre, et en particulier de la ferme volonté de M. Pitt, de faire la paix avec la France. Autant cet homme célèbre se montra plus tard ardent pour la guerre, autant il se montrait alors empressé et prêt à tout sacrifier pour conclure la paix. Cela est si vrai, qu'en Angleterre il eut à subir de nombreuses et amères accusations, et il est probable qu'il fut appelé alors le ministre de l'étranger. L'illustre Burke surtout poursuivait de ses plus sanglans sarcasmes la politique pacifique du ministre, et un jour qu'on disait devant lui que le mauvais état des routes en France avait rendu la marche de lord Malmesbury très lente : « Ce n'est pas étonnant, dit-il, il a fait toute la route sur ses genoux. » Lord Malmesbury disait à cette occasion : « Le mot de Burke est trop bon; j'ai bien peur qu'il ne soit pas oublié. » Un autre jour encore que Burke cherchait à communiquer à Pitt ses craintes sur le propagandisme révolutionnaire de la France, le ministre lui dit: « Oh! l'Angleterre et sa constitution sont en sûreté jusqu'au jour du jugement! — Oui, répondit Burke; mais c'est justement le jour du jugement que je crains. »

Tous les témoignages s'accordent donc pour montrer qu'à cette époque Pitt voulait fermement et réellement la paix. Ce fut lui qui, vers l'automne de 1796, fit faire les premières ouvertures au directoire par l'intermédiaire de M. Rœnemann, ministre de Danemark à Paris. Ces ouvertures furent rejetées assez brusquement, mais le directoire fit néanmoins savoir qu'il donnerait des passeports à un négociateur qui serait nommé officiellement. Les directeurs étaient à ce moment Barras, Rewbell, Laréveillère-Lépaux, Carnot et Letourneur. Lord Malmesbury fut envoyé à Paris au mois d'octobre. Ses instructions étaient d'exprimer au gouvernement français le vif désir du gouvernement anglais de terminer la guerre par une paix juste et honorable; mais cette paix ne pouvait être conclue qu'avec le consentement et le concours de l'empereur d'Autriche, l'allié de l'Angleterre. Lord Malmesbury devait, en outre, avoir grand soin de se faire traiter selon les droits et les prérogatives de tout envoyé public, conformément aux usages reçus en Europe.

Cependant, dès son arrivée à Paris, le ministre anglais fut obligé de transiger avec les exigences révolutionnaires. Tout le monde portait la cocarde tricolore, et il était impossible de paraître dans les rues sans cet insigne, que le peuple forçait tous les passans à arborer. Lord Malmesbury en prit son parti. Il écrivit à lord Grenville que jamais les gens de sa suite ne porteraient la cocarde quand il serait dans son caractère *officiel*, mais que, quand il sortait le matin, il aimait mieux la leur faire porter que de s'exposer à des insultes désagréables. « La faiblesse de ce gouvernement, disait-il, quand il a à lutter contre les dispositions du peuple, est telle que, si j'étais insulté, il ne pourrait pas me donner une réparation satisfaisante. » Lord Malmesbury demandait sur ce point un avis, mais il n'en reçut point. Son gouvernement, ne voulant sans doute ni lui permettre de porter la cocarde, ni le lui défendre, ne lui répondit rien du tout. Ce fut plus tard seulement que M. Canning, qui était son intermédiaire avec Pitt, lui écrivit qu'on *ne voulait pas* lui donner une réponse à ce sujet, et qu'il ferait mieux de ne pas en attendre, et d'agir comme il le jugerait convenable.

Ce n'est pas pour rien que les *Harris papers* sont appelés *journal* et correspondance. Lord Malmesbury y tient en effet un compte journalier des moindres incidens de son existence. Quiconque a lu des impressions de voyage de touristes anglais sait avec quelle scrupuleuse exactitude y sont consignés les changemens de chevaux et l'appréciation des cuisines, aussi bien que les plus graves événemens historiques. Lord Malmesbury est, sous ce rapport, un parfait modèle. Il écrit tous les soirs ses faits et gestes de la journée. Il est allé aux Italiens. Il a pris une loge pour un mois. Il s'est promené sur les boulevards; il y avait beaucoup de monde. Il a vu jouer *l'Amour et Psyché*, un charmant ballet. Les femmes et les enfans le suivent sur la route. Il descend à l'auberge de l'Ange. Très cher. Querelle de deux femmes qui lui demandent l'aumône. Auberge du Cygne. Pas mauvais; bons lits. Rien de particulier. Bon dîner.

Quelques-unes de ses impressions sont curieuses cependant. Elles révèlent ce profond intérêt dont nous parlions tout à l'heure, et qu'inspirait aux étrangers, aux Anglais surtout, l'état de la France nouvelle. Il regarde tout, écrit tout. A Écouen, une députation des poissardes de Paris vient à sa rencontre avec des musiciens. Les poissardes ouvrent sa voiture pendant qu'il change de chevaux, et y entrent; elles lui font une harangue, lui présentent des bouquets, et à toute force l'embrassent, lui et ses compagnons. Elles lui souhaitent beaucoup de succès, mais en lui demandant la pièce, ce qui le rend un peu sceptique. La physionomie des campagnes est tracée d'une manière assez pittoresque. « Beaucoup de charrues, dit-il, avaient des chevaux, mais un certain nombre n'avaient que des ânes. Quelques-unes étaient conduites par des

femmes, presque toutes par des enfans ou des vieillards. Il est évident que la population mâle a beaucoup diminué, car le nombre des femmes que nous avons vues sur la route surpasse celui des hommes dans la proportion de quatre à un. Le plus grand changement qui m'ait frappé était le silence qui semblait régner partout. Pas de bruit aux relais; les postillons silencieux; une immobilité universelle semblait avoir tout envahi. Mais ce n'était pas comme le repos tranquille qui vient du contentement; c'était plutôt l'effet que la terreur et une crainte perpétuelle avaient produit sur les esprits... Il ne reste des églises que les murailles dans presque tous les villages... Au-dessus de la porte de plusieurs, on lit ces mots : Temple de la Raison; ou : Le peuple français reconnaît l'Être suprême et l'immortalité de l'ame; et, à l'entrée des petites villes, on lit sur les murs en grandes lettres : Citoyens, respectez les propriétés et les biens d'autrui; ils sont le fruit de ses travaux et de son industrie. »

Quant à Paris, lord Malmesbury le trouve peu changé. Il y a seulement moins de voitures et moins d'hommes bien mis. Les femmes, au contraire, sont très en toilette. En sortant du théâtre, lord Malmesbury et ses compagnons se faisaient, à ce qu'il paraît, des politesses pour monter en voiture, et une sentinelle républicaine, fort scandalisée de ces procédés, leur dit : Citoyens, pas de complimens. Une des notes les plus curieuses, c'est celle qui concerne Bonaparte, « homme habile, jacobin enragé, terroriste même. Sa femme, Mme de Beauharnais, dont le mari a été guillotiné, on l'appelle maintenant *Notre-Dame-des-Victoires.* »

Telle était la réputation dont jouissait alors le jeune général de l'armée d'Italie. Le jugement que portait lord Malmesbury sur les hommes et sur les choses d'alors est intéressant comme venant d'un étranger et d'un contemporain. En rendant compte à son gouvernement de l'état des partis en France, il les divisait en trois catégories : les conventionnels, les montagnards et les modérés. Ces derniers s'appelaient eux-mêmes les *honnêtes gens*, et leurs ennemis les surnommaient *la faction des anciennes limites*. C'étaient eux qui faisaient mettre en liberté les vingt mille prêtres encore détenus dans les prisons du royaume, et qui demandaient le rappel de la loi portée contre les parens et amis des émigrés. « On s'attend, écrivait lord Malmesbury, à une prochaine et grande révolution dans le gouvernement de la France. Il est certain que la mémoire du dernier malheureux roi n'est plus envisagée avec malveillance, mais plutôt avec des sentimens de compassion et de remords. Le principe de la séparation du pouvoir exécutif et du pouvoir législatif une fois admis, l'attachement à une oligarchie n'est pas de nature à l'emporter long-temps sur les avantages visibles d'une monarchie tempérée. »

Le développement de la petite propriété et de la classe moyenne frap-

pait aussi beaucoup l'envoyé anglais. Les paysans et les petits propriétaires avaient, dès le commencement, refusé de recevoir en paiement les assignats; et, comme leurs produits étaient des articles de première nécessité, ils avaient insensiblement accumulé, puis caché, une très grande partie du numéraire en circulation. Lorsqu'ensuite était venue la période de dépréciation des assignats, ils s'étaient trouvés en mesure de faire des achats de terres à des prix presque nominaux.

La mission de lord Malmesbury avait débuté, comme on l'a vu, sous des auspices peu encourageans, et elle ne fit pas en effet beaucoup de progrès. Les envoyés anglais n'étaient regardés qu'avec une extrême méfiance; on semblait les prendre pour des *observateurs* plutôt que pour des négociateurs. Lord Malmesbury priait instamment son gouvernement de ne lui envoyer aucun nouvel attaché, de peur d'inspirer encore plus d'ombrage.

On sait que l'Angleterre ne voulait pas traiter sans l'Autriche. Le directoire prit fort mal cette prétention, et invita lord Malmesbury à demander à son gouvernement d'autres pouvoirs. La requête du directoire était formulée dans des termes peu polis, mais le gouvernement anglais ne crut pas pour cela devoir rompre les pourparlers. « Si la négociation échoue, écrivit lord Grenville à lord Malmesbury, il faut qu'il soit évident pour le monde que c'est la faute des dispositions hostiles de ceux qui gouvernent la France, » et dans la note qui fut remise au ministre des affaires étrangères, Delacroix, il était dit (en français): « Quant aux insinuations offensantes et injurieuses que l'on a trouvées dans cette pièce (la réponse du directoire) et qui ne sont propres qu'à mettre de nouveaux obstacles au rapprochement que le gouvernement français fait profession de désirer, le roi a jugé fort au-dessous de sa dignité de permettre qu'il y fût répondu de sa part de quelque manière que ce fût. »

Toutefois l'Angleterre continuait à vouloir faire du concours des puissances ses alliées la base de la négociation, et le directoire s'opposait de son côté à toute idée de congrès. Il ne paraissait donc guère possible d'arriver à une conclusion satisfaisante. Delacroix disait qu'on tournait dans un cercle vicieux, et lord Malmesbury écrivait à M. Canning: « Qu'on m'envoie donc un projet. Si j'en reste aux *notes*, autant vaut me rappeler tout de suite. »

Le gouvernement anglais proposa alors un projet de *compensation* territoriale, c'est-à-dire qu'il demanda que la France rendît à l'Autriche les provinces belges, s'engageant de son côté à restituer tout ce qu'elle-même avait pris à la France dans les deux Indes, et les îles de Saint-Pierre et Miquelon; mais le directoire, comme pouvoir exécutif, ne pouvait faire de sa propre autorité des concessions territoriales. « Le directoire, disait Delacroix, n'est que le mandataire de la république, et je

ne suis que le mandataire du directoire. Nous ne pouvons faire acte de souveraineté. » D'ailleurs, même ce triste gouvernement avait l'instinct de la véritable destinée politique de la France; il comprenait très bien que le principal terrain de son action et de son influence était le continent. Delacroix disait à lord Malmesbury : « L'Angleterre et la France ont deux buts très différens et très distincts. Votre empire, c'est le commerce. Sa base est dans les Indes et dans vos colonies. Quant à la France, j'aimerais mieux pour elle quatre villages de plus sur les frontières de la république, que l'île la plus riche des Antilles; et je serais même fâché de voir Pondichéry et Chandernagor appartenir de nouveau à la France. »

Il était clair qu'on ne s'entendrait pas. La France ne voulait se dessaisir ni de la Belgique ni de la rive gauche du Rhin. Le ministre anglais déclarait sans détour que l'Angleterre ne pouvait consentir à ce que la France les gardât. Sur ces entrefaites, l'impératrice Catherine de Russie mourut d'une attaque d'apoplexie. Elle laissait le trône à l'empereur Paul, qui passait pour un ami de la France. Cet événement exerça sans doute quelque influence sur la détermination que prit le directoire de rompre les négociations. Toujours est-il qu'à la suite d'une longue et infructueuse conférence avec Delacroix, lord Malmesbury reçut l'invitation d'avoir à quitter Paris avant quarante-huit heures. La note de Delacroix disait : « ..... Et attendu que le lord Malmesbury annonce à chaque communication qu'il a besoin d'un avis de sa cour, d'où il résulte qu'il remplit un rôle purement passif dans la négociation, ce qui rend sa présence à Paris inutile et inconvenante, le soussigné est en outre chargé de lui notifier de se retirer de Paris dans deux fois vingt-quatre heures, avec toutes les personnes qui l'ont accompagné et suivi, et de quitter de suite le territoire de la république. Le soussigné déclare, au surplus, au nom du directoire exécutif, que, si le cabinet britannique désire la paix, le directoire exécutif est prêt à suivre les négociations, d'après les bases indiquées dans la présente note, par envoi réciproque de courriers. »

Lord Malmesbury partit immédiatement, le 20 décembre 1796. L'insuccès de sa négociation servit de texte à Fox pour attaquer le ministère anglais dans le parlement. Le roi envoya aux deux chambres un message le 26 décembre, avec les papiers relatifs à la négociation, et une motion de Pitt fut adoptée à une grande majorité malgré les efforts de Fox et d'Erskine. Deux jours avant que lord Malmesbury quittât Paris, Hoche s'embarquait pour tenter la descente en Irlande, pendant que Bonaparte poursuivait en Italie le cours de ses victoires.

Nous avons dit que M. Pitt, à l'époque où lord Malmesbury fut envoyé à Paris, puis à Lille, avait voulu réellement, sincèrement, la paix avec

la France. Nous savons que l'opinion contraire a été répandue et s'est établie sous les autorités les plus populaires, et qu'elle a prévalu jusqu'ici presque sans contrôle; mais des témoignages nombreux, qui ne sont nulle part plus positifs que dans les mémoires dont nous parlons en ce moment, ne peuvent laisser aucun doute sur les intentions réelles de l'homme d'état qui gouvernait alors l'Angleterre, et en présence de pareilles preuves c'est un devoir à remplir envers la vérité et la conscience historiques que de rétablir l'exactitude des faits.

Nous sommes loin, du reste, de vouloir attribuer ces dispositions de M. Pitt à un sentiment d'amitié pour la France. Cet homme célèbre, qui, comme son père, lord Chatham, portait le sentiment national jusqu'à l'exaltation romaine, était animé en cette occasion, comme en toutes les autres, par l'intérêt de l'Angleterre. Qu'on se rappelle en quelle situation se trouvait alors la Grande-Bretagne. Elle avait perdu presque tous ses alliés, dont plusieurs étaient devenus ses ennemis. Paul Ier, qu'on croyait un ami de la France, venait de monter sur le trône de Catherine. L'expédition française en Irlande avait échoué, il est vrai, et le tout s'était borné, comme le disaient les faiseurs d'esprit de Paris, à *une insurrection de pommes de terre;* mais l'état intérieur de l'Angleterre n'en était pas moins effrayant. Elle pliait déjà sous le poids d'une dette énorme; Pitt faisait suspendre, par un ordre du conseil privé, les remboursemens en numéraire, et faisait, quelque temps après, consacrer cette mesure radicale par une loi.

Ce n'est pas tout : à ce moment, la convulsion intérieure la plus grave peut-être que l'Angleterre ait jamais eu à subir éclatait dans les fondemens même de sa puissance, dans sa marine. Une révolte se déclarait presque en même temps dans l'escadre de Porstmouth et celle de la Nore. Pendant plusieurs semaines, les rebelles, maîtres absolus de la flotte, le furent aussi de la fortune de l'Angleterre. La tempête passa, mais le gouvernement anglais dut se souvenir avec terreur du danger qu'il avait couru.

L'Angleterre avait donc besoin de la paix. La voix publique la demandait, et M. Pitt la désirait sérieusement. Ce fut lui qui voulut recommencer les négociations; lord Grenville, le ministre des affaires étrangères, combattit longuement son opinion, mais Pitt persista, déclarant à plusieurs reprises « qu'il était de son devoir, et comme ministre anglais et comme chrétien, de faire tous les efforts possibles pour mettre un terme à une guerre aussi sanglante. »

Pendant tout le cours de la négociation de lord Malmesbury, on voit se continuer cette lutte intestine entre lord Grenville et Pitt, qui avait pour confident, pour interprète et pour auxiliaire, M. Canning. Il y a, dans les papiers de lord Malmesbury, une lettre de George Canning à M. Ellis, un des attachés à la mission, qui est une preuve éclatante de

tout ce que nous venons de dire. C'est une sorte de cri de désespoir et de *sauve qui peut* échappé dans un moment de crise et de solitude. Il fallait que l'Angleterre fût dans une situation bien critique pour que Canning pût écrire des paroles comme celles-ci :

« Si je vous écrivais le 13 décembre dernier au lieu de ce présent 13 de juillet, aurais-je pu supporter la pensée de renonciations et de restitutions, sans concessions pour les balancer et les compenser? *Mais nous ne pouvons pas, et nous ne devons pas nous dissimuler à nous-mêmes notre situation. S'il est possible d'avoir la paix, il nous la faut.* Je crois fermement qu'il nous la faut, et c'est une conviction qui se fortifie chaque jour. Quand Wyndham me dit que non, je lui dis : « Pouvons-« nous avoir la guerre? » C'est hors de question; nous n'en avons pas les moyens, et, ce qui est de tous les moyens le plus essentiel, nous n'en avons pas le cœur. Si nous ne sommes pas en paix, nous ne serons en rien du tout.... Quant à moi, j'ajourne mes idées d'honneur et de grandeur pour ce pays-ci au-delà du tombeau de notre importance militaire et politique, que vous êtes en ce moment à creuser à Lille. *Je crois en notre résurrection, et c'est là ma seule consolation.* »

Canning ajoutait, il est vrai : « Bien que je prêche la paix aussi violemment, ne croyez pas que je sois prêt à prendre n'importe laquelle vous pourrez offrir. » Mais il finissait par dire : « Nous ne pouvons rompre que pour quelque chose qui nous arrachera du sommeil et de la stupidité pour nous rendre à une nouvelle vie et à l'action, quelque chose « qui créera une ame sous les os de la mort, » car nous sommes maintenant sans ame et sans cœur. »

Quelques années plus tard, alors que Napoléon arrivait à l'apogée de sa fortune, un autre Anglais célèbre, Walter Scott, jetait aussi un cri d'épouvante presque semblable à celui de Canning. Il écrivait à l'historien Mackintosh que c'en était fait de la civilisation, que le monde était livré à l'étoile du soldat vainqueur, et qu'il ne restait plus aux amis de la liberté qu'à se réfugier dans quelque coin retiré du globe. Canning, il est vrai, était, lui aussi, un poète; cependant il était déjà dans les affaires publiques quand il écrivit cette lettre, et il devint depuis premier ministre, et, pour qu'un homme politique confessât avec un tel désespoir qu'il n'espérait plus qu'en la résurrection de son pays, il fallait que ce pays lui-même fût alors dans une situation bien précaire.

Nous pourrions multiplier ici les citations pour montrer avec quelle sincérité M. Pitt devait désirer et désirait en effet la paix avec la France; mais ces preuves se présenteront naturellement dans le cours de la négociation.

Il y eut d'abord quelques hésitations sur le choix du négociateur. Les relations établies à Paris entre Delacroix, le ministre des affaires étran-

gères du directoire, et lord Malmesbury, dans la première négociation, ne s'étaient pas terminées assez poliment pour qu'il fût très agréable à aucun de ces deux personnages de se retrouver mutuellement en présence. Le directoire crut même devoir exprimer au gouvernement anglais l'opinion qu'un autre choix que celui de lord Malmesbury lui eût paru d'un plus heureux augure pour le succès de la négociation. Toutefois le gouvernement anglais s'en tint à sa première résolution, et d'ailleurs cette difficulté personnelle se trouva aplanie par le choix de la ville de Lille pour siége des conférences. Lord Malmesbury n'eut ainsi affaire qu'à des commissaires, et non à Delacroix lui-même.

Les commissaires du directoire étaient Letourneur, l'amiral Pléville le Peley et Maret, depuis duc de Bassano : le secrétaire de la commission, assistant aux séances, était Colchen; mais on verra plus tard que la véritable négociation fut une négociation secrète qui s'engagea entre le ministre britannique et Maret, qui était le représentant et l'organe de la portion pacifique du directoire.

Lord Malmesbury avait comme attachés à sa mission M. George Ellis, lord G. Leveson, depuis lord Granville, et long-temps ambassadeur à Paris, et M. Wellesley, aujourd'hui lord Cowley et ambassadeur à Paris.

Cette fois, lord Malmesbury fut mieux reçu qu'il ne l'avait été la première, lors de son voyage à Paris. Les autorités des différentes villes par lesquelles il passa vinrent au-devant de lui pour le complimenter, et dès la première conférence les commissaires tinrent le langage le plus conciliant, et exprimèrent le désir et l'espoir d'arriver à une heureuse conclusion.

Les bases des propositions de l'Angleterre étaient celles-ci. Lord Malmesbury passait cette fois sous silence, comme faits accomplis, les conquêtes de la France en Belgique, en Allemagne, en Italie; il offrait la restitution des colonies françaises prises par les Anglais. D'un autre côté, il demandait, à titre de compensation, la cession de quelques-unes des colonies prises par l'Angleterre à l'Espagne et à la Hollande, alliées de la France, la Trinité, le Cap, Trinquemale, Ceylan, Cochin; il demandait en outre qu'une indemnité fût donnée au prince d'Orange, et que le Portugal, l'allié de l'Angleterre, fût compris dans le traité.

Les commissaires français commencèrent par poser des conditions qui faillirent rompre la négociation. Ils demandèrent d'abord que les souverains de la Grande-Bretagne renonçassent à prendre le titre de rois de France, qui se trouvait précisément dans le préambule du traité. Ce n'était, il est vrai, qu'un vain titre, et dans les traités avec la France on insérait habituellement un article séparé pour déclarer que ce titre n'impliquait aucun droit; néanmoins les commissaires insistaient pour qu'il fût effacé.

La seconde demande était celle de la restitution des vaisseaux pris ou détruits à Toulon, ou d'une indemnité pour leur perte. Lord Hood, en recevant les vaisseaux français à Toulon, avait déclaré qu'il les gardait seulement en dépôt pour le gouvernement que reconnaissait l'Angleterre, et qui était alors celui des Bourbons. Or, disaient les commissaires, puisque sa majesté britannique reconnaît la république, elle admet que le gouvernement français est investi d'un droit de souveraineté, par conséquent elle doit compte de son dépôt à la république.

La troisième demande était relative à une hypothèque que l'on supposait avoir été réservée par l'Angleterre sur les Pays-Bas, au nom de l'empereur d'Autriche, pour de l'argent prêté.

Lord Malmesbury se borna d'abord à faire ses réserves sur ces trois réclamations. La dernière fut, du reste, promptement réglée, lord Grenville ayant déclaré que le gouvernement anglais n'avait aucune intention de demander au gouvernement français ni l'intérêt ni le capital d'un emprunt qui était hypothéqué sur tous les revenus de l'empereur d'Autriche sans désignation spéciale.

Il n'en fut pas de même sur les deux autres points. Quant au titre de roi de France, lord Malmesbury représentait qu'il n'affectait ni les intérêts ni la sécurité de la république; que de pareils titres avaient toujours été considérés comme indélébiles, et comme de simples mémoriaux d'anciennes grandeurs; que les rois de Sardaigne, de Naples, en avaient de même espèce. M. Canning écrivait à M. Ellis : « Quant au titre de roi de France, j'incline à croire avec vous que, si l'on raisonne là-dessus sérieusement, nous serons battus sur les argumens, et que nous ferions mieux de chercher quel serait le mode de renonciation le plus imaginatif et le plus innocent. Notre meilleure chance est que cette question frivole soit en dernier lieu absorbée dans les considérations plus importantes du projet (de traité) et de son commentaire, et que si on arrive à un traité, ou à peu près, en peu de temps, vous puissiez, dans l'ardeur de l'action, sauter par-dessus les affaires de pure forme, et alors faufiler à la fin votre vieil article *apologétique* (d'excuse) sans qu'on y fasse beaucoup d'attention. »

Lord Grenville, de son côté, écrivait à lord Malmesbury qu'on pourrait se servir *dans le traité* seulement du mot de « sa majesté britannique, » mais en conservant le titre de roi de France dans les pleins pouvoirs, dans la ratification, et dans les autres documens venant du gouvernement anglais, et qu'on pourrait ajouter à l'article séparé quelques mots déclarant que l'usage de ce titre n'impliquait en rien une objection du roi d'Angleterre à la reconnaissance d'une forme de gouvernement républicaine en France.

En fait, cette difficulté de forme embarrassait passablement le gouvernement anglais, non pas tant à cause de l'importance qu'il pouvait

attacher à un titre inutile qu'à cause de cette ténacité traditionnelle avec laquelle les Anglais adhèrent aux précédens. « Abandonner formellement ce titre! écrivait Canning, mais les Français savent-ils ce que cela signifie? Qu'il faudra changer toutes les formes officielles dans toutes les procédures civiles du royaume; que ce changement même ne peut être fait que par un acte du parlement; qu'agir autrement serait un acte de haute trahison, une violation de l'acte de réglement qui est pour nous ce qu'est pour eux leur acte de constitution, ou du moins peut être représenté comme tel sans beaucoup d'exagération! »

La question de la restitution de la flotte paraissait, au début, n'offrir pas moins de difficultés. En somme, comme le traité ne fut pas conclu, ces discussions n'aboutirent à rien.

La négociation allait, du reste, devenir encore plus difficile par suite des exigences nouvelles manifestées par le directoire. Le gouvernement britannique, comme bases du projet de traité, laissait à la France ses conquêtes, et lui restituait presque toutes celles qu'il avait lui-même faites sur elle. Certes, les conditions étaient brillantes; mais le directoire voulut plus : il demanda que l'Angleterre restituât aussi tout ce qu'elle avait pris aux Espagnols et aux Hollandais. Il prétendait être lié à cet égard par des traités secrets, et la note des commissaires disait : « Le gouvernement français, ne pouvant se défaire des engagemens qu'il a contractés par ces traités, établit, comme préliminaire indispensable de la négociation pour la paix avec l'Angleterre, le consentement de sa majesté britannique à la restitution de toutes les possessions qu'elle occupe, non-seulement sur la république française, mais encore et formellement sur l'Espagne et la république batave. »

En réponse aux reproches de lord Malmesbury, les commissaires déclarèrent qu'ils avaient ignoré eux-mêmes jusqu'à ce moment l'existence de ces traités secrets, et qu'ils n'agissaient que d'après de nouveaux ordres du directoire. Toutefois lord Malmesbury, qui ne voulait pas rompre, fit demander des instructions à sa cour.

Les prétentions du directoire n'étaient pas de nature à fortifier le parti de la paix dans le cabinet britannique. Pitt et Canning étaient toujours dans les mêmes dispositions. Canning écrivait à un de ses oncles : « Pas de courrier de Lille encore. C'est un intervalle d'anxiété et d'impatience qui m'empêche de penser, d'écrire, de parler d'autre chose. Je me lève, je me couche, je mange, je bois, je sors avec rien que ce courrier dans ma tête, et toute la journée je n'entends rien autre chose que : Eh bien! pas encore arrivé? Quand viendra ce courrier, et qu'apportera-t-il? Sera-ce la paix? »

Pitt partageait les vœux de Canning; lord Grenville l'avait même soupçonné de chercher dans l'opinion publique un appui contre l'opposition qu'il lui faisait dans le cabinet, et il avait fait prendre dans le

conseil une résolution obligeant ses membres au secret le plus absolu sur tout ce qui concernait la négociation. Cette résolution, disait Canning, avait été suggérée par lord Grenville pour *lier la langue de Pitt*, et il écrivait à lord Malmesbury : « Ce sera la faute des Français, s'ils n'ont pas une paix à d'aussi bonnes conditions qu'ils peuvent raisonnablement le désirer. Mais s'ils veulent être non-seulement exigeans *in re*, mais encore offensans et insultans *in modo*, même le désir de paix qu'il y a ici et la difficulté de faire la guerre, si grands qu'ils soient l'un et l'autre, doivent céder à la conviction que, bien qu'acheter la paix à un haut prix puisse être un déshonneur qui laisse encore vivre, se soumettre à la loi du directoire si insolemment dictée, même dans une circonstance de peu d'importance, serait marcher, à travers le déshonneur, à la destruction... Quant à présent, leurs demandes sont tellement extravagantes, que je ne puis les croire sérieuses. Et pourtant que peuvent-ils vouloir? Dites-le-nous sincèrement et vite. »

La négociation n'était donc pas en voie de succès, et elle eût été probablement rompue dès cet instant, si elle n'eût été reprise sur un autre terrain. Ce fut alors que s'établirent entre Maret et le plénipotentiaire anglais ces relations secrètes qui seront désormais les seules sérieuses, et qui auraient eu sans doute une issue favorable, si le parti de la paix en France n'avait été renversé par une révolution intérieure (1).

Le 14 juillet, un Anglais appelé Cunningham, qui résidait à Lille depuis plusieurs années, vint trouver un des attachés de la mission, M. Wellesley. Il lui montra une note qu'il disait tenir d'un nommé Pein, proche parent de Maret, et qui était ainsi conçue : « Il serait peut-être nécessaire que, pour presser la négociation, lord Malmesbury eût les moyens de s'entendre et préparer les matières avec la personne qui est vraiment la seule en état de conduire l'affaire; dans ce cas, on pourrait ménager au lord Malmesbury un intermédiaire qui a la confiance entière de la personne en question, et qui, comme elle, n'a d'autre but que l'intérêt de tous, et un arrangement également convenable. » A la suite

(1) Nous croyons devoir reproduire le passage de l'*Histoire de la Révolution* de M. Thiers qui se rapporte à cette double négociation, et qui diffère de la relation de lord Malmesbury. M. Thiers dit, tome IX, chapitre XXXVI :

« Lord Malmesbury, qui voulait arriver à des résultats réels, vit bien que la négociation officielle n'aboutirait à rien, et chercha à amener des rapprochemens plus intimes. M. Maret, plus habitué que ses collègues aux usages diplomatiques, s'y prêta volontiers; mais il fallut négocier auprès de Letourneur et de Pléville le Peley pour amener des rencontres au spectacle. Les jeunes gens des deux ambassades se rapprochèrent les premiers, et bientôt les communications devinrent plus amicales..... Lord Malmesbury fit sonder M. Maret pour l'engager à une négociation particulière. Avant d'y consentir, M. Maret écrivit à Paris pour être autorisé par le ministère français. Il le fut sans difficulté, et sur-le-champ il entra en pourparlers avec les négociateurs anglais. »

de cette communication, il fut convenu qu'une conférence aurait lieu le soir même entre M. Ellis et Pein. Dans cette entrevue, Pein déclara « que les opinions de Maret sur tous les sujets politiques étaient très différentes de celles des autres plénipotentiaires, qu'il était l'ami intime de Barthélemy (un des directeurs) qui l'avait fait nommer un des commissaires pour traiter de la paix avec l'Angleterre, que par conséquent ses sentimens ne pouvaient être douteux, car il était bien connu que Barthélemy désirait sincèrement le rétablissement de la paix. » Pein ajouta que Maret n'avait pas grande confiance dans la bonne volonté du directoire, mais que l'opinion publique était pour la paix, et que l'important était de gagner du temps.

Les communications secrètes s'établirent ainsi rapidement. Lord Malmesbury eut une preuve de l'intelligence qui régnait réellement entre Maret et Pein par un signe convenu entre eux. Maret prenait son mouchoir dans une poche, le passait sur sa figure, puis le remettait dans l'autre poche. Il y avait aussi des noms de convention dont lord Malmesbury se servait dans sa correspondance. Letourneur s'appelait *sir Gregory;* Pein, *Henri;* Maret, *William;* Talleyrand, *Edward.* Cette seconde négociation fut aussi cachée à la plus grande partie des membres du cabinet anglais. M. Pitt seul avec lord Grenville, ministre des affaires étrangères, et M. Canning en eurent connaissance. Cela était souvent fort embarrassant pour lord Malmesbury, obligé d'écrire deux dépêches, une pour ceux qui étaient dans le secret, et l'autre pour le reste du cabinet.

A la même époque, il y eut un remaniement dans le ministère français. Pléville le Peley fut rappelé de Lille pour être fait ministre de la marine, et, ce qui était plus important, Delacroix, qui avait toujours manifesté des dispositions si peu conciliantes, fit place, dans le département des affaires étrangères, à Talleyrand (1). Néanmoins le parti de la révolution et de la guerre dominait encore dans le directoire, où Barras, Rewbell et Laréveillère-Lépaux formaient la majorité contre Carnot et Barthélemy. La lutte s'engageait de plus en plus entre eux et les conseils. Barthélemy écrivait à Maret que Paris était *dans une crise abominable,* et, jusqu'à ce qu'on en fût sorti, il était difficile de négocier sérieusement. Aussi lord Malmesbury écrivait-il à Londres que le sort de la négociation dépendait bien moins des conférences de Lille que de ce qui pouvait survenir à Paris.

Barthélemy et Maret désavouaient les prétentions émises par le directoire au sujet des engagemens secrets avec l'Espagne et la Hollande.

(1) Nous devons faire observer que, si nous disons simplement Talleyrand, Maret, etc., c'est pour ne pas faire d'anachronismes, tout le monde, à l'époque dont il s'agit, s'appelant uniformément *citoyen.*

Pein montra à M. Ellis une lettre de Barthélemy dans laquelle il disait : « Comment, avec du sens commun, peut-on insister sur un raisonnement aussi absurde, dans un temps où la paix nous est absolument nécessaire, et où nous sommes sûrs de la faire glorieuse? Cependant cela est. Vous ne sauriez vous figurer la jalousie, les sottes préventions de certaines gens. » C'est à Maret que cette lettre était adressée. M. Canning envoyait aussi à M. Ellis copie d'une petite note écrite par Talleyrand à un de ses amis d'Angleterre, M. Robert Smith, et qui disait :

« J'ai reçu aujourd'hui seulement le résultat des conférences de Lille depuis vos dernières dépêches. Il est vrai que je le connaissais un peu avant.

« Je suis prêt, et aujourd'hui je me mettrai en campagne. Ce soir j'aurai une idée, sinon une résolution.

« J'ai bonne volonté, mais j'ai beaucoup à réparer et à faire. Il faut prendre patience. Adieu. »

En même temps, l'agent secret protestait tellement des intentions pacifiques et de Maret et de Talleyrand et de Barthélemy, que les Anglais ne pouvaient s'empêcher d'y croire, et M. Ellis écrivait à Canning : « Sérieusement, ce directoire est un corps si singulier, et cette nation est une nation si étrange, que j'ai encore des doutes; mais pourtant cette lettre contient des motifs raisonnables d'espérer. »

Les doutes de M. Ellis et ceux de lord Malmesbury n'étaient pas sans fondement, car, malgré leurs protestations et leur bonne volonté peut-être, les agens de la négociation secrète n'aboutissaient à aucun résultat positif. La lutte engagée à Paris ôtait toute sécurité à leurs démarches. Le parti militaire paraissait prêt à se porter à toutes les extrémités. Le progrès de cette lutte est curieux à suivre dans les dépêches de lord Malmesbury : « D'après la position des deux grands partis dans ce pays, écrivait-il à lord Grenville, on pourrait croire que Paris doit être à ce moment dans un état d'appréhension et d'alarme. Tout au contraire, la plus grande dissipation y règne. On dirait que la politique du directoire est d'essayer d'arracher les esprits de la nation à toute réflexion, en lui donnant toute sorte d'amusemens pour captiver soit son amour du plaisir, soit sa curiosité, et la légèreté incurable des Français le sert beaucoup en cette occasion. Il règne cependant une profonde inquiétude parmi les hommes d'argent et les négocians sérieux. Ils redoutent la continuation de la guerre, sachant bien que la seule ressource du pays est un emprunt forcé... En fait, dans l'état présent des partis, ils semblent avoir oublié qu'ils ont un ennemi étranger. »

Le temps se passait ainsi dans des alternatives d'espérance et de découragement. M. Ellis avait avec Pein de nombreuses entrevues, dans lesquelles celui-ci faisait toujours bon marché du directoire; mais rien de positif ne sortait de ces éternels pourparlers. Maret venait, au spec-

tacle, trouver lord Malmesbury dans sa loge; il traitait fort légèrement la révolution, affectant de dire : *Du temps de la révolution*, ou bien : *Maintenant que la révolution est finie*. Un autre jour, il disait de Delacroix que c'était *un jacobin effréné*, que le principe de ces gens-là était *de tout révolutionner à coups de canon, sans savoir le pourquoi*. Il disait aussi que, jusqu'à ce qu'il fût arrivé (Delacroix) au ministère, tous les anciens chefs de bureau du département des affaires étrangères étaient restés en place pendant tout le règne de la terreur, mais qu'il les avait destitués; que Talleyrand voulait replacer quelques-uns des anciens commis, Rayneval et d'autres.

En attendant, le directoire faisait ses affaires. Il venait de porter un coup fatal à l'Angleterre en amenant le ministre de Portugal à conclure un traité séparé avec la France. Le traité stipulait, de la part de la cour de Lisbonne, le refus d'approvisionnemens à la flotte anglaise, et l'exclusion des vaisseaux anglais, au-delà d'un certain nombre, des ports portugais. L'Angleterre considérait ce traité comme contraire aux engagemens du Portugal envers elle, et se déclarait prête à s'y opposer. Lord Grenville y vit une preuve manifeste de la fausseté des assurances du gouvernement français. M. Pitt ne pouvait guère considérer la chose sous un meilleur aspect; toutefois il ne désespérait pas encore entièrement, et il écrivait à lord Malmesbury : « Je sens la nécessité de faire une halte; cependant j'avoue que je ne suis pas aussi découragé que *certains autres*. Je crois que c'est un jeu *naturel*, quoique *peu digne*, de la part de ceux avec qui nous négocions; mais je ne crois pas que, si d'autres points pouvaient être réglés, cela dût empêcher la paix. »

Mais lord Malmesbury lui-même avait perdu, cette fois, tout courage. L'affaire du Portugal l'avait tout-à-fait déconcerté, ainsi qu'on peut le voir dans cette lettre qu'il écrivait à M. Canning : « Vous verrez mes lettres particulières à lord Grenville; elles parleront pour elles-mêmes. J'ai senti toutes les horreurs de la vilenie d'Aranjo (le ministre de Portugal) dès que j'en ai eu connaissance; mais je désire je ne sais comment que vous ne les sentiez pas là-bas, et que vous laissiez à la Providence le soin de réparer cette œuvre du diable; car je ne sais qui le pourra, si ce n'est pas la Providence... Que faire si sa majesté très fidèle a déjà ratifié? Devenir fou comme elle! »

Lord Malmesbury voyait juste à la fin. Les affaires se gâtaient de plus en plus; tout dépendait de Paris, et Paris était dans le trouble et à la veille d'un changement que chacun pressentait. L'argent tenait une certaine place dans cette anarchie. Lord Malmesbury eut à ce sujet avec Maret une curieuse conversation que nous le laisserons raconter. « Comme il (Maret) me lisait une lettre assez courte de Guiraudet, je le vis en mettre une beaucoup plus grande dans sa poche, qu'il en avait tirée en même temps. Il me dit d'un air triste : « Ceci regarde mes

« affaires particulières, qui sont très dérangées par des vols qu'on m'a « faits, tant chez l'étranger qu'en France. » Je dis que « je comptais « bien que l'ambassade d'Angleterre réparerait tout cela, » et, sans attendre sa réponse, je m'étendis sur l'extrême importance d'avoir pour cette ambassade une personne bien disposée et à tête calme, une personne qui, comme lui, eût les usages du grand monde, l'habitude des affaires, et aussi fût sans préjugés. Je vis que cela lui faisait plaisir. Il affecta de la modestie et de la défiance de lui-même, mentionnant Talleyrand et Chauvelin comme les hommes qu'il fallait. Je dis que Talleyrand ne quitterait sûrement pas les fonctions qu'il occupait, et que Chauvelin n'était pas en mesure. Maret fut de cet avis, et il insinua que, s'il était demandé, cela servirait sa nomination. Il me conta alors toute l'histoire de ses deux voyages en Angleterre en 1792 et 1793, et ses rapports avec Lebrun (1). Il me dit que M. Pitt l'avait bien reçu, et que l'insuccès de sa négociation pouvait être attribué au gouvernement français, qui était décidé à la guerre; que la grande et décisive cause de la guerre était « quelques vingtaines d'individus marquans et en « place qui avaient joué à la baisse dans les fonds, et avaient porté la « nation à nous déclarer la guerre. » Ainsi, dit-il, nous devons tous nos malheurs à un principe d'agiotage. »

Il paraît que, dès le commencement de la négociation, un individu était venu trouver lord Malmesbury, se disant envoyé par Barras, pour dire que, si le gouvernement anglais voulait lui donner (à Barras) 500,000 livres sterling (12,500,000 francs), il assurerait la conclusion de la paix. Lord Malmesbury, croyant que la proposition n'était pas autorisée par Barras, et craignant que ce ne fût un piége, n'y fit pas attention. Une autre proposition fut faite plus tard; lord Malmesbury la mentionne ainsi dans son journal : « Un M. Melville, de Boston en Amérique, refait cette offre pour Barras. Il dit qu'il a fait la paix avec le Portugal avec de l'argent (10 ou 12 millions) donné au directoire. Il nous propose 15 millions. Naturellement son offre a été rejetée... Ellis l'a vu deux fois. Il dit que Laréveillère-Lépaux ne prendrait pas d'argent, mais que Barras et Rewbell en prendraient. »

Pendant que tout se préparait à Paris pour renverser les projets du parti de la paix, lord Malmesbury, bien que découragé, luttait encore avec une sorte d'amour-propre d'auteur. Lord Grenville, qui avait toujours été contraire à la négociation, voyait triompher ses prédictions, et entraînait insensiblement M. Pitt. Lord Malmesbury écrivait confidentiellement à M. Canning que, si on le laissait à Lille avec l'intention secrète de ne rien conclure, il préférait donner sa démission. « Cependant, disait-il, j'espère que je me trompe, et que le parti de la guerre

(1) Ministre des affaires étrangères en 92 et 93.

dans le cabinet n'a pas *surpris la religion* du parti de la paix, que je ne serai pas appelé à faire des démarches pénibles, et que je pourrai continuer cette négociation avec la sécurité et la confiance que j'ai toujours ressenties en agissant sous la direction de M. Pitt. »

Et il écrivait encore : « Pour l'amour du ciel, empêchez que le seul homme en Angleterre, peut-être en Europe, qui, voyant juste, peut agir efficacement, soit entraîné à abandonner le principe qu'il a posé il y a deux mois. Qu'*il* ne se laisse pas abuser par de faux rapports sur un changement dans la situation et les sentimens de ce pays. »

Lord Malmesbury, comme on le voit, espéra jusqu'au dernier moment arriver à un résultat heureux; mais la nouvelle révolution depuis si long-temps imminente éclata à Paris, et le coup d'état du 18 fructidor vint détruire de fond en comble l'œuvre des négociateurs. Le plénipotentiaire anglais était très exactement renseigné sur ce qui se passait à Paris, comme le prouvent les lettres qu'il recevait. Dans une de ces lettres, anonyme, et datée de Paris, le 17 fructidor, il était dit (en français) :

« Talleyrand est toujours persuadé que le directoire fera la paix avec l'Angleterre, à peu près aux conditions déjà énoncées, pourvu que nous n'ayons pas ici auparavant une *explosion;* car s'il y en avait une, comme, vu le dénuement des forces des deux conseils et la non-formation de la garde nationale, la victoire resterait presque certainement au directoire, qui a pour lui les nombreuses troupes de Paris et des environs, les dispositions actuelles du directoire changeraient presque infailliblement relativement à la paix avec l'Angleterre.... Je vous donne pour certain que Rewbell et Barras se sont, il y a deux jours, presque formellement déclarés à cet égard. Je tiens de part sûre qu'ils ont dit que sans les tracasseries des conseils ils ne se montreraient pas si faciles pour la paix avec l'Angleterre... Mais ne perdez pas de vue que ce n'est qu'une hypothèse, dans le cas *où il y aurait combat et triomphe pour eux;* car, tant qu'il y aura lutte, ils persistent à croire que les deux paix (avec l'Angleterre et avec l'Autriche) valent mieux pour eux.... Laréveillère, d'ailleurs, les y forcerait, comme il l'a fait pour Mantoue, en se joignant à Carnot et à Barthélemy pour ce seul objet, car, lui, il croit la paix nécessaire avec l'Angleterre et l'Autriche. Il préfère les cessions à la guerre. Vous n'avez pas d'idée à quel point il est jaloux de l'honneur de mettre son nom, comme président du directoire, au bas de la paix générale. Ces petits calculs d'amour-propre influent souvent beaucoup sur la destinée des états. Rewbell et Barras haïssent l'Angleterre comme un ennemi personnel, parce que l'orgueil anglais est le seul qui n'ait pas ployé devant le leur; les jacobins ont tous le même sentiment contre une puissance qui les a toujours molestés et tourmentés...

« ... Pendant que les conseils baissent leur ton, le directoire en prend

un plus audacieux que jamais. Il parle avec une assurance qui annonce qu'il croit la victoire certaine, s'il est attaqué, ou s'il se décide à attaquer. Et, en effet, les trois directeurs n'ont plus la moindre inquiétude sur le moment actuel. Ils défient tout, ils bravent et provoquent partout; ils ne placent que des hommes dévoués; ils destituent, dans le militaire comme dans les administrations, tous ceux sur lesquels ils ne comptent pas absolument; ils se sont déterminés à ne faire aucun cas de toute opinion qui n'est pas celle de leur parti. Ils redoutent bien les journaux, qui sont presque tous contre eux et pour les conseils; mais ils ne laissent pas pénétrer les journaux jusqu'aux armées, qui sont aujourd'hui à leurs yeux tout le peuple français, et, pour tâcher de contrebalancer cette influence des journaux, ils commencent à multiplier les écrits et surtout les placards en sens contraire, et mis à la portée du vulgaire. Ils voudraient bien réchauffer dans la multitude le fanatisme révolutionnaire, mais jusqu'ici dans Paris (car c'est de là que tout dépend et a dépendu depuis la révolution) la multitude, sans appeler l'ancien régime, comme on le suppose à tort, reste inerte et indifférente entre tous les partis.

« Nous sommes, en un mot, dans une situation sous plusieurs rapports pareille à celle qui précéda et suivit le 31 mai, lorsque le parti qui avait pour lui l'immense majorité nationale fut vaincu par la minorité détestée, mais active, fanatique et résolue à tout. S'il y avait un combat, le résultat serait le même après des résistances qui ne seraient pas plus efficaces que l'insurrection départementale d'alors; la différence est qu'au lieu du régime révolutionnaire, nous aurions le régime militaire, qui serait aussi dur, mais moins sanglant, jusqu'à ce que la guerre civile vînt à éclater entre les généraux divisés. »

Nous avons cité assez longuement cette curieuse lettre, parce qu'elle trace un tableau fidèle de la situation intérieure, et que les conséquences du coup d'état du 18 fructidor y sont prévues avec une grande justesse.

La nouvelle révolution de Paris fut, comme nous l'avons dit, fatale à la négociation. Maret et ses collègues furent rappelés et remplacés par Treilhard et Bonnier d'Alco. Après quelques pourparlers, les nouveaux commissaires demandèrent à lord Malmesbury s'il avait des pouvoirs suffisans pour stipuler la restitution à la république *et à ses alliés de toutes* les possessions conquises par l'Angleterre, et, sur sa réponse négative, ils lui signifierent qu'il eût à se retirer dans les vingt-quatre heures vers sa cour pour aller chercher ces pouvoirs.

Lord Malmesbury quitta Lille le 18 septembre. Canning écrivait le 19 à un de ses parens cette courte note :

« Voulez-vous savoir de mauvaises nouvelles avant tout le monde, sous la condition de n'en rien dire de tout le jour?

« Sachez alors que j'ai appris ce matin que lord Malmesbury et ses compagnons sont en route pour revenir. Cette révolution maudite a déjoué nos bonnes intentions pour cette fois. Elle ne les déjouera pas finalement. »

Une dernière lettre confidentielle de Canning donnera une dernière preuve de la sincérité des assurances pacifiques de M. Pitt et de ses amis :

« Je suis très occupé, écrivait Canning à son oncle, M. Legh; il y a toute la correspondance de lord Malmesbury à préparer pour la publication, afin de prouver à tout le genre humain combien peu c'est notre faute si nous n'avons pas la paix en ce moment. Nous en avons été à deux doigts (en anglais *à un cheveu*). Rien que cette révolution maudite de Paris, et l'arrogance sanguinaire, insolente, implacable et ignorante du triumvirat, ont pu nous en empêcher. Si le parti modéré avait triomphé, tout aurait bien été, non-seulement pour nous, mais pour la France, pour l'Europe, pour le monde. Tel que cela est, si c'est une consolation, c'est pire pour le monde en général, pour toute l'Europe, et surtout pour la France, que pour nous...... Ce n'est pas un différend sur telles ou telles conditions, c'est une détermination bien arrêtée de ces trois drôles de directeurs (*scoundrelly directors*) de rejeter toute chance de paix, qui a mis fin à la négociation. Rien autre n'aurait pu le faire.»

Ce fut ainsi que les négociations pour la paix furent définitivement rompues. Il est inutile, il serait puéril de rechercher quel aurait pu être le cours des événemens, *si* la France avait, à cette époque, fait la paix avec l'Angleterre. Ce genre d'hypothèses ne mène à rien; mais ce qui paraît clair et incontestablement acquis à l'histoire, c'est que ce fut le directoire, ou du moins la portion révolutionnaire du directoire, qui ne voulut pas faire la paix, et la paix la plus avantageuse que la France ait jamais eue à sa discrétion.

La vie publique et officielle de lord Malmesbury se termina avec cette mission. Il était dans la carrière depuis l'âge de vingt-quatre ans; mais vers sa cinquantième année sa surdité augmenta tellement, qu'il fut obligé de refuser toute fonction. Néanmoins il continua à vivre dans l'intimité de Pitt, de Canning, du duc de Portland et autres hommes éminens de ce parti; il était toujours consulté par eux quand il s'agissait de politique extérieure.

Il ne resta cependant pas étranger aux affaires intérieures de son pays. Son hôtel, situé dans Richmond-Gardens, était sur le chemin du parlement, et les hommes politiques de son parti, les jeunes gens surtout, venaient en passant faire une visite au *vieux lion* (*old lion*), comme on l'appelait à cause de la profusion de ses cheveux blancs et de ses grands yeux brillans. La dernière partie de ses mémoires a un très grand intérêt pour ceux qui connaissent et aiment l'histoire intime de la politique de l'Angleterre à cette époque; les détails de la grande et

longue *intrigue* formée pour reporter M. Pitt au pouvoir la remplissent presque entièrement.

Pendant les dix dernières années de sa vie, lord Malmesbury tint un journal de ses pensées. Dans toute sa correspondance, surtout celle des premiers temps de sa carrière publique, il nous apparaît un peu comme un libre penseur, devenu assez philosophe dans le commerce de Frédéric, de Catherine, et des beaux esprits du XVIIIe siècle. Son petit-fils, l'éditeur de sa correspondance, cite les dernières paroles que son aïeul écrivit quinze jours avant sa mort, et y trouve l'expression d'un vif sentiment religieux. Néanmoins nous ne saurions y voir que l'inspiration d'une philosophie tranquille, convenable et bien réglée, une calme reconnaissance envers l'*Être suprême*, une sage résignation au moment de rejoindre *la terre, sa mère*. Voici, du reste, ce passage, qui nous paraît donner une juste idée du caractère essentiellement raisonnable et réfléchi de cet éminent diplomate :

« Tu as compté ta soixante-quatorzième année, ayant reçu la faveur de vivre plus long-temps qu'aucun de tes ancêtres depuis 1606. Ton existence a été sans grand malheur et sans aucune maladie aiguë, et telle que tu dois en montrer une extrême reconnaissance. Montre-la en louant et remerciant l'Être suprême, et en te préparant à employer le reste de ta vie sagement et discrètement. Ton premier pas sera probablement le dernier. Ne cherche pas à en différer l'arrivée, et ne te lamente point sur sa proximité. Tu es trop épuisé, et d'esprit et de corps, pour pouvoir servir ton pays, tes amis ou ta famille. Tu as le bonheur de laisser tes enfans tranquilles et heureux; sois content de rejoindre ta mère, la terre, avec calme et avec la résignation convenable. Tel est ton devoir impérieux. *Vale.* »

Lord Malmesbury mourut le 20 novembre 1820, et ce ne fut qu'en 1844 et 1845 que son petit-fils donna la publicité à cette correspondance, aussi indiscrète qu'intéressante, dont nous avons fait connaître les plus curieuses parties.

JOHN LEMOINNE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 avril 1846.

Un attentat que la France espérait ne plus avoir à déplorer est venu répandre une émotion profonde au milieu de la sécurité publique, et la protection visible qui couvre les jours du roi a provoqué, dans toutes les classes de la nation, d'unanimes actions de graces. Ce sacre des balles impuissantes contre une précieuse vie entoure la tête du prince d'une sorte de populaire auréole, et ce n'est pas nous à coup sûr qui voudrions en diminuer l'éclat. Ce prestige est une force de plus à mettre au service de la grande œuvre commencée en 1830, et celle-ci n'en possédera jamais trop à notre gré. Si le crime de Lecomte a excité un sentiment d'horreur d'autant plus vif qu'on croyait avoir échappé pour toujours à ces humiliantes épreuves de la perversité humaine, hâtons-nous d'ajouter qu'il n'a suscité dans aucune classe de la société ces redoutables appréhensions de l'avenir, qui sont un péril même pour le présent. Lorsque Fieschi consommait sa tentative, lorsque d'autres fanatiques pratiquaient leurs assassinats, ces hommes étaient les instrumens d'une détestable pensée collective, que la répression judiciaire ne lassait pas, et qui ne s'est usée qu'à force de temps et devant l'évidente impuissance de ses efforts. Il y avait d'ailleurs à cette époque des motifs de sollicitude qui ont disparu pour la plupart, quelque vide qu'une perte douloureuse ait créé auprès du trône. Où sont aujourd'hui les partis en mesure de profiter du coup qui enlèverait le roi à l'affection de la France et à l'estime de l'Europe? Quelle est leur organisation? quelles sont leurs forces, leurs ressources, leurs moyens d'agir sur le pays? Qui ne devine l'effet immédiat d'une manifestation du parti républicain, en admettant que dans sa décomposition présente une manifestation quelconque lui fût possible? Qui ne pressent qu'elle donnerait aux innombrables intérêts groupés autour du pouvoir une telle force de résistance, qu'on aurait plutôt à appréhender l'excès de la répression que la mollesse de la défense? Lorsqu'un gouvernement est devenu, comme celui de 1830, la seule

forme sociale praticable et possible; lorsque tous les intérêts sont liés à son existence, depuis les intérêts du crédit public jusqu'à ceux de la propriété territoriale, il n'y a guère lieu de redouter le triomphe des factions et les surprises de l'émeute. Pense-t-on que le parti légitimiste, par exemple, soit fort tenté, pour la pure satisfaction d'un principe représenté par un prince sans postérité, de jouer la sécurité dont il profite autant qu'aucun autre, et voit-on dans ses rangs beaucoup d'hommes disposés à recommencer, dans les broussailles de la Vendée, la campagne de 1832, terminée au château de Blaye de la manière que chacun sait? Si ses représentans dans les chambres refusent de s'unir à leurs collègues lors d'une protestation éclatante contre l'assassinat, ils n'éprouvent pas pour entrer à la Bourse les mêmes répugnances que pour entrer aux Tuileries, et les concessionnaires de chemins de fer les trouvent bien moins intraitables que la dynastie d'Orléans. Si donc l'on n'était déjà pleinement rassuré par l'anéantissement politique de ce parti, on pourrait l'être par le souci qu'il garde de ses intérêts domestiques. Il n'a désormais ni la force, ni le dévouement nécessaire pour les compromettre, et aucun péril n'est à redouter de ce côté. Dans les jours qui suivront le malheur public que nous détournons de tous nos vœux, le pouvoir, en quelque main qu'il se trouve alors placé, aura, pour maintenir le règne de l'ordre et des lois, une force surabondante, et rien n'est moins sérieux que les alarmes qu'on se complaît parfois à répandre sur les périls d'une transition qui n'offrira pas même une difficulté, du moins dans les jours qui la suivront immédiatement.

Une personnalité aussi éminente que celle du souverain qui porte aujourd'hui la couronne ne disparaît pas sans doute sans qu'un vide immense se fasse dans la région du gouvernement, et, si les obstacles matériels sont nuls, les embarras politiques pourront être grands. Nous confessons même sans hésiter que ces embarras pourront à la longue devenir des dangers, et peut-être préparer de mauvais jours. Lorsque, par l'ascendant d'une valeur incontestable, combinée avec l'abaissement presque général des caractères, on a conquis dans les affaires une place prépondérante, et que l'équilibre des pouvoirs se trouve sensiblement altéré; lorsqu'au lieu de trois pouvoirs distincts, il n'y a plus guère qu'une puissance effective et dirigeante, il faut s'attendre à de graves complications dans la sphère parlementaire, et redouter que l'avenir n'acquitte en partie les frais de la tranquillité du présent. Nier ceci serait s'insurger contre l'évidence; ne pas le dire, lorsque tout le monde le voit, serait une lâcheté plus encore qu'une flatterie. L'histoire seule sera en mesure de décider si les éclatans services rendus à la paix du monde durant la première période de l'établissement d'une dynastie offrent une compensation suffisante aux difficultés préparées à l'avenir par une intervention active et dominante; elle seule pourra faire la balance des périls et des avantages sortis d'une politique dont les conséquences lointaines peuvent être très diversement appréciées.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de plus imprudent, c'est assurément d'engager, à l'occasion d'un attentat odieux, une polémique dont le moindre inconvénient est de diviser à l'avance les forces auxquelles il sera nécessaire d'en appeler au jour de difficultés que chacun prévoit. La marche à suivre par le parti conservateur semblait tracée par son intérêt même. Il aurait dû se féliciter

de ce que, depuis le triomphe de sa politique, la vie du roi n'était plus menacée par les mauvaises passions qui l'avaient si souvent mise en péril à d'autres époques, et, loin de s'obstiner à faire de l'assassin de Fontainebleau un successeur direct des fanatiques qui l'ont précédé, son premier souci devait être, ce semble, d'écarter de ce crime toute idée politique, et de lui conserver un caractère de monomanie et d'isolement. Si les passions ne se sont pas calmées, et si les périls sont restés les mêmes dans le repos dont jouit la France, que devrait-elle en effet au pouvoir qui la gouverne, et quels seraient les fruits du système qui la régit? Si tant de sacrifices faits à la paix du monde, si tant d'excitations données aux intérêts matériels et à tous les égoïsmes sont restés stériles, si les destinées de la France sont encore à la merci des régicides et des conspirateurs, quels progrès avons-nous consommés, et quels si grands bienfaits pourraient donc provoquer la reconnaissance publique?

Que le parti conservateur ne se laisse pas entraîner par quelques imprudens sur un terrain détestable, car, s'il s'y plaçait, il perdrait tous ses avantages et serait hors d'état de justifier sa présence aux affaires. Mais ce n'est pas seulement le caractère de l'attentat qu'on s'efforce de dénaturer; ce qui dépasse toute croyance, c'est la tentative de certains hommes pour établir une sorte de solidarité morale entre le coup de fusil de Lecomte et les théories parlementaires professées par les amis les plus éprouvés de la dynastie sur les limites respectives des pouvoirs constitutionnels. Il est heureux, pour les hommes politiques qui, en 1839, soutenaient les mêmes thèses à la tribune et dans les colléges électoraux, qu'une balle n'ait pas effleuré la tête du roi pendant le ministère du 15 avril, car les mêmes dévouemens inconsidérés les auraient travestis en assassins. L'attentat du 12 mai a suivi d'ailleurs d'assez près le triomphe de la coalition pour qu'on leur en imputât la responsabilité, en vertu de la théorie qui fait remonter le crime de Lecomte au discours de M. Thiers sur les incompatibilités.

De tels exemples ne s'étaient pas rencontrés depuis les beaux jours de l'*ultracisme*, lorsque les fidèles du pavillon Marsan accusaient un ministre de Louis XVIII de complicité dans le crime de Louvel. Alors un parti tout entier poussait des cris de vengeance et de rage, et ne reculait ni devant le mensonge ni devant la calomnie; mais ce parti avait du moins l'excuse d'une ignorance politique proverbiale : il continuait dans *le Conservateur* et à la tribune les folies de Coblentz et les scènes de l'émigration; il avait d'ailleurs long-temps combattu et beaucoup souffert. Ruiné dans sa fortune, décimé par les échafauds, étranger à la France pendant vingt ans, il avait quelque excuse dans ses injustices et dans ses violences. Les Vendéens de nos jours n'ont pas été aussi éprouvés, grace au ciel et à la raison publique; rien n'a troublé jusqu'ici le cours d'un dévouement non moins fructueux que facile, et la nouvelle armée de Condé n'a eu, Dieu merci! à écrire que des articles de journaux. Dans une telle situation, on n'a d'excuse ni pour les injures ni pour les extravagances. Ajoutons qu'on reste seul, et que le parti au nom duquel on a la prétention de parler est contraint d'imposer aux imprudens qui le compromettent l'obligation de confesser leur isolement. Nous nous félicitons sincèrement de la réprobation unanime témoignée à cet égard par presque toutes les nuances de la majorité : c'est une leçon, il faut l'espérer, qui ne sera perdue pour personne.

Ainsi que nous l'avions présumé, la discussion relative aux crédits extraordinaires réclamés pour la marine a été l'occasion d'une manifestation énergique du sentiment de la chambre, et justice a été faite de l'œuvre inqualifiable de la commission. Nous aurons donc, dans une période de sept années, cent bâtimens à vapeur d'une force totale de vingt-huit mille chevaux, auxquels viendront s'adjoindre un certain nombre de vaisseaux mixtes, jusqu'à concurrence d'une force de quatre mille chevaux, et deux batteries flottantes de huit cents chevaux de vapeur, armées de soixante pièces de canon, pour la défense de nos grands fleuves. Notre flotte à voile comportera soixante frégates et quarante vaisseaux, dont une partie en chantier sera poussée au dernier degré d'avancement. Les seules réductions opérées sur le plan de M. le ministre de la marine portent donc sur les petits bâtimens, et ces réductions sont largement compensées par une augmentation de notre matériel et des approvisionnemens. Les 93 millions réclamés, sur lesquels M. de Mackau avait consenti, pour satisfaire aux exigences de la commission, une réduction de 13 millions, ont été votés dans leur intégralité, et une imposante unanimité est venue donner à ce vote une haute signification.

L'honneur de ce résultat appartient surtout à M. Thiers, qui a déployé dans ce grand débat une connaissance minutieuse des faits maritimes et de tous les détails de ce grand service. Adversaire déclaré des établissemens lointains et de l'ancienne politique coloniale, l'ancien président du conseil s'est défendu avec chaleur d'avoir entretenu, à aucune époque de sa carrière, des pensées contraires au développement de notre puissance navale, et il a démontré que ni le personnel ni les ressources ne manqueraient jamais à la France pour constituer une marine militaire, lorsque son gouvernememt aurait la ferme volonté de les employer. C'est surtout dans la constitution d'une marine que l'action du pouvoir est décisive. Il est impossible que la France n'ait pas une armée, il est impossible que l'Angleterre n'ait pas une flotte : il n'y a, pour ainsi dire, aucun effort à faire pour cela; mais lorsqu'à sa puissance navale l'Angleterre entend joindre une force militaire pour agir sur le continent, et lorsqu'à ses soldats la France a, de son côté, la prétention de joindre des vaisseaux, c'est à l'énergie et à l'habileté du pouvoir qu'il faut faire appel pour produire, par des voies artificielles, cette extension de la puissance naturelle du pays. Telle est à peu près la théorie développée par l'orateur, qui a obtenu dans le débat l'un des plus grands succès dont la chambre ait été le théâtre. M. Thiers remplit aujourd'hui avec éclat dans notre parlement le rôle que joua long-temps sir Robert Peel durant le ministère Melbourne : il veut gouverner à la tête de la minorité en obtenant des succès d'affaires qui assurent et préparent les succès politiques. Pendant trois ans, sir Robert Peel a refait ou tenu en échec la plupart des bills présentés par le cabinet whig, et il avait dans les mains l'administration du royaume-uni avant d'en avoir le gouvernement. C'est une entreprise qui ne peut que profiter au pays et honorer le chef du centre gauche.

Les dispositions manifestées par la chambre dans cette circonstance ont tranché, pour ainsi dire, à l'avance, une question qu'on supposait devoir être vivement controversée lors de la discussion du budget; nous voulons parler de l'extension des cadres. On sait que M. le ministre de la marine, se fondant sur

l'insuffisance du personnel maritime, a demandé à la chambre de voter d'urgence, à partir du 1er juillet prochain, une somme de 191,950 francs pour le traitement de 140 officiers destinés à accroître le cadre actuel sans déranger les proportions existantes. Ces créations supplémentaires comportent 10 capitaines de vaisseau, 30 capitaines de corvette, 50 lieutenans de vaisseau, et un même nombre d'enseignes.

La marine française ne compte aujourd'hui, dans le cadre d'activité, que 100 capitaines. Or, si l'on tient compte du nombre des bâtimens à flot et des bateaux à vapeur afférens par leurs dimensions au grade de capitaine de vaisseau, si l'on n'oublie pas la nécessité du service de terre, qui, dans l'état actuel des choses, n'absorbe pas moins de 47 officiers de ce grade, on arrive à constater une insuffisance évidente, et peut-être ne pourra-t-elle pas être couverte par l'adoption de la proposition du gouvernement. Le nombre des capitaines de corvette est de 200, et, pour appliquer les dispositions de l'ordonnance récente qui a déterminé la nature des bâtimens au commandement desquels les officiers de ce grade sont appelés, il n'en faudrait pas moins de 166 toujours à la mer. Or, les services à terre réclament la présence de 50 capitaines de corvette. Les besoins de la marine constatent donc un déficit de 16, en admettant que tout le cadre pût être constamment maintenu en activité, et qu'il ne fallût pas pourvoir aux non-valeurs produites par les congés et les maladies. Les autres augmentations sont justifiées par des raisons analogues, et sont d'ailleurs la conséquence d'un même principe. La composition d'un cadre est une mesure d'ensemble; on ne peut pas toucher à un grade sans élever proportionnellement le chiffre de tous les autres. Agir autrement, ce serait compromettre l'équilibre général des services et des avancemens.

C'est l'observation qu'a faite la commission des crédits supplémentaires dans un fort bon rapport déposé par M. de la Grange. Cette commission se trouvait saisie de la question, à raison du crédit réclamé pour l'exercice courant; elle l'a résolue, sans hésiter, d'une manière affirmative. La commission du budget avait, dit-on, adopté une solution contraire; mais les députés dont M. le contre-amiral Hernoux était l'organe se sont si mal trouvés de leur malencontreuse tentative, que cet exemple paraît avoir donné à réfléchir aux honorables commissaires du budget : aussi l'extension des cadres sera-t-elle adoptée sans observation. Jamais assemblée législative n'aura donné à ce grand intérêt maritime une satisfaction aussi complète.

La chambre vient aussi de se recommander au pays par un vote d'une haute importance. Elle a adopté la proposition de M. Demesmay, modifiée par la commission, et réduit l'impôt du sel de 30 à 10 centimes par kilogramme. Nous comprenons la vive résistance de M. Lacave-Laplagne à cette grande innovation, car nous ne saurions admettre comme certaines, et encore moins comme immédiates, les compensations qu'on fait espérer au trésor. La consommation humaine ne s'accroîtra pas sensiblement, car elle n'est pas de beaucoup inférieure en France à ce qu'elle est dans les pays où le sel se donne en franchise; nous croyons à une heureuse application du sel à la nourriture du bétail, mais cette application sera lente et successive : elle se produira d'abord dans les contrées de grande culture, et ne s'étendra aux pays pauvres que lorsque toutes les habitudes agri-

coles y auront été changées. Lorsque la commission suppute pour cet article une augmentation d'environ 500 millions de kilogrammes, et que, combinant cette extension prétendue avec la suppression de la franchise accordée à certaines industries sous le régime actuel, elle conclut que la réduction proposée, loin d'affecter les recettes, portera celles-ci à 72,239,898 fr., et fera bénéficier le trésor dès l'année prochaine de près de 2 millions et demi, elle infirme l'autorité de ses assertions par l'exagération, pour ne pas dire par l'extravagance de ses chiffres.

Ce qu'il fallait avoir le courage de dire au pays, c'est que le budget des recettes sera abaissé de 20 millions au moins par l'adoption de la proposition soumise à la chambre, et M. Talabot, très favorable d'ailleurs à la mesure, n'a pas hésité à le reconnaître. Mais n'y avait-il pas dans des considérations d'humanité, de bien-être et d'hygiène publics, des motifs assez puissans à faire valoir pour ne pas se trouver dans le cas de faire de la fausse arithmétique, et pour s'exposer à perdre le bénéfice même de sa générosité, en hésitant à l'avouer à la face des peuples ? Qu'avons-nous fait depuis trente ans de paix pour les classes agricoles? Quelles bénédictions le pouvoir et les chambres ont-elles provoquées au sein des familles indigentes, qui, dans les plus humbles chaumières, consomment environ 30 kilogrammes d'une denrée de première nécessité dont l'impôt quadruple le prix ? N'est-il pas temps qu'on songe à ces populations malheureuses, pour lesquelles nous ouvrons des écoles et créons des caisses d'épargne, ce qui n'empêche pas le prix de leurs salaires de s'abaisser au milieu de la prospérité publique, et par l'effet de cette prospérité même? Se refuser à réduire l'impôt du sel lorsqu'on prodigue les millions pour des travaux publics souvent inutiles, ne rien faire pour la classe pauvre quand on s'obstine à maintenir le taux de la rente au-dessus de son cours naturel et qu'on ne songe pas même à frapper d'un impôt tant de fortunes mobilières sorties de l'agiotage, c'est manquer à un grand devoir, et peut-être aussi à la prudence politique. La chambre l'a compris, et le vote qui clot sa carrière restera, avec celui de l'enquête électorale qui l'a inaugurée, au nombre des titres par lesquels elle se recommande au pays.

La France exécutera dans le courant de l'exercice 1846, tant par les soins du gouvernement que par ceux des compagnies subventionnées, pour plus de 200 millions de travaux publics : on en propose autant pour l'exercice prochain. Dans une telle situation, et en présence d'un tel entraînement, il devient nécessaire de contenir la frénésie qui nous entraîne vers des dépenses exagérées : le vote sur l'impôt du sel aura en partie cet effet-là, car, en limitant les ressources, il contraindra de limiter les prodigalités. Nous ne saurions sans doute entrer aussi largement que l'Angleterre dans les voies du dégrèvement, et les vastes travaux entrepris par l'état lui interdisent chez nous l'application de la féconde politique économique à laquelle le nom de sir Robert Peel demeure glorieusement attaché; mais ce n'est pas une raison pour ne rien faire et pour laisser croire au pays que la chambre, dominée par les capitalistes qui s'y livrent de si tristes assauts, néglige les intérêts des masses et ne se montre pas touchée de leur misère. N'oublions pas d'ailleurs ce qu'il y a de particulièrement odieux dans les souvenirs qui se rattachent à l'impôt du sel. La suppression de la gabelle, prononcée par la loi du 21 mars 1790, avait été accueillie par la France

comme un immense bienfait : toute la révolution était là pour les pauvres; c'était cette conquête que le peuple allait payer de son sang sur vingt champs de bataille. Aussi ce ne fut pas sans beaucoup d'hésitation que le gouvernement impérial se détermina à rétablir un impôt sur cette matière alimentaire; il eut soin de combiner cette mesure avec la suppression d'une taxe non moins impopulaire que l'ancienne gabelle, la taxe établie pour l'entretien des routes, et ne porta d'ailleurs dans l'origine la contribution sur le sel qu'à un taux modéré. Toutefois sept ans plus tard, en novembre 1810, lorsque les calamités engendrées par un funeste système eurent épuisé les finances, l'empire ne se fit pas faute de doubler la taxe du sel par un simple décret, et de la porter à 4 décimes par kilogramme. A cette époque, la plainte n'avait plus d'écho, la presse était esclave et la tribune muette. La France se résigna donc à payer, comme elle se résignait à mourir; mais, lorsque la paix vint rendre un libre cours à la pensée publique, on s'éleva de toutes parts contre l'énormité de cette charge. La restauration céda, dans une faible mesure il est vrai, à la pression exercée sur elle par le sentiment du pays. L'un de ses premiers actes fut de réduire l'impôt du sel : la loi du 17 septembre 1814 porta l'impôt à 3 décimes seulement, et le gouvernement prit avec les chambres l'engagement formel de proposer une réduction plus considérable sitôt que l'état des services publics le permettrait.

La réalisation de cet engagement est poursuivie depuis trente ans par les hommes importans de toutes les opinions. Il n'est guère de conseils-généraux qui n'aient exprimé de vœu semblable; il n'est pas d'opposition qui n'en ait fait un des articles de son programme. Quoi d'étonnant qu'en présence de recettes qui s'accroissent chaque année d'une somme supérieure à celle dont il s'agit de provoquer la réduction, une chambre, à la veille de comparaître devant le pays, ait voulu payer cette grande dette aux intérêts agricoles si souvent sacrifiés? Il eût fallu prévoir ce mouvement si naturel des esprits, et, en prenant l'initiative de cette grande mesure, le pouvoir aurait eu du moins aux yeux des peuples le mérite du sacrifice qui lui sera imposé; ou bien, si le ministère considérait comme un strict devoir de s'opposer à une dangereuse innovation, il fallait le faire avec fermeté et résolution. Au lieu de cela, le débat s'est passé en l'absence des ministres principaux, qui ont laissé leur collègue des finances s'engager sans le soutenir, et qui n'ont paru dans l'enceinte législative que pour porter silencieusement leur boule dans l'urne de rejet. Vingt autres boules dévouées sont venues y rejoindre celles des ministres, et, sous l'impression de l'éclatante parole de M. de Lamartine, la chambre a consommé un grand acte d'humanité contre lequel aucune considération ne prévaudra désormais.

La résolution adoptée à une majorité si imposante a été portée au Luxembourg. Le cabinet reconnaît l'impossibilité de provoquer un nouveau débat sur cette matière délicate à la veille des élections générales. On croit donc que la pairie, organe docile de sa pensée, consentira à ne pas s'occuper cette année de la mesure qui lui est déférée, et ce retard permettra de franchir sans trop d'embarras le défilé électoral. Retrempée par l'élection, la chambre reviendra plus ferme encore sur une résolution qui l'honore et la popularise; il n'est donc pas douteux que la question ne soit résolue au budget des recettes de la session prochaine. Le cabinet profitera-t-il de cette circonstance pour faire disparaître

les obstacles qui s'opposent à la conversion du 5 pour 100? Sur ce point comme sur une foule d'autres, on met moins en doute son désir que sa fermeté.

La chambre est entrée dans le débat des chemins de fer, qui se prolongera quelques jours encore. Depuis que l'état a abdiqué l'exécution directe et qu'il a transféré aux grandes compagnies financières des attributions inhérentes par leur nature même à la puissance publique, les discussions de cette nature ne sont pas moins compromettantes pour le gouvernement que pour le parlement lui-même. Il faut opter, en effet, entre le système des adjudications publiques, que le *fusionnement* des compagnies a rendu illusoire, ou celui de la concession directe, qui engage la responsabilité même de la chambre, et met ses commissions en contact avec des intérêts non moins habiles qu'effrontés. Depuis la loi de 1842, la France a cessé d'être maîtresse de la circulation sur son propre territoire; les conditions en sont réglées par des fermiers-généraux qui viennent déclarer nettement aux chambres qu'il faut adopter tel tracé, sous peine de voir des provinces, comme la Normandie et la Bretagne, déshéritées de toute communication avec la capitale. Ce peuple, qui a subi sous l'ancien régime la domination des courtisans, sous Napoléon celle des hommes de guerre, a donné pendant vingt-cinq ans l'empire aux gens d'esprit. Ceux-ci régnèrent en souverains durant la restauration et la première période de la monarchie de 1830. Leur temps est désormais passé, et, de toutes les qualités, l'esprit est assurément la moins nécessaire pour acquérir dans les affaires du royaume une influence prépondérante. Une ère nouvelle s'est ouverte depuis quelques années, et les régulateurs de la bourse sont aujourd'hui plus puissans que n'ont jamais été les ducs de l'œil de bœuf, les généraux de la Malmaison, et les illustrations de la salle des Pas Perdus. Que la chambre, après des débats scandaleux, adopte tel mode de concession ou bien tel autre, qu'elle soit de l'avis que professait M. Dumon l'année dernière ou de celui qu'il développe cette année à l'occasion du chemin de Bordeaux à Cette et des chemins de l'ouest, tout cela ne rendra pas aux capitaux une liberté qu'ils ont perdue, et n'empêchera pas telle maison, que chacun désigne, de demeurer maîtresse de toute opération à laquelle il lui conviendra de concourir. Aussi le spectacle des débats parlementaires sur les chemins de fer est-il doublement triste. Si d'un côté il amène d'amères récriminations, il constate de l'autre une impuissance à laquelle les plus belles lois du monde ne sauraient remédier. Du jour où l'état a eu le malheur de décider qu'il ne ferait pas lui-même le grand réseau, il en a livré l'exécution à la concurrence des capitaux, et, s'il y a une vérité financière établie, c'est que la concurrence finit toujours par le monopole. On aime mieux s'arranger que se faire la guerre, et toute la question consiste à savoir si le monopole sera individuel ou collectif.

Pressée de comparaître devant ses juges naturels, la chambre a élagué de son ordre du jour tous les projets dont la discussion n'était pas rigoureusement nécessaire. Elle a hâte d'arriver au budget, au milieu duquel s'intercaleront deux débats importans, l'un sur la politique générale, l'autre sur les affaires d'Algérie. Le premier a été annoncé par l'honorable M. Barrot lors du vote des fonds secrets, vote auquel les partis s'étaient entendus pour n'attribuer cette fois aucun caractère politique. On dit que M. Thiers y entrera d'une manière complète, et qu'il portera ses investigations non moins sur l'esprit de l'administration à l'in-

térieur que sur les grands intérêts de la France au dehors. La discussion spéciale sur l'Afrique est provoquée par le rapport de M. Dufaure, qui n'a pas répondu à toutes les espérances de la chambre. L'honorable ministre du 12 mai ne dit guère, sur la question, que ce que chacun savait déjà; il ne l'éclaire d'aucun jour nouveau, et se borne à proposer, avec la prédilection paternelle qu'on lui connaît pour cette idée, la création d'un ministère spécial, panacée problématique dans ses résultats, que la chambre ne paraît pas disposée à essayer.

Aucun événement important n'est venu modifier d'une manière notable la situation des choses au dehors. Sir Robert Peel continue ses efforts pour faire passer simultanément son plan financier et le bill de coercition contre l'Irlande. Nous avons dernièrement exposé comment la mesure introduite par le comte de Saint-Germain allait changer et compromettre la position du premier ministre au sein des communes; peut-être toutefois aurions-nous dû ajouter que ce ne sont pas des embarras gratuits que sir Robert est allé chercher de gaieté de cœur. Assuré du succès de ses mesures économiques à la chambre basse, le moment est venu pour lui de leur frayer les voies au sein de la pairie, où l'opposition tory s'organise d'une manière de plus en plus menaçante. En donnant satisfaction aux rancunes de l'aristocratie anglaise contre la malheureuse Irlande, il a cru la rendre moins hostile, et c'est là un calcul qui a rarement été trompé dans la Grande-Bretagne. Lord Stanley et le duc de Richmond inquiètent aujourd'hui le premier lord de la trésorerie beaucoup plus qu'O'Connell, qu'on dit, du reste, visiblement affaissé, et qui paraît près du terme de sa grande carrière. Des secours abondans ont été dirigés sur l'Irlande; de nombreuses cargaisons de maïs arrivent dans ses ports. On espère ainsi conjurer la famine, qui serait le plus terrible auxiliaire du vieil agitateur, et, libre de toute appréhension sérieuse de ce côté, le cabinet n'aurait plus qu'à vaincre la chambre des lords. Si ce résultat est obtenu, il sera surtout déterminé par les efforts personnels de la reine, qui seconde la politique hardie de ses conseillers responsables avec une conviction chaleureuse. Une intrigue parlementaire a failli un instant compromettre la politique de sir Robert. Les tories, à bout de voie, ont offert aux membres irlandais d'autoriser l'ouverture immédiate des ports d'Irlande à tous les blés étrangers, à la condition qu'ils s'engageraient à voter contre la mesure permanente que le cabinet entend appliquer à l'Angleterre. La loyauté d'O'Connell et l'active intervention des chefs de la ligue ont déjoué ce calcul aussi déloyal qu'impolitique.

La discussion n'est point encore épuisée dans le sénat américain sur la question de l'Orégon, mais les deux partis semblent de guerre lasse en appeler d'un commun accord à l'épreuve définitive du scrutin. Le prochain arrivage nous en fera connaître le résultat; mais, quelles que soient les complications actuelles, toute appréhension de guerre immédiate est éloignée. Des deux côtés, on s'efforce d'attirer à soi le président Polk, dont l'intervention serait en effet décisive. Les engagemens pris par celui-ci dans la convention de Baltimore sont de nature à l'embarrasser sans doute, mais il est à croire qu'il préférera un embarras personnel à une difficulté aussi formidable que celle qui sortirait, pour son pays, d'une lutte armée contre l'Angleterre. Selon toute vraisemblance, le *compromis* demandé par M. Calhoun finira par rallier la majorité, et l'Union renoncera au

54e degré, pour exiger le 49e, que l'Angleterre n'essaiera plus de contester. Les grands périls sont donc ajournés, mais le principe d'antagonisme entre la grande démocratie américaine et l'aristocratie britannique n'en reste pas moins un danger permanent pour la paix du monde. Les nouvelles que nous recevons du Mexique constatent que les questions manqueront encore moins dans l'avenir qu'elles ne manquent dans le présent.

Il faut renoncer à rien comprendre à la situation de l'Espagne. Que dire d'un pays où une femme, ayant un matamore pour complice, se joue de toutes les institutions fondamentales? Que dire de l'opinion constitutionnelle impuissante à se défendre et à se venger, et qui, lorsqu'on lui rend le pouvoir, ne parvient pas, même au milieu d'une crise effroyable, à constituer un ministère? La situation de M. Isturitz ne se dessine point, et l'on ne comprend pas que, ramené au pouvoir pour sauver le gouvernement représentatif, son premier soin n'ait pas été de demander la convocation immédiate des cortès, et son premier devoir de l'imposer à la couronne. Si une mesure pouvait arrêter les *pronunciamientos* de la Galice et de Léon, c'était assurément celle-là, et ne pas la conseiller est une faiblesse ou une imprévoyance sans exemple et sans excuse. Du reste, les mouvemens du nord de la Péninsule ne sont pas mieux définis dans leurs causes qu'ils ne sont connus dans leurs développemens véritables. Le général Espartero est probablement le grand meneur de cette tentative, à laquelle des secours abondans expédiés des ports d'Angleterre vont donner des chances assez sérieuses. Il n'y a pas à s'étonner dès-lors si l'on a songé à Madrid à opposer au duc de la Victoire son plus implacable ennemi, et si le général Narvaez a reçu des propositions pour aller prendre le commandement de la Galice. En attendant, l'ancien premier ministre se promène à Bayonne en compagnie de l'infant don Henri, dont le nom est invoqué par les insurgés de Vigo, et qu'il a fait chasser du royaume il y a trois semaines. C'est un imbroglio de plus à ajouter à la triste comédie qui se joue en Espagne. En altérant par un caprice le jeu naturel des institutions représentatives qui pour la première fois se développait heureusement, la reine-mère a assumé une responsabilité bien lourde, et nous souhaitons sans l'espérer que sa noble fille n'en porte pas la peine.

De l'état politique de la Péninsule à celui de ses anciennes colonies américaines, la transition devient malheureusement trop naturelle et trop facile. Nous recevons de notre correspondant du Mexique, ordinairement bien informé, des détails qui ne sont pas sans intérêt sur l'avenir qui se prépare pour ce pays, et sur le caractère de la révolution dont le rival de Santa-Anna a été l'instrument.

Paredes poursuit sans opposition ses desseins. La bourgeoisie s'est ralliée sincèrement à lui aussitôt qu'elle a été convaincue qu'il ne voulait pas le pouvoir pour l'exercer lui-même; elle a refusé son concours aux généraux qui lui demandaient de l'argent sous le vain prétexte de relever l'administration renversée. La convention nationale convoquée par le dictateur, à l'effet de régler le gouvernement futur de la république, se compose de soixante membres pris, vingt dans l'armée, vingt dans le clergé, vingt dans le haut commerce. Au départ du dernier courrier, les choix n'avaient pas encore été publiés, mais ils sont connus d'avance, et l'on assure que les membres désignés sont l'objet d'attentions délicates de la part des maisons étrangères de Mexico qui favorisent les projets

de Paredes. On ne doute pas que tous ne votent en faveur de la royauté, autant pour se conformer aux volontés du dictateur que pour tenter un dernier moyen de mettre un terme à l'anarchie et d'arracher le pays aux désastreuses rivalités de ceux qu'on appelle à juste titre *mandarinos* et *soldadones* (mandarins, soldats grossiers).

Tels sont les fruits des dangereux précédens établis depuis vingt-cinq ans par Santa-Anna, Valencia, Bustamente, Paredes, et les autres généraux de la république; il n'y a plus de gouvernement possible dans ce pays. A peine un homme est-il au pouvoir qu'une révolution le renverse, en appelant un autre ambitieux à lui succéder. Les généraux ont eux-mêmes détruit dans le peuple et dans l'armée tout esprit de subordination et de discipline; les plus simples notions d'ordre et de probité civique n'existent plus. Il n'y a si mince sous-lieutenant qui ne tienne à honneur d'attirer sur lui les regards et les grades par un petit *pronunciamiento,* et chacun des chefs de corps se croit plus digne de diriger les destinées de l'état que celui qui gouverne. Dans cette confusion des devoirs et des droits, tout dépérit, tout succombe; la loi est un fantôme impuissant, et l'autorité la plus ferme, la plus légitime, n'est pas sûre de son lendemain. Paredes, n'espérant pas pouvoir conserver le gouvernement, ne veut pas du moins le céder à un compatriote, et il a résolu de le remettre aux mains d'un prince étranger, de se faire, en un mot, le soutien, le connétable d'une monarchie mexicaine.

Les sentimens de rivalité qui animent Paredes à l'égard de son collègue animent Santa-Anna à l'égard de Paredes. Santa-Anna, qui suit de l'île de Cuba, où il s'est réfugié depuis sa chute, tous les mouvemens qui agitent le Mexique, n'a pas plutôt vu poindre le soulèvement de Paredes, qu'il s'est efforcé de confisquer à son profit les bénéfices d'une idée à laquelle il avait été initié il y a trois ans. Nous avons vu un récent manifeste de lui; le souverain détrôné, le général proscrit, l'homme enfin qui n'a plus au Mexique ni considération, ni popularité, ni prestige, s'adresse aux trois cours de France, d'Espagne et d'Angleterre. Dans ce manifeste, après avoir fait avec une effronterie sans égale la peinture des maux qu'il a causés en grande partie, il offre d'user d'une influence qu'il n'a plus, et de se mettre à la tête d'une armée expéditionnaire pour aller implanter de force la monarchie sur le sol du Mexique. Quand on se rappelle qu'il y a quelques mois à peine, il affectait à Mexico les allures d'un souverain, et préparait en secret son couronnement, on est saisi à la fois de mépris et de pitié pour les intrigues de cet homme, qui met aujourd'hui au service d'une dynastie étrangère toutes les rancunes d'une ambition déçue.

Sur ce simple fait, on a établi les bases d'une alliance présumée entre le dictateur nouveau et le dictateur ancien. Nous savons en effet que Santa-Anna a fait des ouvertures à Paredes; mais que Paredes ait accueilli favorablement ces ouvertures, voilà ce qu'il est permis encore de ne pas croire. Il est au courant de la tactique de son ennemi; il sait que Santa-Anna entre aujourd'hui dans les vues d'un rival pour le supplanter et le perdre demain. Il faudrait connaître bien peu le pays et les hommes pour croire qu'une alliance sincère est possible entre ces deux généraux. Santa-Anna a beau s'humilier, offrir et demander le pardon de torts réciproques, protester pour sa part d'un oubli complet du passé

et d'une entière adhésion aux vues de son collègue; on est depuis trop long-temps fait à ses jongleries pour ne pas voir ce qu'elles cachent de haine et de désir de vengeance.

Tandis que cette comédie se joue sur la scène officielle du Mexique, les agitations de Sonora continuent, la Californie se détache du faisceau des états mexicains, et le Yucatan brise tout-à-fait les liens qui le rattachaient à la république. On parle d'une lettre écrite par les principaux négocians yucatèques au congrès de Washington, par laquelle ils réclameraient pour eux les bénéfices de la protection que la république du nord accordait au Texas avant l'annexion. Ainsi les choses se préparent dans ce pays à suivre leur cours inévitable : les prétentions de la race anglo-américaine sont chaque jour justifiées par les faits; et, si l'Europe accueille les ouvertures qui lui arriveront bientôt de Mexico pour la fondation d'une dynastie, elle se trouvera avant peu en lutte directe avec l'Union républicaine, qui aspire, sans craindre de l'avouer, à la domination du vaste continent ouvert devant elle. Une lutte d'influence et de principes s'organisera bientôt au-delà des mers.

REVUE LITTÉRAIRE.

Des Changemens dans le Climat de la France, histoire de ses révolutions météorologiques, par le docteur Fuster (1). — Depuis quelque temps, des discussions assez vives se sont élevées entre les agronomes et les météorologistes au sujet de l'ancien climat de la France, les uns soutenant qu'il était, du temps de César, à peu près tel qu'il est aujourd'hui, les autres prétendant qu'il a subi et subit chaque jour de nombreuses variations. Les argumens que l'on pouvait emprunter à la science étant complètement insuffisans, quelques personnes se sont figuré que l'on pourrait être plus heureux en ayant recours aux documens historiques. Pourtant, en y réfléchissant un peu, elles auraient pu s'apercevoir tout de suite à quel point elles se faisaient illusion. La météorologie en effet est une science de création récente, et les instrumens dont elle peut disposer sont assez imparfaits pour que des observations faites aujourd'hui d'une manière suivie par des hommes instruits et intelligens laissent encore beaucoup à désirer. Comment alors espérer obtenir des résultats d'une précision satisfaisante, lorsqu'une période d'environ dix-huit siècles, pendant laquelle il n'y eut ni science ni instrumens, fournit à peine quelques vagues témoignages donnés par des écrivains en général fort ignorans? Il y a en outre deux remarques importantes à faire pour les temps antérieurs au moyen-âge. D'abord les auteurs de l'antiquité que l'on doit consulter étaient presque tous originaires de l'Orient ou du midi de l'Europe. Ainsi Strabon était né en Cappadoce, Diodore en Sicile, Lucien à Samosate, Ammien Marcellin à Antioche. On ne saurait donc se fier au jugement qu'ils ont porté sur le climat de la Gaule, que bien peu d'entre eux con-

(1) Paris, Capelle, 1845, in-8°.

naissaient par eux-mêmes. En second lieu, pendant long-temps rien ne fut moins déterminé que les limites de la région comprise sous le nom de Gaule. Diodore, par exemple, l'étend jusqu'au-delà du Danube; quand il vient à parler du climat de cette contrée, on ne sait donc s'il est question du climat de Bayonne ou de celui des bords du Rhin, du climat de Brest ou de celui des rives du Danube, entre lesquels il a dû toujours exister des différences bien tranchées. C'étaient là des difficultés assez graves, et elles auraient dû arrêter les faiseurs de systèmes. Cependant l'Académie des Sciences était saisie en 1845 d'un mémoire de M. Fuster sur la question de l'ancien climat de la France. Ce mémoire a servi de base à un gros volume que l'auteur vient de publier, et où il expose très en détail les résultats des recherches auxquelles il s'est livré.

Dans les premiers chapitres de son livre, M. Fuster soutient que le climat de la Gaule, très froid du temps de César, s'échauffa peu à peu jusqu'au VIe siècle, et, pour le démontrer, il a rassemblé un grand nombre de passages grecs et latins dont plusieurs ont le défaut de ne prouver absolument rien. Ainsi, qu'Aristote prétende que l'âne ne naît pas en Gaule, parce que la Gaule est une région froide; que Cicéron s'écrie en plein sénat : « Quoi de plus âpre que ces contrées! » que Pétrone dise : « Je restai plus froid qu'un hiver de la Gaule; » que Polybe, Tite-Live, Silius Italicus, Claudien, décrivent plus ou moins poétiquement les glaces et les neiges des Alpes et des Pyrénées, de tout cela on ne peut raisonnablement tirer aucune conclusion, malgré le dire de M. Fuster qui semble y avoir attaché une grande importance. Toutefois il a invoqué des textes plus sérieux pour soutenir les trois faits principaux sur lesquels il appuie sa théorie, savoir : la congélation fréquente des fleuves et des rivières, l'époque tardive de l'entrée des troupes en campagne, l'extension progressive de la culture de la vigne; mais une vérification scrupuleuse des textes qu'il a cités nous autorise à contester tous les résultats auxquels il annonce être parvenu, car les erreurs et les inexactitudes fourmillent dans son livre. Nous ne citerons qu'un exemple. Voulant prouver que les fleuves de la Gaule gelaient très fréquemment, M. Fuster allègue le témoignage de Diodore de Sicile, dans la bouche duquel il met ces paroles : « Toutes (πάντες) les rivières navigables de la Gaule, *sans en excepter le Rhône, gèlent aisément*. » Prenant ensuite cette assertion pour point de départ, il n'hésite pas à calculer l'intensité du froid nécessaire pour la congélation du Rhône, puis le maximum moyen du froid de la Gaule. Malheureusement, pour arriver à ces résultats curieux, il a fallu dénaturer singulièrement la pensée de l'historien grec. Diodore en effet, après avoir énuméré parmi les fleuves de la Gaule le Rhône, le Rhin et même le Danube, se borne à dire : « Il y a encore beaucoup d'autres fleuves navigables : *presque tous* (πάντες σχεδὸν) gèlent de manière à former un pont sur leurs eaux. » Les deux passages, on le voit, ne se ressemblent guère. Les mots *aisément* et *sans excepter le Rhône*, sur lesquels repose toute l'argumentation de M. Fuster, nous ne les avons rencontrés que dans sa traduction.

M. Fuster n'a pas été plus heureux avec le moyen-âge qu'avec l'antiquité. Suivant lui, le climat de la France s'échauffa progressivement depuis le VIe siècle jusqu'à la fin du VIIIe, puis se refroidit de nouveau à partir de cette époque. « L'élévation de la température, dit-il, résulte des faits très suivis observés par

Grégoire de Tours et par les chroniqueurs des monastères. A la fin du VIe siècle, des chaleurs précoces et longues amenaient *presque chaque année* des floraisons et des fructifications hâtives, ou des floraisons et des fructifications multiples. En 580, les arbres fleurirent au mois de septembre ou d'octobre; en 582, ils fleurirent au mois de janvier; en 584, on eut des roses dans le même mois, etc. » Suivent quatre autres faits du même genre. — En se figurant trouver dans Grégoire de Tours une série d'observations très suivies, et en voulant baser une théorie sur ces prétendues observations, M. Fuster, a commis une singulière méprise. Les chroniqueurs du moyen-âge, qui cherchaient toujours dans les phénomènes astronomiques et météorologiques l'annonce des événemens futurs, mentionnaient *uniquement* les faits sortant de l'ordre naturel : il est facile de s'en convaincre, en lisant un des passages que cite plus haut M. Fuster. « En cette année, dit Grégoire de Tours (liv. VI, ch. 44), il apparut dans les Gaules de nombreux *prodiges* (*prodigia*), et de nombreuses calamités affligèrent les peuples, *car* on vit des roses au mois de janvier, etc. » Ainsi les faits que Grégoire appelle des prodiges, M. Fuster nous les donne comme indiquant l'état normal du climat. De ce que les historiens de ces siècles d'ignorance ont mentionné à l'occasion la naissance d'enfans à deux têtes ou sans bras, l'apparition de géans, etc., il serait tout aussi logique d'en conclure que la race humaine était jadis autrement conformée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Cependant, avec un peu d'attention, M. Fuster aurait pu s'apercevoir qu'il faisait fausse route, car, bien que la chronique qu'il a citée embrasse, à partir du deuxième livre, le long espace de cent soixante-quatorze ans, il n'a pu parvenir à en extraire que les sept ou huit faits mentionnés plus haut.

Nous nous garderons bien de suivre M. Fuster dans la discussion des preuves qu'il a voulu tirer de la culture de la vigne : quoi qu'il en dise, il n'est certainement pas besoin de recourir à l'hypothèse du changement de climat pour expliquer comment, après la conquête romaine, la vigne s'étendit peu à peu dans toutes les parties de la Gaule. Ce ne fut là qu'une des conséquences nécessaires et immédiates des progrès de l'agriculture et de la civilisation. Si des vignobles existant au moyen-âge ont actuellement disparu, c'est que maintenant les frais de cette culture coûteuse ne seraient plus compensés par les produits, tandis qu'il n'en était pas de même il y a sept ou huit siècles. A mesure que les relations commerciales, prenant un plus grand développement, facilitèrent l'échange des productions du nord et du midi, à mesure que les agriculteurs devinrent plus éclairés et plus intelligens, c'est-à-dire à mesure que l'on se rapprochait de notre époque, on vit la culture de la vigne être peu à peu abandonnée dans les pays tels que la Bretagne et la Normandie, où elle devenait chaque jour de plus en plus improductive.

En résumé, M. Fuster avait entrepris de résoudre une question à peu près insoluble : au moyen de textes mal interprétés, d'assertions gratuites et que rien ne justifie, il est parvenu à composer un livre qui, au premier abord, offre toutes les apparences de l'érudition consciencieuse. Pour nous, après un examen approfondi, nous devons déclarer que toutes les conclusions de l'auteur sont inadmissibles, et nous regrettons qu'il ait perdu, sur un sujet aussi mal choisi, un temps qu'il aurait été facile d'employer d'une manière plus profitable pour la science.

LUD. L.

— Il y a des pauvres a Paris (1). — On a mis jusqu'ici dans la science économique beaucoup de chiffres, beaucoup de raisonnemens, beaucoup de systèmes : ne serait-il pas bon d'y mettre aussi un peu de cœur? L'auteur du livre dont nous allons parler est une femme; le sentiment l'a guidée dans son pèlerinage à travers les régions basses de la société où se traînent toutes les misères. Il y a deux manières de plaider la cause du paupérisme : on peut s'adresser à ceux qui souffrent pour leur enseigner leurs droits ou leurs devoirs; on peut aussi adjurer les heureux du monde de venir au secours de leurs frères déshérités. C'est ce dernier parti que choisit l'auteur : riche, il se range par le cœur du côté des pauvres; il se fait en quelque sorte leur interprète, et raconte avec émotion les maux de la classe ouvrière. Travail excessif, pénible, mal rétribué, voilà en général le lot de cette classe. Si le corps s'exténue, l'ame languit bien autrement sous le poids de cette fatigue morne et continue. Les liens de famille se relâchent. Ces lèvres auxquelles les sources de lait et de miel sont défendues vont se désaltérer aux bourbiers. Le travail matériel dévore l'esprit; l'ouvrier devient une machine souffrante. Il n'y a plus de famille, plus d'union conjugale, sanctifiée le dimanche par la prière en commun et par des délassemens honnêtes; il y a l'homme sans la femme, la femme sans l'homme, l'un et l'autre sans Dieu.

L'auteur de ce petit livre écarte avec soin les prétextes que se donne le riche habituellement pour ne point s'attendrir sur le sort du pauvre. Le pauvre a ses défauts sans doute; mais les hommes et les femmes des classes riches n'ont-ils pas dans le cœur les mêmes instincts désordonnés? Toute la différence vient de ce que l'éducation, utile enchanteresse, a endormi chez ces derniers, avec un gâteau de miel, les grossiers appétits de notre nature inférieure. Chez les gens du peuple, au contraire, ce sont les facultés morales qui se trouvent engourdies et comme prises de sommeil, tandis que les instincts brutaux, grossiers, cyniques, veillent et grondent. Le riche aime encore à se figurer que le pauvre a l'habitude de sa misère, qu'il a fini en quelque sorte par en prendre le pli; mais on ne s'habitue pas à la souffrance, on s'y endurcit, et le cœur participe chez celui qui souffre de cet endurcissement physique. Les yeux se sèchent; on devient insensible pour les siens après l'avoir été pour soi-même. Les pauvres, dit-on, haïssent les riches; que font les riches pour en être aimés? Il y a d'abord les riches égoïstes qui écartent d'eux tous les soupirs et toutes les réclamations de la faim. Il y a les tièdes, dont la charité chimérique ne donne que des larmes. Enfin il y a les généreux, les bienfaisans : ceux-là même, que donnent-ils? comment donnent-ils? Ils donnent de l'argent, et ils le donnent par intermédiaire.

Mme Agénor de Gasparin n'approuve guère la charité indirecte qui s'exerce par la voie des associations de bienfaisance. Ce qu'elle conseille par-dessus tout, ce qu'elle prêche avec la grace et aussi avec l'autorité de l'expérience, c'est la charité d'homme à homme, de main à main, d'ame à ame. Voilà le lien délicat que l'auteur propose aux riches pour rattacher la classe qui possède à celle qui ne possède pas. Il y a chez nous comme deux sociétés qui tendent à se séparer de plus en plus. Chaque jour, la richesse augmente, la pauvreté augmente, et entre les deux un abîme se creuse. Cet abîme, qui le franchira? La charité seule a des ailes qui défient toutes les distances. Imposer la bourse des heureux du monde, ce serait leur

(1) Un vol. in-18, chez Delay, rue Tronchet.

rendre service. Le riche est seul; le pauvre est seul. Cette solitude morale engendre chez l'un la tristesse, chez l'autre le désespoir. Compte-t-on d'ailleurs pour rien le reproche indirect qu'adresse aux heureux du monde la plainte sans cesse renaissante du malheureux ? On défend bien sa porte aux importunités de la misère; mais défend-on ses yeux contre la vue des infirmités et des haillons qui s'étalent tristement sur le pavé des rues? La voix du pauvre arrive bien affaiblie sans doute aux oreilles du riche, mais elle arrive. On a beau la déguiser dans les concerts *au profit des indigens* sous les sons agréables de la musique, cette voix ne laisse pas que de troubler le riche égoïste au milieu de ses prospérités muettes. A travers le nuage de parfums et d'encens qui les entoure, des jeunes filles dansent dans un salon; si par hasard survient quelque dame quêteuse, nos danseuses entrevoient des mains amaigries qui s'étendent vers elles du dehors en demandant l'aumône. La pauvreté est partout; on a beau faire, ce spectre pénètre avec son cilice couvert de cendre dans les boudoirs les mieux dorés, ici sous la forme d'une lecture, là sous la forme d'une vieille solliciteuse qui s'introduit malgré la consigne. Puisque le riche ne peut fuir la présence de la misère, que ne va-t-il bravement la chercher de lui-même sur le lit de paille où elle languit? Ce serait le moyen de ne plus rougir devant l'ombre importune du malheureux. Mme Agénor de Gasparin lui conseille, pour échapper à cette honte pénible, de se faire pauvre une fois par hasard. Se faire pauvre pour le riche, c'est visiter ceux qui souffrent, les aimer, leur distribuer, avec les secours matériels qui soulagent le corps, l'aumône morale qui va au cœur. L'auteur convie surtout les femmes à cette œuvre chrétienne. L'action des femmes est de notre temps comme celle du lierre, qui relie et qui maintient; leur charité entoure, entrelace, rattache les parties de l'édifice moral qui menacent ruine, et, grace à leur pénétrante influence, la société résiste aux coups de vent impétueux.

Ce livre est un bon livre, et surtout un livre pratique. On y trouve moins de statistique que d'observation personnelle et d'attendrissement sincère. Le tableau de la misère à Paris est d'une personne qui a vu, d'un témoin aimable qui a mis sa main blanche et aristocratique dans la main de la pauvre ouvrière malade. Une grace puritaine, une compassion toute biblique, révèlent assez la religion de l'auteur, qui professe d'ailleurs pour toutes les communions chrétiennes une estime tolérante. Mme Agénor de Gasparin s'adresse surtout à la conscience individuelle; la morale de son livre pourrait se résumer ainsi : Donnez vous-même, et donnez bien. La valeur du don ne se mesure pas toujours à l'étendue; une faible aumône, sur laquelle le cœur a marqué son empreinte, vaut mieux qu'une aumône plus forte, à laquelle le sentiment et les bons conseils demeurent étrangers. S'il faut tout dire cependant, nous croyons les moyens que propose l'auteur insuffisans pour tarir la source du mal. Les yeux du pauvre contiennent plus de larmes que la main d'une femme du monde, si charitable qu'elle soit, n'en peut essuyer. Il y a deux erreurs à combattre dans la question du paupérisme. Quelques économistes, s'exagérant l'action de la société, croient que l'état peut seul soulager victorieusement la misère; d'autres, méconnaissant ce que cette puissance des moyens publics a de réel et d'efficace, se persuadent que la charité individuelle peut seule diminuer la somme des souffrances. Les deux opinions sont fausses en ce qu'elles ont chacune d'absolu et d'exclusif. Il faut unir ces deux forces, la société et l'individu, si l'on veut arriver à un

résultat complet. L'auteur a eu raison de critiquer la charité officielle, telle qu'elle se pratique maintenant; cette charité est dérisoire; elle donne peu, et elle donne mal. Il ne s'ensuit pas néanmoins qu'une charité publique, bien ordonnée, assise sur des bases plus larges, *intelligente,* comme dit Bossuet, *sur les besoins du pauvre,* ne fût pas à même de secourir une masse d'infortunes que la charité privée n'atteindra jamais.

Ce qui recommande avant tout le livre de Mme Agénor de Gasparin, c'est l'intention qui l'a dicté, c'est la généreuse émotion qui s'y révèle. En lisant ce petit volume, j'avais dans la mémoire, et, pour ainsi dire, devant les yeux, ce tableau du peintre David, où les Sabines se jettent au milieu des combattans pour les séparer. Il est aussi beau de voir encore de nos jours les femmes intervenir entre les partis pour modérer leurs discordes, éteindre la haine dans le cœur du pauvre, allumer la charité dans celui du riche, et rapprocher ainsi ces deux hommes qui menacent sans cesse d'en venir aux mains. A. E.

Les derniers Événemens de la Romagne, par M. d'Azeglio (1). — Consolations a l'Italie, ou Préludes a l'Insurrection, par M. Ricciardi (2). — Depuis 1796, les libéraux italiens se divisent en deux partis : l'un cherche l'indépendance, l'autre la liberté de l'Italie; le premier sacrifie les principes à une seule idée, celle d'affranchir la péninsule du joug de l'Autriche; le second sacrifie les princes, l'absolutisme et la papauté à la nécessité de constituer l'unité italienne par la force d'une révolution. A chaque événement, les deux partis se trouvent en présence; aujourd'hui encore, leurs projets se combattent dans l'ombre des sociétés secrètes. La brochure de M. d'Azeglio, le livre de M. Ricciardi, viennent constater de nouveau ces deux tendances opposées du libéralisme italien.

M. le marquis Massimo d'Azeglio est à la fois peintre et poète : on a pu remarquer ses tableaux, il y a quelques années, à l'exposition du Louvre, et ses romans ont rendu populaires en Italie quelques épisodes du XVIe siècle. La domination des Borgia, les derniers momens de Florence, les derniers condottieri, tels sont les sujets qu'il a mis en scène. Par sa brochure sur l'insurrection de Rimini, le poète entre dans une nouvelle phase; ici le patriotisme romanesque a cédé la place à la prudence, à la sagesse. On peut même reprocher à M. d'Azeglio l'excès de ces qualités. A la vérité, il dévoile franchement les désordres de l'administration pontificale; il ne ménage pas la cour de Rome; suivant lui, une réforme est nécessaire. Malheureusement M. d'Azeglio ne reste pas toujours sur le terrain des faits, il touche aux principes, et c'est alors qu'à force de précautions, à force de glisser avec dextérité entre les princes et l'Autriche, il arrive à envelopper ses affirmations de tels ménagemens, de telles réticences, que le lecteur cesse de le comprendre. S'agit-il de juger les insurgés de Rimini, il n'ose pas les absoudre; il les plaint, il les blâme, puis il montre qu'une force supérieure, irrésistible, les poussait à l'émeute. Que faire sous le joug des prêtres, qu'il déclare insupportable? Souffrez, dit-il, il faut attendre. Il ne veut pas savoir au juste quels sont les droits du peuple; il invite les Italiens à imiter la

(1) *Ultimi casi della Romagna.* Livorno, 1846.
(2) *Conforti all' Italia ovvero preparamenti all' insurrezione.* Paris, 1846.

résignation de la Pologne, et cette parole lui échappe quelques jours avant l'insurrection de Cracovie, qui vient donner un fâcheux démenti au poète. De concession en concession, M. d'Azeglio arrive à donner l'adhésion la plus explicite aux idées de M. le comte Balbo, qui laisse pour toute consolation à l'Italie l'espoir de voir le roi de Sardaigne s'établir en Lombardie. Il paraît, au reste, que ces idées trouvent faveur à Turin; depuis deux ans, il circule en Piémont une médaille où le roi Charles-Albert est représenté entouré des grands hommes de l'Italie; au revers, on voit un lion masqué qui déchire l'aigle impériale. La *Gazette de Turin* montre aussi depuis quelque temps une certaine aigreur contre l'Autriche. La brochure de M. d'Azeglio, pour peu qu'elle fût appuyée par les organes du cabinet piémontais, pourrait soulever une discussion piquante entre les journaux absolutistes de l'Italie.

Ce n'est pas l'excès des ménagemens que nous reprocherons à M. Ricciardi. Exilé du royaume de Naples, inébranlable dans sa foi républicaine, il se livre sans réserve à une indomptable indignation contre les gouvernemens italiens. On devine que l'exilé a beau jeu contre le demi-libéralisme de ses adversaires. Pour défendre l'indépendance italienne, ceux-ci en sont réduits à se rallier autour des princes, à menacer l'Autriche par le pape, par les rois de Naples et de Piémont; il y en a même qui comptent, pour arriver à la nationalité italienne, sur la conquête pleine et entière de l'Italie par l'Autriche. M. Ricciardi n'a pas de peine à montrer que Grégoire XVI ne se mettra pas à la tête d'une insurrection pour chasser l'Autriche au-delà des Alpes; il n'est pas non plus embarrassé de réunir contre les princes des griefs assez nombreux pour décourager les partisans les plus déterminés de l'absolutisme italien. Il ne reste donc, selon M. Ricciardi, qu'à s'insurger contre le système austro-pontifical; l'insurrection est la seule espérance, la seule consolation, le seul *conforto* qu'il présente à ses compatriotes. Comment soulever la péninsule? Ici le patriote rencontre une seule, mais très grave difficulté. « Le peuple, dit M. Ricciardi, ne s'insurge pas, il n'y a qu'un moyen de l'entraîner à la rébellion, les idées de liberté et d'indépendance n'arrivent pas jusqu'à lui. » Après un tel aveu, il n'y a plus qu'à fermer le livre, et malheureusement c'est alors que M. Ricciardi se donne libre carrière; son imagination supplée à la réalité, il compte les soldats du Piémont, de Naples, de tous les états italiens; il met sur le pied de guerre quatre cent mille hommes, personne ne résiste : l'insurrection marche au pas de charge, l'Autriche est culbutée, on proclame la république. Tout ou presque tout est prévu par M. Ricciardi, la marche de l'insurrection du midi au nord, la dictature qui se constitue, les institutions nouvelles, même la police patriotique, qui devient une fonction sainte exercée par les sages de la nation. Enfin l'Italie, en s'agitant, ébranle l'Europe, et le monde se renouvelle, grace à l'insurrection italienne. Nous ne voulons pas disputer ici la Corse à M. Ricciardi : il nous l'enlève; cependant la Belgique, la Suisse française, la Savoie, les bords du Rhin, offerts à la France, nous rassurent un peu sur l'issue des négociations à venir. En attendant le moment du combat, les Italiens doivent préparer l'insurrection par l'instruction primaire, par la lecture des livres à l'*index*, par les sociétés secrètes, et surtout en s'efforçant de parler le toscan le plus pur.

Que M. Ricciardi ne s'y méprenne pas, nous respectons sa foi, ses principes, ses droits : l'émigré nous est sacré; nous voudrions seulement qu'il n'encourût

pas les reproches adressés si justement par lui-même à ceux qui rêvent l'indépendance sans la liberté. S'il est triste de voir un libéralisme en déroute sous le coup des proscriptions transiger d'avance avec des princes qui n'ont jamais transigé, il n'est pas sage non plus de trancher d'avance mille questions qui ne peuvent être résolues que par des événemens dont le premier caractère est d'éclater spontanément, d'échapper à toute prévision. Ce que l'on doit proclamer, c'est que les peuples italiens ont droit d'entrer dans l'ère des constitutions : il n'y a ni obstacles, ni malheurs, ni supplices, ni armées, qui puissent détruire ce droit de tous les peuples à la liberté et à l'indépendance. Que l'on proclame donc le droit de l'Italie, qu'on attaque l'illégalité de l'absolutisme, que l'on amène les gouvernemens à rougir de leurs violences, qu'on montre la raison et le droit supérieurs même à la force : jusque-là le rôle du publiciste est légitime, sérieux, élevé. M. d'Azeglio n'a pas entièrement manqué à ce rôle, M. Ricciardi l'a mieux rempli encore; tous deux cependant se sont heurtés contre un écueil, l'un en prophétisant la royauté piémontaise, l'autre la république italienne; mais les deux publications se complètent en quelque sorte l'une par l'autre, et les deux excès s'entredétruisent. Il importe de ne pas l'oublier : quiconque se place hors du droit pour juger les questions italiennes s'égare forcément dans l'utopie. C'est l'imagination qui remplace alors la conscience; les rêves se substituent aux idées, et dans ce jeu d'esprit c'est non-seulement la politique, mais la réalité même qui disparaît.

— Chaque jour, d'intéressantes publications attestent l'attention avec laquelle on suit en France le mouvement poétique de l'Allemagne. L'auteur d'un récent ouvrage (1) sur la *poésie lyrique* en Allemagne, M. Martin, ne se contente pas d'apprécier des poètes qu'il aime, il veut les faire connaître, les faire aimer aussi. La citation vient souvent compléter l'éloge, et le lecteur acquiert sans effort l'intelligence d'une poésie qui, malgré tant de travaux, tant d'études diverses, nous garde encore bien des pages ignorées, bien des beautés incomprises. Il est à regretter toutefois que l'auteur n'ait pas consacré une étude plus développée à quelques poètes contemporains, tels que Dingelstedt, Prutz, etc., que M. Saint-René Taillandier appréciait naguère ici même. Ces poètes méritaient à divers titres qu'on leur appliquât le procédé d'analyse qui, dans le livre de M. Martin, recommande les pages sur Platen.

— Il vient de paraître une traduction française des lettres que Jean Hus écrivit à ses disciples et à ses amis durant son exil et dans sa prison à Constance. Ce travail est dû à M. de Bonnechose. Cette collection, qui paraît aujourd'hui pour la première fois en notre langue, a été publiée, il y a trois siècles, par Luther, à l'occasion de la convocation d'un concile général. M. de Bonnechose a conservé la préface et quelques notes que Luther joignit à l'édition latine. Ce volume, d'un assez grand intérêt pour l'histoire religieuse, complète, à titre de document, l'ouvrage du traducteur sur *les Réformateurs avant la Réforme.*

(1) Un vol in-8°, chez Jules Renouard.

V. de Mars.

